Rémy & Elvire de Bores

Au nom du Père de la Fille et du Mauvais Esprit

Nouvelles

Au nom du père,
de la fille
et du mauvais esprit

De Rémy de Bores

chez le même éditeur

2047, les larmes des anges (2010)
Meurtre à Haroué (2009)
Néreïah (2008)
Rencontre du 27e type (2006 - épuisé)
Jeux de Dames (2004)

Rémy & Elvire de BORES

Au nom du Père, de la Fille et du Mauvais Esprit

Roman

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du code pénal.

© 2010 – *Les éditions Rebelyne*
ISBN 978-2-916551-15-9

à Suzy,
l'actuelle génération, pour l'un,
l'ancienne, pour l'autre
à Layla,
la génération suivante

Au commencement, l'univers fut créé.
Cela mécontenta beaucoup de monde,
et fut largement considéré comme une mauvaise idée.
Douglas Adams

L'éternel dit à Caïn :
"Où est ton frère Abel ?"
Il répondit :
"Je ne sais pas ! Suis-je le gardien de mon frère ?"
Genèse 4.9

La liberté, c'est être capable de compter
sur le comportement que les autres auront.
George-Bernard Shaw.

Le bien-être, c'est l'état d'esprit
produit par la contemplation des ennuis d'autrui.
Ambrose Bierce

Avant-propos

Un tiers d'ironie, un bon tiers de mauvaise foi, un petit tiers de pragmatisme et un grand tiers d'irrespect avec un zeste de folie, le tout saupoudré d'une pincée de paranoïa. Cela fait un peu plus de quatre tiers, dites-vous ? Justement, c'est ça le mauvais esprit !

Il y a dans le quotidien, dans les entreprises, en politique, un peu partout dans le monde, de nombreux adeptes du mauvais esprit. Il suffit de lire les journaux pour s'en convaincre.

À l'origine de ce recueil se place une constatation, sans doute regrettable, mais pourtant inéluctable : pour se protéger du mauvais esprit, il est vital de le pratiquer soi-même.

La première nouvelle de cet ouvrage, gaillardement intitulée *95 bonnet E*, se veut la Genèse et l'Origine du Mal. On y rencontre Victor, Chantre de la mauvaise foi, Apôtre de l'irrespect, Pourfendeur du morne quotidien et Pape de la blague sulfureuse, qui se trouve être le tronc de notre dynastie. Comme le disait Maman : « Les chats ne font pas des chiens ! » Et, croyez-moi, la génération suivante est déjà en marche.

Ceci expliquant cela, vous comprendrez pourquoi les dix-huit nouvelles qui composent ce recueil font assaut d'ironie, de folie, de psychopathie, d'insolence, d'impertinence et sont empreintes d'un mépris total pour le politiquement correct.

Vous voilà prévenus !

Accrochez bien vos ceintures pour une plongée vertigineuse dans le monde du Père, de la Fille et surtout du Mauvais Esprit.

95 bonnet E

par Rémy de Bores

Né à Versailles la cité royale en 1947, il est devenu Lorrain de souche par la vertu des petits pâtés et de la mirabelle. Retraité depuis peu, il occupe son temps entre écriture, photographie et randonnées.

À la fois romancier, poète et philosophe, il lit tout : de Steinbeck et Hemingway à San Antonio et de Victor Hugo à PD James, Jean-Christophe Grangé ou de Stephen King ; grand amateur de SF, il prise également les feuilletonistes.

Il dit écrire des histoires, juste pour en connaître la fin, mais aussi dans le but avoué d'égratigner la société, chaque fois qu'il en voit l'occasion.

Cofondateur des éditions Rebelyne, il en est le président depuis l'origine et a fait sienne la devise de la maison : « Le plaisir d'écrire, c'est aussi le plaisir d'être lu. »

Stalag X-b, près d'Altenburg, au sud de Brême, septembre 1940. Ils sont pas loin d'un millier, en bleu, en vert ou en kaki, à faire la queue à la roulante pour recevoir une espèce de goulasch insipide délayée dans des eaux grasses.

Il y a de tout dans cette file d'hommes, havres et soumis, au moins dix nationalités et des représentants de toutes les armes. Une grande majorité sont

des fantassins, mais on trouve également des aviateurs et quelques rares marins.

Jean est l'un d'eux. Il n'a pas eu le temps de rembarquer lors du fiasco de *l'Opération Dynamo*, fin mai, à Dunkerque. Il a erré, comme tout le monde, sur les plages entre Malo-les-Bains et Bray-Dunes à la recherche d'un bateau, mais est tombé sur une patrouille allemande sur la route de Furnes. Depuis son arrivée, il n'a plus qu'une idée : s'évader pour rejoindre De Gaulle à Londres. Cela occupe toutes ses journées, chaque minute de son existence. Il fréquente des Britanniques, les Seigneurs de la Cavale, mais les Anglais méprisent les marins français. Ce qui le désole, avant tout, c'est d'avoir perdu son pompon. Un marin avec un béret sans pompon, c'est plus un marin ! Si d'aventure, il rencontrait une jolie fille, il ne pourrait plus lui proposer de toucher son pompon ! Alors il en a bricolé un, avec du coton à repriser et deux bouts de cartons. Il a teint le tout avec du mercurochrome. Du coup il a un semblant de pompon rabougri rose doré. C'est toujours mieux que rien !

Pour l'heure, il fait comme les copains, il piétine avec sa gamelle et son quart de fer-blanc pour la piteuse pitance quotidienne.

Le garçon qui le précède a une drôle de dégaine. C'est un biffin flottant dans un uniforme trop large, dont la capote arbore une grande inscription à la peinture goudronnée : « KG ». Victor, c'est son nom, prétend que ça signifie « Kelle Gonnerie »,

avec l'accent teuton. Il porte des culs-de-bouteille sur des montures d'écaille dont une branche tient avec du chatterton. Malgré la pénibilité du moment, il ne rate aucune occasion de faire une bonne blague, surtout à l'encontre de ses geôliers.

Sa guerre avait bien commencé, pourtant. Mobilisé en septembre 1939, comme tout le monde, sa mauvaise vue lui avait valu une affectation peinarde dans un ministère, mais sa propension à la rigolade avait fini par lasser l'un de ses supérieurs. Il s'était retrouvé dans un des forts de la ligne Maginot, près de Rohrbach-les-Bitche, en Lorraine. Chaque jour, les hommes gueulaient qu'ils « allaient pendre leur linge sur la ligne Siegfied, leurs nappes à fleurs et les chemises de Papa » et que la guerre s'achèverait avant l'hiver. Mais l'hiver arriva. Un hiver à peine rigoureux. Ils écumèrent les maisons désertes alentour, récupérant quelques meubles, des sièges, des commodes et des cuisinières à bois. On mangeait peu, mais il faisait chaud et les paillasses étaient bien garnies.

Ils astiquaient et bichonnaient les canons de 105 tournés vers la *Bochie*, dont jamais une salve n'était tirée.

Au printemps, les Allemands décidèrent de mettre fin à cette drôle de guerre en faisant un détour par la Belgique, renouant ainsi avec une vieille tradition inaugurée en 14-18. Du coup, les beaux canons de 105, luisants de graisse, ne servirent à rien.

Outré par un tel comportement et sous le feu arrière de l'ennemi, le lieutenant envisagea une sortie.

« Mais, Lieutenant, il n'y a pas assez de fusils pour nous tous !

— Qu'importe ! Ceux qui n'en ont pas n'auront qu'à prendre ceux des morts ! »

Galvanisé par de telles paroles et sans armes, Victor s'enfonça dans les bois et leva les bras dès qu'il entendit parler allemand.

C'est ainsi qu'il partit occuper l'Allemagne pendant cinq ans.

La file avance lentement. Victor et Jean papotent, comme s'ils étaient amis depuis toujours. Ils se sont raconté leur capture, leurs petites aventures quotidiennes. Ils en sont arrivés à la bouffe, grand sujet rassembleur de la France profonde. Jean parle de la belle viande poitevine, du beurre onctueux, du chèvre un peu revêche ; Victor évoque les bistrots autour des halles, la soupe à l'oignon vers les six heures du mat, les steak frites saignants dans la bavette, les pieds-paquets qu'on termine avec les doigts… Chacun en remet une couche. Un coup d'œil vers la roulante qui fume à quelques encablures suffit à les calmer.

« C'est pas comme cette vacherie ! se plaint Jean.

— Je ne sais pas, j'en mange pas !

— Qu'est-ce tu racontes ?

— J'ai une combine avec les Russes ! Je leur file ma barbaque et ils me filent du chocolat. »

Jean ouvre des grands yeux.

« Ils sont cons, les Popoffs ?

— Penses-tu ! C'est des marioles. Il me refourgue des trucs de la Croix-Rouge suédoise. Faut avoir de bonnes dents et pas oublier de bien mâcher. Mais je préfère ça plutôt que bouffer de la soupe aux charançons. »

Jean hausse les épaules et rembraye sur les *lumas* au beurre salé et les huîtres de Marennes. Victor contre-attaque avec la truite au vin blanc et la friture au champagne.

Et puis, vient un moment où le sujet semble tari. Alors, ils se lancent sur l'autre grand sujet rassembleur de la France profonde, avant l'invention du football roi et en dehors de la période du Tour de France : les femmes. Jean sort triomphalement une photo de son portefeuille. L'épreuve, vieillie prématurément, représente une petite brune, un peu sèche, au chignon sévère.

« C'est Marie, ma marraine de guerre ! Elle est belle, hein ? »

Victor rend la photo avec un léger sourire.

« Mignonne ! On doit pas s'ennuyer avec elle !

— J'l'ai juste un peu bécotée avant de partir. Mais en rentrant, sûr que j'la marie… la Marie ! »

Il rigole de son calembour.

« Et toi, t'es fiancé ? Une petite amie ?

— Rien du tout ! Pas eu le temps de trouver !

— T'as même pas une marraine de guerre ?

— Que dalle ! »

Jean réfléchit, ôte son béret et contemple son pompon de coton rose doré.

« Ben, j'ai deux frangines : l'Henriette et la Jacqueline. Je peux te filer leur adresse.

— C'est sympa ! Elles sont comment ?

— J'sais pas trop ! C'est mes frangines ! Elles ont le même âge, puisqu'elles sont jumelles. »

Victor fouille ses poches pour en retirer une feuille de Job gommé et de la poussière de tabac. Il roule soigneusement en veillant à ce que rien ne s'échappe pendant l'opération. Il lèche délicatement le bord et admire le résultat avant d'approcher son briquet fumeux. La moitié de la cigarette part en flammes, mais il en subsiste assez pour tirer quelques taffes.

« Ben, je vais en prendre une au hasard. Comment t'as dit qu'elles s'appellent ?

— Henriette et Jacqueline !

— Elles sont vraiment jumelles ?

— Oui ! Mais on peut pas dire qu'elles se ressemblent de trop. Tiens ! J'ai une idée ! T'aime mieux les petits nichons ou les gros nichons ? »

Victor tire une bouffée, ouvre ses deux mains doigts écartés en coupe.

« J'aime plutôt bien les gros.

— Alors, il te faut la Jacqueline. Tu seras pas déçu ! »

Jean griffonne une adresse sur un coin de papier.

« Bon ! Totor, tu permets que je t'appelle Totor ? Maintenant que tu fais presque partie de la famille,

faudrait qu'on fasse plus connaissance. Moi, c'est Jean Pétraud, je suis de Niort.

— Victor Martin, je suis de Versailles.

— Bon Dieu ! Mais je suis de Versailles aussi. J'suis né là-bas et j'y ai vécu sept ou huit ans. Si ça se trouve…

— Rue Duplessis, au 12 !

— Ça alors ! Le monde est petit ! T'es le fils de la Françoise Martin ? »

Jean prend Victor dans ses bras et le serre contre lui.

« Qu'est-ce qui te prend ?

— Il me prend, mon gars, que ma mère n'avait pas de lait et que la voisine d'en face en avait à revendre ! »

Il éclate de rire !

« Il me prend, mon gars, qu'on a tété le même sein. On est frère de lait ! »

Et les frères de lait devinrent, un peu plus tard, beaux-frères par les vertus conjuguées des seins, bien pleins, de Françoise et de ceux, bien ronds, de Jacqueline.

Insensé ?

par Elvire de Bores

Née en 1973 en région parisienne, presque par hasard, le destin en a fait une Lorraine. Elle réside depuis une dizaine d'années dans les Vosges.

Aficionada inconditionnelle de Van Vogt et Asimov, elle aime aussi les polars, l'histoire et la politique. Excellente critique littéraire, elle a choisi de se faufiler de l'autre côté du miroir afin de passer du plaisir de lire à celui d'être lu…

Avec cette première publication, elle exprime sans détour son esprit acerbe et sa vision parfois cynique, mais jamais défaitiste, de la société et des rapports humains.

Depuis toute môme, on me qualifie de rêveuse, étourdie, gourde, imaginative ou idiote. Faut dire que des gaffes, j'en fais la collection.

Par exemple, vers douze ans, je me trouvais à l'arrière d'un bus scolaire en compagnie d'un charmant jeune homme. C'était un de ceux qui faisaient glousser mes copines à chacun de ses passages du préau aux toilettes, où il fumait en cachette, avec les grands de troisième. C'est moi qu'il avait choisi d'embrasser ce jour-là.

Alors, très flattée et légèrement influencée par les rires étouffés de mes congénères, je me décidai

à franchir le pas du premier baiser, avec la langue bien sûr !

Il se tenait là, juste à côté de moi, raide comme un piquet de boîte de sardines, avec sa tête ovale et, pour pallier mes tremblements et mes joues en feux, je pensais à… un pique-nique ! Avec des chips, des sardines et des tomates cerise. J'adore le goût de ces petites boules rouges, si lisses, si froides au début et qui giclent dans la bouche quand on croque d'un coup sec, avec le bout des dents.

Étonnamment, il hurla d'une façon pas très virile et ne put me coller une baffe parce que ses mains étaient occupées à contenir le jus de tomates qui s'écoulait de sa bouche, mais il me mitraillait avec ses yeux d'où coulaient tout doucement des gouttes d'huile qui restaient collées à son couvercle.

Après ça, rien n'y fit. Aucun primate du sexe opposé ne voulut m'embrasser. Du moins, dans ce collège…

Car, quatre ou cinq ans plus tard, ce fut l'amour avec un grand G, comme Garanti à vie ! On était même parti en vacances tous les deux. La mer, la lune et le sable froid et mouillé, parce qu'à cet âge-là on profite surtout de la plage quand elle est déserte.

Puis, il y a eu le voyage retour : mille deux cents kilomètres de bitume, de stations essence et d'yeux qui tirent. Et tirer, lui, c'était son dada dans la vie. Alors, tout content de retrouver un sommier sans granulés, il était décidé à tester si c'était toujours aussi confortable pour les genoux.

Il était là, derrière, à s'agiter et moi, chamboulée par tant d'égards pour mon corps rompu de fatigue, je fermais les yeux et je voyais… des bandes blanches ! Des pointillées, des continues, des parallèles, des lignes, toujours des lignes dans les phares. Puis, les lignes de mon journal intime, à gros carreaux. Et aussi des petits carreaux, et encore des lignes… et soudain, son gros stylo est venu baver sur ma belle feuille enfin toute blanche, immaculée, sans trait. Alors ça m'a fâchée ! J'ai attrapé sa plume d'encre baveuse et je l'ai serrée très fort avant de la jeter loin de toutes mes forces. L'encrier a basculé contre le mur, puis sur le sol. Il a eu un cri très féroce, celui d'un fauve en plein combat et il m'a griffé le visage avec ses pattes énormes…

Ce fut la fin de la garantie. Tu parles d'une arnaque !

Comme les assurances vie ! Pareil !

Ma grand-mère en avait pris une. Puis elle est morte. À son enterrement, enfin, plutôt avant que les mecs des pompes funèbres viennent la mettre en bouteille, ils l'avaient mise sur une grande plaque de glace. Je l'aimais beaucoup ma grand-mère. Et de la voir là, couchée sur sa banquise, toute tranquille, ça me mettait mal à l'aise.

Et puis, il y avait cette odeur dans la chambre, un truc de fou !

Impossible de savoir d'où elle provenait. Tout le monde restait là, silencieux ou en larmes, c'est difficile de faire les deux à la fois.

Et moi, je menais mon enquête. Sous le lit, au-dessus de la vieille commode, dans l'armoire, sur le cadavre, partout je reniflais. Plusieurs fois ma mère me proposa un mouchoir. Je lui ai répondu que je n'avais aucun rhume et aucune envie de me moucher. Il fallait que je trouve.

C'est en voyant mon cousin que je compris. Il était immense, massif, blond et… la peau du visage couverte de crevasses, vestiges d'une adolescence passée à tester, sans guère de succès, des lotions miracles.

Bref, en le voyant, je compris ! Il me fit immédiatement penser à un énorme morceau de gruyère avec tous ses trous. Et là, j'en fus certaine. Cette chambre était un immense frigo rempli de fromages. Ma mère me parut plus mimolette que jamais. Ma grande tante vivait depuis longtemps dans une faisselle et mon frère était un munster coulant. Je passais ainsi des heures à discuter gentiment avec Oncle roquefort, la voisine chèvre chaud et le voisin camembert. Puis, ils me laissèrent là, dans ma cloche, pour se rendre à la cérémonie, en prétextant que ce n'était pas une raclette partie.

Bref, après ça, ma mère, elle a changé. Elle disait que mes délires ne la faisaient plus rigoler et qu'il me fallait un homme sérieux pour m'aider. Elle s'est occupée de tout et m'a déniché dans une brocante un Jules pas trop rouillé. On a eu un mariage simple entre deux vide-greniers et on nous a offert plein de belles breloques.

En plus de son attirance pour les objets trouvés, il était accro aux bagnoles. Alors ma mère lui en a acheté une nouvelle et à moi un beau siège auto, quand le petit être est sorti de mon ventre.

Mais, il était beaucoup trop petit pour prendre la voiture. Mon mari disait qu'un enfant est trop fragile pour monter en voiture tant qu'il ne fait pas ses nuits, signe d'une certaine maturité indispensable. Il avait des drôles d'idées, mon mari ! Bref, on n'était pas près d'en profiter, du siège, vu qu'il ne dormait jamais, ce gosse…

Et j'étais là du soir au matin à veiller, à l'écouter hurler, pleurer, crier, rameuter tout l'immeuble. Impossible de sortir de cette cage de bruit. J'étais punie tant que mon instinct maternel se montrait insuffisant à régler la musique. Je n'avais pas assez des ronflements du père, il avait fallu que je me fabrique ma propre boîte à bruit ! Mais celle-là, inutile de la retourner pour l'entendre !

En promo bonus, c'était la coupe du monde du ballon rond, qui fait jaillir dans le salon les copains, les pschitts de bières, les trompettes, les hourras et même, parfois, les beuglements d'indignation.

Repliée dans la petite chambre, occupée à bercer le petit ange, ravie que ses propres braillements l'eussent rendu sourd pour de bon au foutoir de l'étage inférieur. En proie à un irrésistible coup de barrette qui fait mal aux cheveux, je sursautais à chaque cri, voyais la foule de supporters tout autour de moi, me mettant des coups de coude, me ballottant,

à droite, à gauche, en avant, en arrière. Entraînée par cette ambiance patriote et fraternelle, dans un élan de joie et d'excitation, je me levai d'un bon, sautant et hurlant à mon tour, les bras au ciel.

La lumière s'alluma : les supporters d'en bas avaient quitté leur tribune pour venir voir ce que je foutais dans la mienne. La petite boule au sol avait l'air d'un ballon de plage avec ses couleurs vives, mais il était tout dégonflé.

Le silence envahit alors la maison pendant de longues semaines. Je fus priée de consentir mutuellement à quitter définitivement le stade pour ne m'y présenter qu'un week-end sur deux, avec mon entraîneur particulier pour surveiller que je ne refasse pas une mauvaise passe. Pourtant, on l'avait facilement regonflé mon braillard. Mais celui qui avait filé la moitié de ses gênes pour le concevoir trouvait que ça suffisait comme ça mes conneries.

Voilà ! C'est ainsi que je me suis, paraît-il, enfin décidée à suivre une thérapie comportementale. On m'apprend à gérer mon stress, ma fatigue et mes émotions. Il me semble en effet, de temps à autre, que je suis comme une baignoire qui déborde. Il faut simplement que je sache régler le robinet et l'éteindre avant l'inondation.

Alors je me soigne avec du concret. Quand j'ai peur, quand j'ai froid, de la peine ou de la joie, je dois prendre conscience de ceux qui m'entourent ou même de mon corps, en les touchant.

Ressentir est le mot-clef : agripper le rebord, palper mes yeux qui piquent, recracher l'eau savonneuse, boucher mes trous de nez ou vider mes oreilles.

Le toubib dit que ça me permet de réaliser ce qui m'arrive physiquement et de me ramener à la réalité. R.É.A.L.I.T.É !

Inutile d'embrasser famille apeurée, mari excédé, enfant impressionné, voilà sa réalité au toubib ! C'est ça qui lui plaît à ce malade ?

Mais il fait ce qu'il veut le tout mou ! Moi, je garde mes plants de tomates, mon fromage, mes supporters et, bien sûr, toi, mon cher et sans ligne journal intime.

Je ne m'ennuie pas ! Tout va bien ! Merci Docteur !

Au fait, ils sont beaux vos rideaux, on dirait des papillons géants. Je voudrais les mêmes dans ma chambre. Comme ça, je pourrais coucher ailleurs chaque soir, moi aussi, comme vous, Toubib…

La maison de Tonton

par Rémy de Bores

À la lueur des phares, la maison ressemble plus à un château qu'à une bicoque. Je n'y suis jamais allé du vivant de mon oncle. Faut dire que le bonhomme était toujours par monts et par vaux à visiter le monde, surveiller ses investissements en Chine, ses mines en Afrique, ses élevages en Amérique du sud ou ses immeubles un peu partout en Europe. Il n'y avait qu'en Amérique du nord qu'il ne mettait jamais les pieds. Certains, dans la famille, laissaient entendre qu'il avait trempé dans des affaires douteuses avec la mafia de Chicago, qu'il avait filé avec la caisse et que, depuis, ces braves gens l'attendaient de pied ferme en compagnie du FBI.

Mais Tonton ne paierait jamais ses dettes à Oncle Sam ou à Parrain Luciano : il s'était éteint bêtement après avoir raté un virage serré près de Vérone, la ville des amoureux. Il avait pas loin de quatre-vingts ans, mais ne résistait pas à une petite pointe de vitesse dans une voiture rapide. Il n'était pas mort sur le coup et avait pu raconter quelques anecdotes croustillantes aux pompiers venus le désincarcérer.

Il avait même lutiné une infirmière pendant qu'on le glissait dans une coquille de plâtre et réclamé une boîte de Beluga et une demi-bouteille de Dom Pérignon pour son dîner. Et puis, il avait sombré, d'un coup, comme si quelqu'un, à l'intérieur, avait coupé le contact. Plus de son, plus de lumière, juste un vieillard brisé sur un lit anonyme de Vénétie.

Le notaire m'avait conté cette fin homérique tout en farfouillant dans un vieux classeur métallique aux tiroirs de guingois. Il avait glissé le testament, l'acte de propriété dans une enveloppe kraft défraîchie et une multitude de clefs dans une boîte en carton, toutes nanties d'une étiquette à demi effacée.

« Pour les clefs, vous vous débrouillerez. Je crois que Madame Marchelier faisait le ménage de temps en temps. Elle doit en avoir aussi.

— Où trouve-t-on cette dame ?

— Vous ne pourrez pas la rater : c'est la grosse qui observe votre voiture depuis une demi-heure. »

J'avais, en effet, remarqué cette forte femme, affublée d'un duffle-coat jaune caca d'oie d'un autre âge, qui avait traîné une chaise sur le trottoir et n'avait pas bougé d'un pouce depuis mon arrivée.

Il était tard quand je quittai le tabellion et le petit soleil d'octobre illuminait, par en dessous, les platanes de la grande place. La vieille dame avait regagné sa tanière. De l'autre côté, l'hôtel Moderne n'avait de moderne que le nom. J'avais le choix entre retourner à Bourges pour y trouver un endroit plus

civilisé ou me rendre à la maison de Tonton qui était, aux dires du notaire, parfaitement et richement meublée, avec tout le confort.

La Rougerie d'Aragatha était à une vingtaine de kilomètres vers le nord, près d'un hameau nommé Hautrecourt. Mon GPS ne connaissait pas cette localité, mais trouva Souvigny-en-Sologne. J'étais venu par là de nombreuses fois, avec mon père, dans les années soixante-dix. On mangeait une omelette aux cèpes dans un café de Souvigny et, en guise de dessert, il me guidait sur une route boisée pour jeter un coup d'œil la maison de son demi-frère. Une fois, nous avions collé nos nez sur la grille pour entrapercevoir une masse imposante tapie dans les frondaisons.

« Ouais ! C'est bien celle-là ! Celle de la route de Sennely. Je me souviens que ce con râlait justement parce qu'à trente bornes d'ici, il y a la même baraque dans un parc trois fois plus grand. »

Papa ne parlait jamais de l'oncle Théodore que comme « ce con ». Nul ne savait d'où venait cette animosité pour cet homme avec qui il partageait sa mère. C'était « ce con », pas même « ce con de Théo », juste « ce con » ou « l'autre con ». Et pourtant, mon père n'était pas méchant. Il avait, au contraire, la réputation de s'entendre avec tout le monde et le talent d'arrondir les angles quand les esprits s'échauffaient. Il faut dire que chez nous, les discussions sont souvent dramatiquement animées, au point que les grandes réunions de Noël, Pâques,

Nouvel An, mais également les mariages, enterrements, communions et autres réjouissances se terminent rarement ailleurs qu'à l'hôpital ou au commissariat. On a le sang chaud chez les Monchoisne-Bucherand-Derlonian : le charme de la bourgeoisie, la fougue des va-t'en guerre et l'agrément des familles recomposées.

Et justement Théodore Derlonian était fâché avec toute la famille. Toute la famille, sauf moi ; je ne saurai jamais pourquoi. Je l'avais rencontré un jour au marché aux timbres, devant le théâtre Marigny. Je ne suis pas un grand philatéliste, mais j'aime chiner et il faut reconnaître que les timbres sont beaucoup moins encombrants que les meubles ou les bibelots. Il était de passage à Paris et tint absolument à m'offrir à déjeuner, ainsi qu'un magnifique Cérès vermillon. Quand il entra au Bristol, le maître d'hôtel se cassa en deux et nous entraîna au fond, près d'une fenêtre donnant sur le parc. J'eus droit à un menu muet et il m'encouragea à me laisser aller. Il n'y avait que des mets sûrement hors de prix, mais Tonton ne semblait pas gêné par les fins de mois.

C'est au cours de ce déjeuner, qui se prolongera fort tard dans l'après-midi, qu'il me parla de son grand projet : faire édifier la plus haute tour du monde dans un patelin tellement petit et paumé qu'il figurait à peine sur les cartes. Il était follement enthousiaste, décrivant aussi une île artificielle en forme de palmier géant, des avenues gigantesques, des casinos, des hôtels dix étoiles,

des taxis Rolls-Royce… J'étais plus saoul de paroles que du Mouton-Rothschild 1977 et du Margaux 1973 que nous avions dégustés. Le sommelier avait laissé une bouteille d'Armagnac centenaire au milieu de la table et Tonton s'en servait de généreuses rasades en poursuivant ses explications délirantes.

C'est à la fin du repas qu'il me décerna le diplôme de meilleur neveu du monde et qu'il m'annonça, avec un clin d'œil, qu'il saurait s'en souvenir. Je ne revis pas plus d'une douzaine de fois au cours des années suivantes, mais ce fut toujours aussi chaleureux.

Et c'est sûrement pourquoi je me retrouvai un jour dans le bureau miteux d'un notaire de province avec les clefs d'un château, assez d'argent pour payer les frais de succession et, sans doute, effectuer quelques travaux.

Ma dernière visite remontait à loin, vingt ans au mieux. Je me souvenais d'une ferme en mauvais état et d'une grange délabrée. C'est entre les deux que se situait l'allée cavalière menant à la maison. Des pavillons modernes avaient poussé comme des champignons, çà et là, le long de la voie. J'avais parcouru trois fois la route entre Souvigny et Sennely. Je commençais à désespérer quand soudain je vis clairement l'endroit. La vieille ferme décrépite s'était muée en gentilhommière pour bobos en mal de verdure : pierres apparentes, tuiles trop rouges, murets couverts de glycine et 4x4 haut de gamme

aux chromes rutilants. La grange délabrée, elle, abritait un marchand de matériaux : « Bricolage-Décoration-Construction. Tout pour la maison et le jardin. » L'allée cavalière était goudronnée et une barrière à contrepoids en condamnait l'accès.

*

Nous y voici ! Première plongée dans la boîte pour trouver la clef. La barrière gémit douloureusement et j'engage mon auto sous les arbres en partie privés de leurs feuilles. Les roues patinent un peu sur des décennies de débris boueux. Cette voie ne doit pas servir souvent. Peut-être que la grosse Madame Marchelier y vient en hélico ou à dos de balai. J'évite les flaques profondes qui miroitent dans mes phares. Dans ma mémoire, la maison n'était pas si éloignée de la route. Peut-être l'a-t-on rallongée ? Après un dernier virage, surgit la grille, un peu rouillée, mais toujours imposante. Nouveau ballet des clefs à la lueur du plafonnier. Une petite pluie perfide me transperce. J'espère que l'oncle chauffe son château, même quand il est absent. Je remonte rapidement à bord. La route poursuit son chemin entre deux rangées d'ifs sur cent mètres encore et soudain apparaît la maison. Je me souviens de Tonton me racontant son Liban :

« J'y suis allé trois fois. La première fois, j'ai chopé la vérole. Sacré merdier. La deuxième fois, j'ai épousé une femme. Sacrée carne ! La troisième fois,

j'ai rapporté deux arbres. Eh ben, mon neveu… J'ai juste gardé les arbres… et j'en suis pas mécontent. »

Et oui, Tonton ! Ils sont là tes cèdres, majestueux, gigantesques gardiens de part et d'autre du bâtiment. Je ne parviens pas à me faire une idée de la bicoque : deux étages, un balcon, des chiens-assis sur le devant, une tour carrée sur le flanc gauche et une véranda surélevée à droite. L'architecte s'est donné beaucoup de mal pour faire coexister ces éléments disparates et finalement, on peut dire que ça a de la gueule. Au moins, est-ce original !

Le porche s'illumine à mon approche. Je me glisse sous la marquise du perron avec ma boîte magique. Il y a trois serrures : deux verrous de sûreté et une antique mécanique. Pour celle-ci, pas d'hésitation. Une remarquable pièce d'acier ouvragée, pesant facilement une demi-livre, s'adapte parfaitement. Une clef plate ultramoderne ouvre les verrous. La porte grince un peu et racle le seuil. Je cherche un interrupteur à tâtons le long du chambranle. Un lustre à pendeloques de verre s'allume.

Le vestibule est assez vaste pour contenir mon appartement parisien avec les dépendances. Les dalles de pierre sont polies par les ans. Devant moi, un double escalier dessert la mezzanine qui borde l'entrée sur trois côtés. En levant les yeux, j'aperçois la plus riche et la plus monumentale de toutes les bibliothèques. Des milliers de volumes gainés de peau et de dorures miroitent dans la lumière jaunâtre derrière des vitrines de bois roux.

À gauche, trois marches conduisent au salon de la tour carrée. Trois divans et trois fauteuils de cuir blond entourent une table basse en marbre rose où scintillent une multitude de flacons que je soupçonne receler d'excellents et vénérables alcools. Les murs sont recouverts de lambris laqués en carmin. Trois hautes et étroites fenêtres, masquées par des rideaux de velours terre de Sienne, cernent la pièce comme autant de gardiens. Le sol est dallé de cérame rouge vif en partie caché par de magnifiques tapis persans aux riches couleurs.

À droite, le jardin d'hiver regorge de plantes grasses, dont un système d'arrosage automatique prend soin, si j'en crois leur munificence. Au milieu des palmiers, des cactées, des euphorbes et autres yuccas se dressent de sublimes Phalaenopsis, d'éclatants cattleyas et d'intrigantes Cochlioda. La frondaison se poursuit sous la véranda où trônent un salon de teck et des sièges en rotin.

À gauche de l'escalier, un couloir bordé de placards conduit à la cuisine. Une longue table de chêne massif flanquée de bancs, pouvant accueillir une douzaine de convives, occupe tout le mur droit, tandis qu'en face, une cuisinière à bois en fonte noire côtoie des appareils ménagers beaucoup plus récents où dominent l'aluminium brossé et le verre fumé. Ce mélange étonnant d'ancien et d'ultramoderne surprend au premier abord, mais devient évident lorsqu'on imagine la chaude lumière, filtrée par les fenêtres polychromes, qui doit pénétrer ici dans

la journée.

À la droite de l'escalier, s'ouvre la grande salle à manger, aussi vaste que le vestibule, tendue de velours pêche et éclairée par cinq baies à la française. Une longue et large table et dix chaises à hauts dossiers semblent perdues au milieu de cette vastitude. Un vaisselier, deux buffets, deux dessertes à roues dorées et un coffre complètent l'ameublement. Le chêne cérusé y voisine avec le palissandre et l'acajou. Des tableaux champêtres décorent le mur aveugle et des objets africains, les entrefenêtres.

Je suis très impressionné par ce déploiement de luxe et de raffinement. Je savais mon oncle riche et voire un peu plus, mais cet étalage ne lui ressemble guère. Combien de jours passait-il chaque année dans ce décor ? Une semaine ? Un week-end ? Peut-être plus, peut-être moins. Un peu partout, des pendules anciennes sont posées sur des consoles, parfois bien en vue, parfois presque dissimulées derrière un rideau comme si le temps revêtait une importance ultime.

Je n'ai pas envie de visiter les étages maintenant. Mon ventre gronde. J'ai faim ! Les placards de la cuisine recèlent quantité de conserves, de pâtes, de riz et de légumes secs. Je trouve même de la viande surgelée dans le frigo américain. Efficace, la grosse mère Marchelier !

Je me mets au fourneau pour me préparer un steak épais comme deux mains et des spaghettis au

beurre. Je regrette de ne pas avoir de pain, mais je me console avec un paquet de biscottes qui a allègrement dépassé la date limite de vente. Bof ! À la guerre, comme à la guerre !

J'ai un peu trop mangé et je crains de le payer de quelques insomnies. Au moins, je ne manquerai pas de lecture. Il est temps de visiter l'étage.

Sur la galerie, huit grands meubles fermés de verre teinté occupent les espaces disponibles entre les portes. On y trouve tous les classiques anglo-saxons : Shakespeare, Kipling, Dickens, Byron, Milton, Lovelace, Keats, Browning, Tennyson… et plus modernes, Hemingway, Steinbeck, Thoreau, Longfellow, Poe, Faulkner, Fitzgerald, le tout en VO, apparemment. Il y a aussi d'anciens livres persans, richement illustrés, des Bibles, des Corans, au moins un Talmud et ce que je pense être des Sutras ; des encyclopédies de toutes provenances et de toutes natures, deux rayons entiers consacrés aux photographes, trois à la peinture et de merveilleux bouquins de voyages.

Au centre, le meuble français, le plus vaste, recèle toutes les œuvres des grands maîtres : Hugo, Balzac, France, Rousseau, Diderot, Chateaubriand, Condorcet, Dumas père et fils, Maupassant… Les grands poètes, Baudelaire, Villon, Du Bellay, Mallarmé, Lamartine, ne sont pas exclus. On y voit encore des pièces plus contemporaines : les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne dans l'édition originale de Hetzel, les œuvres complètes de Sagan, Duras, Barthes, Vian ou Camus, mais également du Frédéric Dard, du Djian,

tous les Arsène Lupin, les Rouletabille et les Fantômas. Il y a même, sur la droite, une des plus belles collections de BD dont on puisse rêver.

Toute une vie de recherches, des mois, des années de lecture et une fortune de papier ! Je suis à la fois ébloui et stupéfait. Je ne savais pas Tonton aussi érudit. Les livres sont tous soignés, mais aucun n'a l'aspect trop neuf d'un bouquin acheté sous cellophane. Ils ont tous servi, c'est sûr, certains sont même patinés par des années de manipulations.

Il est temps de passer aux chambres. Je pousse la première porte. C'est un bureau-salon-fumoir, une pièce très masculine, austère, avec des meubles sombres, des fauteuils anglais en cuir, une table aux pieds massifs et au plateau d'ébène, un secrétaire à cylindre en palissandre, des chaises recouvertes de velours carmin, une méridienne ottomane et une multitude de tapis, au sol, aux murs ou roulés dans un coin. On se croirait dans un souk de Téhéran ou d'Istanbul. Une lourde odeur de tabac oriental flotte dans l'air, pourtant je ne trouve ni pipe, ni coffret à cigarettes.

La deuxième porte s'ouvre sur une chambre sobre nantie seulement d'un lit bas, d'une penderie discrète et d'un Voltaire usé par des années de service. Là également, carpettes et tapis se partagent le sol, recouvrant le parquet de merisier.

La chambre contiguë est nettement plus féminine : baldaquin dans les tons prune, coiffeuse couverte de flacons, nombreux miroirs, dressing fastueux et moquette de haute laine immaculée.

Diable ! Tonton avait-il une dulcinée qu'il couvrait de cadeaux ? Cette pièce est beaucoup trop personnelle pour pouvoir servir à n'importe quelle péronnelle ou conquête d'un soir. C'est le domaine d'une femme de goût aimant le luxe et son confort. Je regrette de ne trouver aucun portrait de cette mystérieuse occupante.

La quatrième porte donne accès à une salle de bain digne des plus grands palaces. Au centre de la pièce, la baignoire est assez vaste pour contenir trois ou quatre adultes. Deux vasques de porphyre bleu, soutenues par des colonnades de basalte, occupent tout un mur. La robinetterie semble en or, le sol est dallé de marbre et les murs sont recouverts de céramique peinte où des naïades poursuivent des dauphins qui poursuivent des naïades. Une immense commode en pin d'Oregon est emplie de serviettes mousseuses, de peignoirs soyeux, de savons multicolores, de flacons d'onguents, de shampooings et d'eaux parfumées, ainsi que des ustensiles encore emballés.

À côté, se trouve une chambre d'amis où le confort n'a pas été oublié. On y a entassé de nombreux meubles, ce qui donne une impression de bric-à-brac hétéroclite. Pourtant, l'hôte de passage doit s'y sentir bien, protégé par un cocon de souvenirs, par le charme disparate de ces armoires, coffres, chaises et sofas arrivés là un peu par hasard.

La dernière porte, sur la gauche, peine à s'ouvrir. La pièce est carrée. C'est la réplique exacte du salon

de la tour au rez-de-chaussée : les trois divans et les trois fauteuils de cuir blond entourent la même table basse en marbre rose où miroitent une multitude de flacons qui doivent receler les mêmes excellents et vénérables alcools. Les murs sont également recouverts de lambris laqués en carmin. Ici aussi, trois hautes et étroites fenêtres, masquées par des rideaux de velours terre de Sienne, cernent la pièce comme autant de gardiens. Le sol est dallé de cérame rouge vif identique, en partie recouvert de tapis persans aux riches couleurs tout aussi magnifiques.

Cette bizarrerie m'intrigue. Pourquoi meubler les deux fumoirs de la même façon ? Il va sans doute falloir que je m'habitue à avoir des idées tordues, des idées de nanti, moi aussi.

Je cherche en vain l'escalier menant au deuxième étage dont on aperçoit les tabatières depuis l'extérieur. Je remets à plus tard mes investigations pour le consacrer à un problème crucial : où vais-je dormir ?

Une enveloppe, restée dans mon auto, me désigne comme unique propriétaire, ce qui m'autorise à m'annexer le bureau et la chambre sobre avec son antique fauteuil Voltaire. D'un autre côté, ma fraîche arrivée me destinerait plutôt au bric-à-brac chaleureux. Pourquoi pas m'installer dans les draps roses du lit à baldaquin ? Après tout, l'occupante des lieux n'est plus là pour faire état de ses prérogatives.

Je souhaiterais la rencontrer, d'ailleurs, histoire de vérifier si sa personne est en accord avec son

cocon douillet. Une femme d'un tel raffinement ne doit pas manquer de sel. Tonton avait la réputation d'aimer la chair fraîche quitte à s'égarer parfois sur des sentiers dangereux. Abritait-il quelque jeune esclave ramenée d'Orient, à moins que ce ne fût une saine Californienne bronzée en rupture de collège ou une fille de Lord à la peau translucide évadée d'un couvent gallois. Non, la locataire du lit à baldaquin ne peut être l'une de ces péronnelles perverses arrachées à leurs chères études. C'est plus sûrement une femme, une maîtresse, une Lady fougueuse et impertinente, ne recevant l'homme dans sa couche que lorsqu'elle y consent et se donnant à lui par passion et non par devoir.

Je renonce à occuper la chambre rose. Je reste indécis sur la galerie au milieu des bibliothèques qui reflètent et répliquent à l'infini les pendeloques du lustre. J'écoute les infimes petits bruits qui s'échappent des boiseries, des charpentes, des vieux meubles. Tout est si calme, loin de l'agitation des villes, le silence ancien qui accompagne les grandes demeures.

J'ai besoin d'un verre. J'ai laissé grande ouverte la porte du salon carré. Le plancher de la mezzanine grince sous mes pas. Un vent frais semble venir de cette pièce étrange, mais ce n'est que mon imagination. Le fauteuil de cuir blond est moelleux à souhait. Je me penche vers la table et saisis un flacon ambré : cognac, très vieux cognac à l'odeur de bois et d'humus avec quelques notes de truffe. J'étends

le bras pour saisir un verre ventru. Je trempe mes lèvres. Parfait ! Le goût est à la hauteur du parfum. Le liquide chauffe ma gorge sans la brûler. Je sens que je vais me plaire ici. Un coffret de cuir est posé à même le sol : Montecristo N° 2. Je fume très peu, mais comment résister au plaisir de déguster un havane avec un cognac si sublime. Un briquet d'argent niellé miroite au milieu des bouteilles. C'est un appel au vice !

Un troisième verre et les vapeurs du cigare m'ont amené à une douce torpeur. J'ai un peu de mal à m'extraire du fauteuil. Je n'ai toujours pas choisi dans quelle chambre je vais m'installer, celle du maître, de l'esclave ou de l'invité ? Il est temps de récupérer ma valise et de fermer mon auto. Je m'accroche ferme à la rampe pour ne pas dévaler l'escalier sur le dos. Sournois, le vieux cognac !

Je me trouve un peu désarmé devant l'huis : il n'y a ni clenche, ni serrure apparente, juste un panneau de bois massif d'un seul tenant dans un cadre parfaitement ajusté.

« C'est quoi, cette blague ? »

Je cherche alentour un bouton, un clavier, un levier… Rien ! Je parcours le vestibule et les pièces du rez-de-chaussée, espérant trouver une télécommande sur un meuble ou quelque chose de similaire. Rien non plus ! Malgré mon léger tournis, je grimpe l'escalier pour faire le tour des chambres. Pas mieux ! Le stress m'a dessaoulé. Je redescends à la cuisine. Il y a bien une porte qui doit donner sur

le potager, mais hélas, elle est métallique et, comme l'autre, ne comporte ni poignée, ni serrure.

« *Damned* ! Je suis fait comme un rat ! »

Il n'y a pas de téléphone fixe et mon portable est totalement muet. Aucun réseau GSM au fond de cette campagne. Le 112 reste injoignable. J'hésite entre hurler très fort, mettre des coups de pied dans les portes ou retourner dans le salon carré pour taquiner les bouteilles. J'estime avoir droit à un petit remontant. Demain, au grand jour, je suis sûr de trouver la solution à cette énigme. Il doit y avoir, au fond d'un tiroir quelconque, un sésame ou le mode d'emploi du système de sécurité.

J'ai finalement décidé d'occuper la chambre d'amis. Les meubles dépareillés lui donnent un charme baroque de pays à découvrir, un sentiment de pionnier. Surtout, je ne me sens pas encore assez à l'aise pour enfiler les chaussons de Tonton. Je ne suis même pas fichu de sortir de cette baraque ! J'emporte mon verre jusqu'à la salle de bain et je laisse l'eau emplir la baignoire. J'ai besoin de me délasser.

Sans aucune berceuse, j'ai sombré d'un bloc, malgré la raideur du matelas. J'ai le dos en compote et un goût âcre dans la bouche. Il fait sombre. Je consulte ma montre : 8 h 42. Le soleil devrait être levé et pourtant il fait noir La faute en est aux volets roulants hermétiquement clos. Il faut absolument que je repère le poste de commande.

La salle de bain est plus claire, grâce aux pavés de

verre qui occupent un grand pan de mur. Je trouve facilement une brosse neuve et du dentifrice et je m'abandonne à une bonne douche chaude.

« Deuxième opération : petit déjeuner ! »

Une boîte de capsules multicolores est posée à côté du percolateur. J'en prends une au hasard et tout de suite le riche arôme d'un moka envahit la cuisine. Il y a de la crème UHT dans le frigo, du beurre et des biscottes et même des œufs et du bacon. Le jour filtre au travers des fenêtres polychromes. Peut-être un moyen ultime d'évasion ? Hélas, le verre est blindé.

« Il y a peut-être une hache, quelque part ! »

On peut tout espérer, y compris trouver le boîtier de commande de cette prison infernale.

Je me sens requinqué après ce repas, en pleine forme pour résoudre toutes les énigmes de cette maison.

« Premier objectif, le bureau ! »

Je scrute chaque recoin de la pièce avec une lampe torche trouvée dans la cuisine. Je retourne tous les tiroirs, sonde tous les rayonnages, secoue les dossiers et les bouquins. Je déroule tous les tapis. Je suis en sueur, mais bredouille. Il n'y a rien ici qui ressemble de près ou de loin à une commande d'ouverture.

« Alors ! La chambre du Tonton ! »

La pièce est vaste et les possibles cachettes nombreuses, mais là encore, je fais chou blanc. Comme mon ventre crie famine, je fais un détour par la cuisine avant d'attaquer l'antre féminin. J'en profite pour fouiller les meubles pendant que mijote un

plat vietnamien aux arômes délicats. À tout hasard, je distribue quelques généreux coups de pied dans la porte métallique, plus pour me défouler qu'autre chose. Il me vient tout à coup l'espoir de fracturer la véranda. J'y cours sans plus attendre. Hélas ! J'aurais dû m'en douter, là aussi, les vitres sont blindées. Je pense néanmoins trouver un outil pour tenter ma chance. Ce que je trouve de plus contondant est une binette au manche vermoulu.

« Pas terrible pour ouvrir Fort Knox ! »

Une odeur de brûlé me prend à la gorge. Mes nems sont en train de se carboniser et il est trop tard pour les sauver. Heureusement, le congélateur en recèle d'autres.

Après déjeuner, j'attaque le lit à baldaquin, la coiffeuse et le dressing de Madame X. Nouvelle déception ! Par acquit de conscience, je retourne le bric-à-brac de la chambre d'amis qui est devenue mienne. La salle de bain n'est pas plus attrayante.

Je me retrouve, à bout de souffle, dans le salon de la tour. Je me laisse tomber sur le fauteuil de cuir blond, les pieds sur la table de marbre. Dehors, un violent vent d'octobre projette les branches du cèdre contre les volets. Le lustre du vestibule éclaire la maison d'une lueur sinistre. J'ai besoin d'un drink pour me remonter le moral. Je jette mon dévolu sur une vénérable bouteille de scotch au parfum de tourbe. J'avale une première gorgée et je me sens mieux. Au troisième verre, je suis tout à fait heureux. La tempête rugit à l'extérieur et moi, je suis

bien, à l'abri, derrière mes persiennes et mes portes verrouillées, au calme. Rien ne peut m'atteindre. Je m'offre un cigare et je souris, béatement.

« On n'est pas bien, là, Tonton ? »

La cendre tombe sur le tapis persan. Le cigare roule sous la table. Je m'endors, comme un bébé.

Lorsque je m'éveille, une lueur grise perce les ténèbres de la véranda. Le lustre du vestibule est éteint. Mon dos est douloureux et ma nuque est raide. J'ai besoin d'une douche de toute urgence. J'en sors en pleine forme avec une seule idée en tête : ficher le camp d'ici, coûte que coûte.

Après le petit déjeuner, je sélectionne un couteau à viande épais et robuste et me dirige vers la porte d'entrée.

« À nous deux ! »

Je vise la position approximative de la serrure et je plante la lame de toutes mes forces. Le couteau m'échappe, mes doigts ripent et mon sang gicle sur le sol. Je me précipite vers la salle de bain pour soigner la plaie. Une profonde coupure traverse ma paume comme une seconde ligne de vie. Heureusement, l'armoire à pharmacie est bien remplie.

C'est avec ma main bandée que de retourne dans l'entrée. La lame n'a entamé le bois que sur quelques millimètres. En procédant prudemment, je sonde l'huis. Un mince placage de chêne recouvre une coque d'acier.

« Bien ! Je suppose que les murs sont épais et que le béton est solide. Et je suppose que… »

Une idée géniale vient de me traverser l'esprit. Je cours vers la véranda. Un si beau jardin ne peut se passer d'engrais et qui dit engrais dit… Il y en a bien, mais sous forme liquide, tout comme le désherbant. S'il y avait une cave, on pourrait espérer y trouver du salpêtre, mais il n'y a pas de cave.

Je m'assieds dans un fauteuil en rotin à haut dossier qui gémit.

« Quand les placards seront vides, je boufferai tes orchidées, Tonton ! »

Pour la première fois depuis mon arrivée, je commence à trouver l'aventure saumâtre. La prison est dorée, certes, mais ça reste une prison et j'en suis l'heureux propriétaire. Le destin est parfois cocasse, parfois cruel.

« Que diable allait-il faire dans cette galère ! »

J'arrache une feuille sèche à un ficus gigantesque et je l'émiette à mes pieds. J'ai un peu de mal à réfléchir.

« Et la petite mère Marchelier ? Elle vient tous les combien de temps ? Une fois par semaine ? Une fois par mois ? »

Les provisions étaient fraîches à mon arrivée. Compte tenu de mon appétit, une visite hebdomadaire semblerait judicieuse. Il me reste encore quelques jours à tenir avant le retour de la dame. Je crois bien que mon premier geste sera de l'embrasser et de brosser son vieux duffle-coat. Je me sens soudain revigoré. Un mince rayon de soleil perce la couche de nuages et illumine un massif de cymbidiums. Je

décide de fêter ça immédiatement par une visite au bar du rez-de-chaussée.

*

Les jours ont passé, huit, dix, quinze, je n'en sais trop rien. Les pendules anciennes indiquent des heures aléatoires et mon portable n'a plus de batterie. Je n'ai pas tenu le compte exact des alternances de nuits agitées et de journées grises. Le niveau des flacons a baissé, mais il en subsiste encore suffisamment pour de longues soirées. Par contre, j'ai épuisé la réserve de havanes. Il en reste un dans chaque coffret et j'hésite à les allumer, à présent. C'est un peu comme une superstition : je suis persuadé qu'un événement horrible arrivera lorsque j'écraserai le dernier mégot ou que je boirai la dernière goutte de la dernière bouteille.

Je suis au bout des provisions fraîches. Il n'y a plus ni lait, ni œufs, ni beurre. Le congélateur est presque vide et le placard à conserves sonne le creux. Le café ne va pas tarder à manquer et je vois le fond de la boîte à thé. J'ai lu quelque part qu'un Anglais bloqué dans les ruines d'un hôtel après un séisme avait tenu trente jours avec du scotch et des cacahuètes.

« Du scotch ! C'est pas ce qui manque ! Au besoin, j'essayerai les cactus, il paraît que c'est excellent ! »

*

Comme chaque soir, je me suis assoupi dans le fauteuil de cuir fauve, après mon troisième ou quatrième ou cinquième verre. Quand on aime, on ne compte pas !

C'est un petit bruit qui m'a éveillé, un bruit de flacons entrechoqués, ainsi qu'un clapotis d'eau.

« Il y a quelqu'un ? »

Sauveur, sauveuse, cambrioleur ? Peu importe ! Tout vaut mieux que la solitude. Une voix féminine fredonne dans la salle de bain, une voix éraillée, usée par les ans ou le tabac. Je vais enfin connaître la mystérieuse occupante du lit à baldaquin. Je m'approche lentement de la porte.

« Madame ! »

La voix s'est tue. Je n'entends plus que le bruit cristallin de l'eau agitée et je crois percevoir le son soyeux de la mousse.

« Madame !

— Ah ! Enfin, mon cadeau ! Entrez, jeune homme ! »

J'ai déjà la main sur la poignée. Un doute m'assaille. Je me retourne vers la balustrade et je jette un coup d'œil en bas. Mon cœur a dû rater deux ou trois battements. À l'intérieur, j'entends le bruit caractéristique d'une personne quittant la baignoire.

À la patère de l'entrée est accroché un duffle-coat, vieux, hors d'âge, un duffle-coat jaune caca d'oie. La poignée bouge dans ma main et la porte s'entrouvre. Je me sens tout barbouillé.

« Tu parles d'un héritage ! »

Détonation

par Elvire de Bores

Tout commença dans un cri ou muré dans le silence, tout dépend du point de vue, selon qu'il s'agit de celui qui crie ou de celui qui le subit.

Ensuite les ailes veulent battre, mais ce sont les coups qui pleuvent : des poings serrés et emplis d'une haine ancestrale, inéluctable, criminelle.

Après les hurlements et les larmes, vient la sueur. Celle de la terreur qui s'installe et celle de l'excitation dominante et incontrôlable. Le corps, pourtant déjà brisé, se rétracte à nouveau, tentant de refuser le plaisir tant convoité. Ne reste alors que des miettes de ce magnifique gâteau de vie. Et la douleur s'enfonce lentement dans les entrailles. Puis un sursaut de dignité vient narguer la mort, l'empêche de pénétrer et la rejette dans un dernier cri, insupportable et gâchant le point culminant de la libération du bourreau.

C'est ainsi que se termine l'action, ne subsiste que l'image. Celle de son corps meurtri, puis de l'incongruité de la position de cet amas de chairs et,

enfin, la banale gêne comme celle plus classique de n'importe quelle séance de récupération de vêtements, de remontage de culotte et de réajustement de coiffure. Les apparences ! Quel triste automatisme qui vient bannir tout autre préoccupation et chasser tout bon sens.

Mais pour le dominant, il y a surtout l'urgence de vite effacer l'inavouable. La bouche retrouve son humidité, elle était sèche d'essoufflements, et elle rappelle à l'ordre : la vie continue, mais doit-elle continuer pour chacun ?

Le corps revêtu se recroqueville à nouveau, tassé au plus profond de son être, comme pour y retenir l'espoir. Les yeux supplient et les mains tremblent. Mais l'instinct de survie est des deux côtés, il est partout dans les pores de sa peau musquée et il envahit ses nerfs jusqu'à saisir son cerveau de l'incontournable décision.

Alors les bras se relèvent, enhardis par le relent de colère et de peur, et ils veulent frapper à nouveau la chair frêle avec un but précis et calculé.

Pourtant, ils ne peuvent suivre leur trajectoire initiale et basculent net, de façon incompréhensible. La détonation semble avoir retenti à contretemps, sans avoir fait son devoir annonciateur.

Les corps s'entrechoquent une dernière fois, mais la brutale pression du plus fort sur le plus faible est uniquement gravitationnelle.

Le sang qui s'écoule a changé de camp. Il se répand et se mêle au premier dans une ultime tentative d'intrusion forcée.

Tout est fini, le silence retombe un instant puis cède la place aux pas précipités, au bruit sourd d'un corps qui touche le sol, aux mots qui ne réconfortent que celui qui les prononce. Désormais, rien ne pourra soulager l'ampleur cruelle de la mémoire dans le cours de cette vie.

Aujourd'hui, 14 h 12, selon AFP :

« *Un violeur abattu dans le sous-sol d'un immeuble par un policier en civil, voisin de la jeune victime, une adolescente de 17 ans.* »

Le tambour

par Rémy de Bores

« Boum boum… Boum boum… Boum boum… »

Le rythme lancinant accompagne ma vie.

« Boum boum… Boum boum… Boum boum… »

Sans arrêt le tambour résonne au-dessus de moi.

« Boum boum… Boum boum… Boum boum… »

Il n'y a jamais de cesse, jamais de répit. Même quand je dors, je suis sûr qu'il bat.

« Boum boum… Boum boum… Boum boum… »

C'est comme s'il était en moi, qu'il faisait partie de moi.

« Boum boum… Boum boum… Boum boum… »

Et puis, là, maintenant :

« Boum… Boum boum… Boum… Boum… »

Plus rien, rien que le silence… Un silence crevé par un autre son venu de plus loin, un sifflement aigu qui me broie les oreilles. Des bruits inhabituels me parviennent, brouillés, distants. Des voix peut-être, des cris, sans doute.

« Boum… Boum boum… »

Le tambour a hésité, cogné, puis s'est tu. Je sais qu'il ne battra plus jamais. Il ne reste que ce sifflement

odieux. Un autre son me manque également, celui de la soufflerie à deux temps qui accompagnait si bien le tambour :

« Chûû… Hîîî… Chûû… Hîîî… Chûû… Hîîî… »

Les voix lointaines se font plus présentes, plus pressantes. Et toujours ce sifflement, strident, insupportable. Et puis, soudain, un son qui m'appartient, assorti d'un autre, étrange, étranger :

« Chûû… Hîîî… *Klank*… Chûû… Hîîî… *Klank*… Chûû… Hîîî… *Klank* »

Et le sifflement s'éteint enfin. Je retrouve un peu de mon calme, de ma quiétude. Il fait de nouveau doux et tiède. Je me retourne et je m'endors. Le tambour ne me réveillera plus. Il a cessé de battre pour toujours, je le sais. Il est remplacé par le son étranger de la sourde mélopée.

« Chûû… Hîîî… *Klank*… Chûû… Hîîî… *Klank*… Chûû… Hîîî… *Klank* »

*

Mais que se passe-t-il ? Au secours ! On m'arrache, on m'enlève, on me tire… J'ai froid ! Je veux retourner dans mon cocon tiède ! Je veux entendre encore la mélopée tendre et enveloppante. On me manipule, on me bouscule, on coupe une partie de moi-même.

Je crie !

« Ça y est, Docteur ! L'enfant va bien ! Un kilo sept cent soixante !

— Bien pour un préma… surtout dans ces conditions ! »

On me glisse dans une boîte tiède, douce. Je peux me rendormir, enfin.

« C'est bon ! On peut débrancher la mère, maintenant !

— Pauvre femme ! Elle était si belle !

— Trop fragile !

— L'héro ! Quelle merde ! »

Les Pas Pas

par Elvire de Bores

Juger, c'est avant tout comprendre. Dans une cour d'assises, en tout cas, il s'agit d'un objectif, en corollaire de la justice à rendre aux victimes. Tous les meurtriers sont-ils des assassins ? La nuance est de taille.

Benoît s'était recroquevillé, le plus serré possible, le visage contre les genoux, les bras bloqués sous les chevilles, il voulait souffrir. Son corps ainsi tiraillé, il cherchait à se vider la tête. Autour de lui régnait une atmosphère de chaos. Ses toiles étaient toutes en miettes, éventrées ou recouvertes de peintures jetées par pots entiers. Il venait de dévaster son atelier, de tout casser. La rage l'avait emporté à son retour du parloir. Sa mère l'avait à nouveau brisé. Alors, il avait détruit ses propres créations. Elle lui avait raconté, encore une fois, une fois de trop. Cette fois sa décision était prise. Plus jamais elle ne le reverrait, plus jamais elle ne pourrait lui parler de ça…

Installée depuis des heures dans la cuisine, Carole avait étalé sur la table toutes les photos dont elle disposait. Elles étaient toutes là, devant elle, en vrac, sans ordre chronologique, mais il lui semblait que ces clichés épars de toutes tailles et de toutes origines formaient une image unique. Elle pouvait presque toucher l'horreur, ressentir la terreur des multiples victimes dispersées sous ses yeux. Leur position évoquait la mort et la douleur, mais, pour Carole, il s'agissait surtout de se figurer le plus près possible ce qui n'était pas perceptible sans une attention accrue : le Plaisir. Le plaisir éprouvé par tous ces tueurs, violeurs et pédophiles.

Elle entendit soudain le claquement d'une portière devant la maison. Sa mère ! Vite, il fallait ranger tout ça et foncer dans sa chambre à l'étage.

Alors que Carole montait l'escalier rapidement, les bras chargés de ses petits secrets, Hélène franchit le seuil de l'entrée et cria :

« Ma chérie, je suis rentrée !

— Oui, oui, maman, j'arrive, je suis en haut !

— Prends ton temps, je vais me changer avant de partir.

— OK, je descends dans quelques minutes. »

Hélène se dirigea tranquillement vers sa chambre, y prit ses affaires et s'enferma dans sa salle de bain. Elle rentrait souvent très tard de son travail, surtout le vendredi, et était heureuse, pour une fois, de s'être libérée tôt pour aller à une soirée chez des amis. De plus, il était exceptionnel que sa fille

accepte de l'accompagner dans ses sorties. À presque dix-huit ans, Carole avait certes bien d'autres choses à faire. Mais les moments avec elle devenaient si rares qu'elle se demandait parfois si elle ne la fuyait pas. Ces cinq dernières années avaient été si difficiles pour chacune, il avait fallu retrouver le goût de vivre, s'extraire du cauchemar et Hélène se sentait bien mieux. Mais qu'en était-il pour sa fille ?

« Tu es prête, ma puce ?

— Oui, on y va ! Heu… dis, Maman, on peut passer voir Papa avant ?

— Oh non, Carole, t'es pénible ! Faut encore que je passe à la boulangerie pour aller chercher le dessert et pis je ne veux pas être la dernière arrivée, je n'aime pas ça…

— Oh, s'il te plaît, Maman ! Pas longtemps, je veux juste lui dire un truc !

— T'es vraiment pas possible ! Bon allez, zou ! Monte dans la voiture et je te dépose vite fait pendant que je vais à la boulangerie. »

Carole descendit de la voiture et fit grincer les gonds de la vieille grille du cimetière. Elle emprunta l'allée centrale, tourna à gauche et s'arrêta devant la cinquième tombe. Elle s'agenouilla, comme à son habitude, bien en face du portrait de son père :

« Salut mon petit papa chéri ! Je ne reste pas longtemps parce que, avec Maman, on va dîner chez les Conrad ce soir. Tu sais, le collègue de Tata. Son fils Julien faisait du cheval avec moi quand j'allais encore au club. Il est sympa. Y aura aussi Tata et son

nouveau copain, je t'en ai déjà parlé. C'est pour ça que j'ai bien voulu. Et pis, je crois que j'ai une idée. Tu sais, pour ce que je t'ai dit la dernière fois. Ben, Julien il fait des études de droit maintenant à la fac. Et il m'a dit qu'il pouvait me trouver facilement des archives. Je lui ai dit que je préparais un book pour mon concours d'entrée à l'école de journalisme, comme j'ai fait auprès des journaux locaux pour obtenir des photos. Bref, ça se précise ! Tu vois, mon petit papa, je sens que ça ne va pas être si compliqué. Je vais y arriver ! Bon, faut que je te laisse, gros bisous pour toi, mon papa. Je reviens demain avec Maman. Demain, c'est samedi. Je t'aime ! »

Chez Judith et Paul Conrad, le repas touchait à sa fin quand Carole se décida à attirer Julien hors de la salle à manger pour lui parler de son projet. Julien était depuis longtemps intimidé par cette fille, bien qu'il la connaisse depuis l'enfance et qu'elle soit sa cadette de presque trois ans. Surtout depuis le drame. Elle et sa mère avaient vécu ce qui pouvait arriver de pire et, si Hélène avait fait preuve d'un courage et d'une force admirable, il avait cru que Carole n'en sortirait jamais indemne. Elle avait pourtant l'air sereine, était d'une beauté fascinante et ne manquait ni d'ambition, ni d'intelligence. Julien avait très envie de l'aider et s'était décarcassé pour lui trouver ce qu'elle lui avait demandé :

« J'ai pas mal de renseignements, des détails de procédure, des rapports de personnalité et des

enquêtes sociales. Il a fallu que je lèche les bottes d'un tas de maîtres de conférence de la fac pour les obtenir.

— Oh, c'est vraiment super, Julien ! T'es un mec formidable ! »

Julien jubilait, mais restait intrigué :

« Tu sais, je devrais peut-être pas te dire ça, mais je trouve bizarre que t'aies choisi ce sujet pour ton concours. Je veux dire, après ce que tu as vécu, je pensais…

— Ça n'a rien à voir avec mon père ! C'est juste un sujet inédit ! Un truc que j'ai jamais vu nulle part. C'est vrai ! Toi-même tu me l'as dit quand je t'en ai parlé.

— Ouais, c'est vrai, mais quand j'ai lu ce que j'ai pu récolter, je me suis dit : pourvu qu'elle ne tombe pas sur un malade elle aussi ! Je ne voudrais pas que tu te mettes dans des embrouilles à cause de moi.

— T'inquiète ! Je ne vais pas aller sur le terrain ! Je ne suis pas encore grand reporter ! Je vais juste compiler tes infos et celles que j'ai pu glaner sur le Net et faire comme si !

— OK ! T'as l'air bien sûre de toi. Tu me le montreras ton truc quand il sera fini.

— Pas de problème ! Tu seras mon premier lecteur ! »

Benoît se rendait comme chaque lundi soir chez son psy. Il traînait des pieds pour s'y rendre et courait presque pour en sortir. Il détestait ça et en avait

pourtant plus que besoin. Une drogue, une de plus. À quinze ans, il avait commencé par l'alcool, à vingt, il était arrivé à l'héro, à vingt-six, il tournait aux anxiolytiques et aux séances de psy. Sa grand-mère était fière du progrès, lui ne trouvait pas ça si mal, mais le chemin était long et rugueux. Depuis l'incarcération de ses parents – il y avait de cela plus de dix ans – Mima l'avait recueilli et il lui en avait fait voir. La pauvre avait déjà le lourd poids d'un fils meurtrier et d'une belle-fille dérangée. C'est pour Mima que Benoît tenait bon. Il ne voulait plus la décevoir.

« Alors Benoît ! Expliquez-moi : comment votre mère vous a mise dans une telle rage envers vous-même ? Car vous n'êtes pas sans savoir que ce que vous avez détruit, ce n'est pas elle, mais vous, à travers vos œuvres.

— « Œuvre » ! C'est un bien grand mot, vous savez.

— Ma question ne portait pas sur votre talent artistique, Benoît.

— Toujours la même rengaine ! Pourquoi tu ne viens pas plus souvent ? Et pourquoi tu ne vas jamais voir ton père ? Et pourquoi t'as toujours pas trouvé un travail ? Et pourquoi t'as pas de petite amie ?

— C'est une mère qui s'inquiète pour son fils, même si elle ne l'exprime pas très bien.

— Ouais sûrement, mais vous ne la connaissez pas. Elle est capable des pires vacheries quand elle veut. Et là, ça ne passe pas.

— Alors expliquez-moi : quelle est la vacherie qui ne passe pas ?

— Elle a tenu à me parler de lui…

— De votre père ?

— Ouais, lui. Leur bonheur, leur amour, leur complicité et tout. Ils s'écrivent de longues lettres chacun dans leur prison, ces cons ! Et il paraît qu'ils s'aiment toujours aussi fort, bla, bla, bla…

— Et cela vous dérange ?

— Mais non, je m'en fous de leurs histoires ! C'est quand elle m'a parlé de leurs délires avec l'auto-stoppeuse alors qu'elle avait promis de ne plus parler de ça ! Et cette tarée prétend que les flics ne sont pas des cadors parce que ce n'était pas la première !

— Vous voulez dire que vos parents ont séquestré une autre jeune femme ?

— D'après elle, ouais. Quand ils les ont été arrêtés, les flics ont pourtant cherché. Vos collègues étaient unanimes au procès : le « Couple diabolique » n'en était sûrement pas à son coup d'essai. Lui, il avait été condamné plusieurs fois pour attouchements sur mineures et une fois pour viol, mais elle, jamais. Et pourtant, elle a participé aux tortures et humiliations infligées à cette fille, même si ce n'est pas elle qui l'a tuée. Mais les flics n'ont rien trouvé et moi je ne la crois pas ! Elle essaie encore de me replonger dans leurs délires. Je l'aurais su, non ? J'avais quand même quatorze ans !

— Et vous ? Vous aviez subi des violences ? Nous

n'en avons pas encore parlé, Benoît, vos problèmes de dépendance sont peut-être liés à…

— Des parents parfaits, « aucune faille dans leur éducation » avait dit l'enquêteur social ! Il me frappait même pas, le vieux. Pis, il était toujours collé à ma mère, il n'avait pas le temps de s'occuper de moi ! Remarquez, si j'avais été une fille…

— Alors, à quoi attribuez-vous vos problèmes ? Le procès ? L'incarcération de vos parents ? Ressentez-vous de la honte ?

— De la honte ? Vous rigolez ! Vous avez une idée de ce que ça peut faire d'apprendre que ses parents chéris sont d'abominables violeurs, des pervers, des… Merde ! Il n'y a pas de mots assez forts !

— OK, Benoît. Je crois que l'on va arrêter là pour aujourd'hui. Vous éprouvez de la colère, c'est normal. Et si vous pensez qu'il vaut mieux ne plus voir votre mère pour le moment, alors suivez votre idée. Vous devez vous reconstruire. Pensez à ce qui vous permettrait de trouver votre équilibre, et faites vos exercices de respiration. On se voit la semaine prochaine… »

Respiration ! Il est bon celui-là ! Un vrai débile. Benoît allait devoir se trouver un autre médecin s'il ne voulait pas retomber plus bas que terre.

Perdu dans ses pensées, il ne vit pas arriver une toute jeune fille qui marchait assez vite, dans le couloir qui menait au cabinet du psy, et la percuta de son épaule :

« Oh désolé ! Je ne vous ai pas vue !

— Pas grave, c'est ma faute, je fonçais parce que je suis en retard !

— Non, vous n'êtes pas en retard, j'en sors juste.

— Comment pourriez-vous savoir avec qui j'ai rendez-vous et si je suis en retard ou non ?

— Ben, il n'y a que le cabinet du psy dans ce couloir, alors…

— Le psy ? Je pourrais avoir rendez-vous pour autre chose. Ça pourrait être mon père par exemple, qu'est-ce que vous en savez ?

— Oh non, ça m'étonnerait beaucoup ! Vous ne seriez pas si jolie et si jeune ! Pis, entre nous, ce type est un blaireau ! Vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui a du temps à perdre, alors vous devriez…

— Mais de quoi je me mêle ? Laissez-moi passer et allez vous trouver une occupation. Vous, vous avez l'air de quelqu'un qui en a, du temps à perdre !

— OK ! On se calme, Mademoiselle ! Cool…

— Pardon. C'est que c'est la première fois et c'est ma mère qui m'a pris ce…

— Ben, les mères ne sont pas toujours de bon conseil, croyez-moi !

— Ouais, vous avez raison ! On se casse ? Vous m'amenez boire un verre ? J'ai une heure à tuer ! Moi, c'est Carole et vous ? »

Carole et Benoît devenaient de grands amis, au fil de leurs rencontres. Ils se voyaient souvent après leurs séances du lundi soir, ni l'un ni l'autre n'ayant

pris la peine de chercher un autre « médecin pour la tête », comme disait Carole. Et puis leurs discussions faisaient bien plus d'effet que toutes les consultations possibles. Benoît se sentait plus calme quand il se trouvait auprès d'elle. Il n'avait plus du tout de colère et moins de dégoût de lui-même. Mais il ne perdait pas de vue que cette fille était très jeune et s'était promis d'en rester à une relation amicale. Il s'interdisait d'aller plus loin, bien que Carole le draguât ouvertement.

« Tu ne m'as jamais dit, Carole.

— Quoi ?

Pourquoi ta mère t'a envoyée voir un psy ?

— Secret médical, mon cher !

— Non, sans blague, j'aimerais bien savoir, moi je t'ai raconté toute mon histoire.

— Ben, mon père est mort, il y a plus de cinq ans maintenant. Et j'ai eu un peu de mal à l'accepter. Mais ça va, t'en fais pas ! C'est pour rassurer ma mère que j'y vais. J'ai jamais eu envie de me tailler les veines ! Y a des trucs bien plus rigolos !

— Tant mieux. Mais il est mort comment, ton père ? Un accident ?

— Un putain d'accident, ouais.

— C'est triste. Je suis désolé.

— Faut pas, c'est pas pire que toi, avec tes parents… »

Mima était tout excitée, elle allait enfin rencontrer la fameuse Carole qui avait rendu le moral à son

petit-fils. Enfin une lueur de bonheur dans la vie de ce garçon ! Benoît jurait que cette fille n'était qu'une amie, mais Mima le sentait, il y avait plus entre ces deux-là !

Elle avait dressé le couvert, préparé une assiette de gâteux apéritifs, mis une bouteille au frais, tout était prêt. Benoît était parti chercher Carole dans l'après-midi et lui avait promis de rentrer vers dix-neuf heures avec elle. Il voulait d'abord l'amener à son atelier, situé à l'entrée du village. C'était une ancienne ferme dont Mima avait hérité de son frère mais qui était à l'abandon, jusqu'à ce que le petit y installe ses peintures. Ils seraient là bientôt. Mima picorait dans l'assiette de gâteaux, en songeant à tout ce que ce gamin avait traversé…

Tout à sa joie de montrer son univers à Carole, Benoît avait beaucoup parlé. À présent, il attendait sagement les commentaires, les bras croisés dans le dos, tenant un petit tableau dans ses mains. Carole observait chaque toile et faisait des moues parfois amusées, parfois dubitatives. Il s'avança vers elle, lui désigna le cadre et lui tendit doucement :

« Celui-ci, je l'ai fait pour toi, ma grande.

— Hum… Très joli, mais pas franchement de mon goût, trop gentillet…

— Pourquoi tu es méchante tout à coup ? Tu as le regard moqueur depuis ton arrivée ici, je le vois bien ! Tu me trouves niais avec mes peintures ?

— Mais pas du tout, mon grand !

— Bon, Mima nous attend, tirons-nous d'ici ! »

Carole ne bougea pas. Elle commença à ôter son pull et son soutien-gorge, fit descendre jeans et culotte au bas de ses pieds, puis se retourna pour attraper son sac. Benoît restait bouche bée, il n'avait pas prévu ça !

Il la supplia de se rhabiller tout de suite et se pencha pour ramasser ses sous-vêtements, les joues rouges et le cœur battant. Cette fille n'avait pas froid aux yeux, bon sang ! Quand Benoît releva la tête, il vit ce que Carole tenait dans ses mains : un revolver !

Elle s'agenouilla devant lui, presque contre ses jambes et le braqua au niveau du sexe :

« T'agite pas comme ça mon trésor ! Ça peut partir vite ces trucs-là…

— Mais, Carole, qu'est-ce qui te prend ? Tu ne vas pas me violer quand même !

— Commence par baisser ton froc et ferme-la ! »

Ses yeux étaient déterminés, le ton violent. Benoît comprit qu'elle ne plaisantait pas. Il s'exécuta et l'entendit susurrer :

« Tu vois, je ne t'ai pas tout dit sur moi, je ne t'ai pas bien expliqué l'accident de mon père. Il aimait la pêche, mon père, alors il partait tôt le dimanche matin pour aller pêcher. Tu connais le « Tueur des Rivières » ? Les journalistes aiment bien les petits surnoms. Le sien, c'était parce qu'il kidnappait toujours aux abords des cours d'eau : des promeneuses, des nanas qui promènent leurs toutous… Mais

il n'avait jamais embarqué un homme, alors quand Papa n'est pas rentré de la pêche, quand on a organisé une battue pour le retrouver, personne n'a pensé à ça. Papa avait dû le surprendre en pleine branlette matinale et les psychopathes n'aiment pas être surpris. Il l'a séquestré pendant au moins trois jours. Au minimum soixante-douze heures de calvaire : mutilations, pénétration avec objets divers, coups multiples, brûlures, ce bâtard lui a fait la totale ! Et il l'a rejeté à l'eau, comme un vulgaire poisson mort. Son corps a été retrouvé deux mois plus tard. L'autopsie n'a pas pu révéler la cause exacte de la mort : hémorragie interne, épuisement, déshydratation, asphyxie… Et ce salopard a tué encore deux femmes avant d'être arrêté. Un total de six victimes en quelques mois de folie pure. Il ne sera jamais jugé. Non-lieu. Tu comprends ça toi ?

— Pourquoi tu me racontes tout ça, Carole ? Quel est le rapport avec moi ?

— T'as toujours pas compris ? Faut que je te précise comment je t'ai trouvé ? Pourquoi je t'ai invité à boire un café au bout de cinq minutes ? À ton avis ? Tu crois que je pouvais vraiment m'intéresser à un looser comme TOI ? Mais t'es vraiment trop con ! J'ai cherché dans des archives judiciaires, des journaux pour en trouver un pas loin de chez moi qui ferait l'affaire et maintenant on va attendre tranquillement que ta vieille se pointe pour le bouquet final !

— Tu vas me tuer, c'est ça ? Mais pourquoi, Carole ?

— Te tuer ? Mais non, mon ange, tu n'y es pas du tout !

— Explique-moi, Carole, qu'est-ce que tu veux à la fin ?

— Tu es impatient, hein ? T'es pressé de devenir un tueur, un violeur, un assassin, comme ton cher papa !

— Mais qu'est-ce que tu racontes. Je ne veux pas être un tueur, je hais mon père pour ce qu'il a fait, je ne pourrai jamais !

— Tu n'es PAS un assassin, je ne suis PAS une victime, mais ça, on est les seuls à le savoir, mon vieux ! »

Mima approcha alors de la porte en criant :

« Benoît ! Les jeunes ! Vous êtes là ? Il est presque huit… »

Carole saisit la main de Benoît et, avant qu'il n'ait le temps de réagir, elle y glissa le revolver, poussa fort son doigt pour presser la détente et s'écroula au sol.

Mima, en ouvrant la porte, vit Benoît, de dos, debout au centre de la pièce, le pantalon baissé, une petite culotte dans une main, une arme dans l'autre. À ses pieds gisait le corps d'une belle jeune fille, entièrement nue, le front percé d'un trou d'où s'écoulait son sang…

Commerce discutable

Par Rémy De Bores

Le cadavre est sur le perron de l'entrée 23B du *Ronsart*, la tête entre la troisième et quatrième marche, l'épaule droite sur la seconde et le pied gauche accroché à la rampe. Une mare de sang remplit peu à peu les alvéoles du gratte-pieds de caoutchouc noir. C'est terrible, comme ça saigne, les plaies à la tête ! Les badauds sont peu nombreux, en cette heure matinale. Les quelques lève-tôt qui se trouvent là regardent alternativement les quinze étages et le corps.

« D'où est-il tombé, celui-ci ? »

L'homme est habillé sobrement, mais avec une certaine élégance : jeans ajustés, chemise de soie gris perle, veste de lin beige, bottes Weston en lézard fauve. Il dénote un peu sur la population locale de paumés, marginaux, smicard ou RSistes, où même les dealers prospères n'osent afficher de signe extérieur de richesse.

La sirène de la BAC achève de réveiller l'immeuble entier. Les gyrophares illuminent la façade lépreuse du rez-de-chaussée jusqu'au troisième. Des

visages encore endormis, en pyjama, nuisette, robe de chambre ou tricot de corps se pressent aux fenêtres. On s'interpelle de balcon à balcon. On suppute, on s'informe.

Les flics repoussent les plus curieux sans ménagement. Un agent en tenue, muni de ruban adhésif, détoure le buste, la tête, la jambe droite et reste perplexe face à ce pied perché. Il hésite un instant et enroule la bande sur la rambarde. L'identité judiciaire débarque, combinaisons immaculées et flashes surpuissants.

Plus un habitant de la cité n'ignore l'événement. Les premiers travailleurs renâclent à quitter ce spectacle, mais s'éloignent à reculons. Comme de grosses mouches, les correspondants de la presse locale saluent les policiers, grappillent des informations, interrogent les témoins, se faufilent derrière le ruban de sécurité pour avoir de meilleurs clichés. Un caméraman échevelé, arme sur l'épaule, suit sa journaliste, battle-dress serré à la taille et largement échancré au niveau du buste, Doc Martins éculées, mais brushing parfait.

« Commissaire Fleurot ! Connaissez-vous l'identité du mort ? Meurtre ou suicide ? C'est un règlement de compte ?

— *No comment !* »

Comme aux States !

Fleurot est grand, puissant, large d'épaules, fort en gueule et désobligeant avec tout le monde. Il déteste les inutiles, les gratte-papiers de la préfecture, les

journalistes, les abrutis qui n'ont rien d'autre à foutre, les emmerdeurs, une notable partie de ses hommes, les bonnes femmes et l'humanité en général. Il n'a qu'une qualité : il connaît parfaitement son boulot et le fait à la perfection.

« Virez-moi tous ces fainéants. S'ils n'ont pas de boulot, ils n'ont qu'à aller à l'ANPE. Dégagez, les mouches ! Cassez-vous ! »

Les rangs des badauds se clairsement, mais les irréductibles se contentent de faire un pas en arrière, histoire de se mettre à l'abri du Matamore. Pas question de rater une telle occasion de spectacle. Les balcons adjacents, jusqu'au cinquième sont noirs de monde. Certains belliqueux n'hésitent pas à scander des slogans hostiles à la police, voire à lâcher quelques crachats bien gras. Trois cars arrivent en renfort sous les huées.

Des policiers en civil montent dans les étages pour interroger les résidents. Beaucoup de portes restent closes, malgré les chuchotements qui trahissent une présence. L'enquête de proximité commence mal, dans un climat de suspicion réciproque.

En face, au 9A du *Lamartine*, les accrocs du fait-divers ont sorti les jumelles pour ne pas perdre une miette des allées et venues des flics. Assis sur son rocking-chair, acheté par correspondance chez Pier Import, Johnny Béton sirote son premier mojito de la journée. Il suçote les feuilles de menthe pour en extraire la moindre parcelle de rhum, tandis que

l'acidité du citron vert lui agace les dents.

« M'man ! Ils sont là !

— J'arrive, j'arrive !

— Dépêche ! Ils commencent à remballer. »

Madame Béton traverse le séjour de son pas pressé. Un mètre cinquante-huit, le corps dissimulé par des vêtements amples dans lesquels elle semble flotter, elle se penche sur la balustrade de fer que les multiples couches de peinture ont rendue floue.

« Ah oui ! Ben, dis donc ! Ils ont mis le temps !

— Faut pas leur en vouloir, M'man ! Ils ne viennent pas souvent aux *Pouet's*, les Poulettes. »

Le balcon résonne de son rire sonore. Tout son corps est secoué et le rocking-chair se met à osciller tout seul en grinçant. Le verre manque de lui échapper et quelques gouttelettes vertes maculent son t-shirt gris perle.

« *Shit !* M'ont fait baver, ces cons !

— Va vite te changer, mon chéri ! Passe la tache sous l'eau froide pour pas que ça pénètre. »

Il se contente de jeter le vêtement sur le sol à côté du fauteuil et brandi ses jumelles vers le toit en face.

« Ça y est ! Ils ont pigé d'où il est tombé, le gus !

— Ben oui ! Faut pas être bien malin ! Mais, y a un tel fourbi là-haut ! »

Johnny a un geste agacé de la main.

« Chut, M'man ! Les voisins !

— J'les emm…

— Ferme-la, quand même ! On sait jamais ! »

La dame hausse les épaules, ramasse le t-shirt souillé et regagne son appartement.

Le cadavre est chargé sur une civière et emporté vers l'IML. On jette une sorte de sciure blanche sur le sang encore vermeil. Deux agents se plantent de part et d'autre du perron pour interdire les lieux aux curieux qui se rapprochent néanmoins, maintenant que le grand méchant loup est parti.

Johnny achève son verre, enfourne les feuilles de menthe et les mâchouille avant de les recracher pardessus la rambarde. Le spectacle est fini. Il est temps de retourner aux affaires. Il regarde sa montre : 9h17 ! Les premiers coolies attendent dans la cave pour prendre livraison des doses. Il est l'heure d'ouvrir le magasin. Johnny fait jouer ses pectoraux, ses abdos et ses biceps, juste pour le plaisir. Il est très fier de ses muscles et très content de l'effet produit sur les nanas de la cité. Sa mère a préparé une chemise de soie brune sur le dossier d'une chaise. Il l'enfile et clôt les trois premiers boutons pour conserver assez d'espace libre pour l'exhibition de ses deux chaînes en or et de sa croix sertie d'améthystes.

« J'y vais, M'man !

— À tout à l'heure, mon petit ! »

À l'abri de sa cuisine, Madame Béton vaque à ses occupations matinales.

Une douzaine de gamins débraillés sont réunis, mine de rien, près du local poubelle au 3B du *Victor-Hugo*. Ce ne sont que l'avant-garde d'une troupe bien plus nombreuse. Une serrure Fichet, avec clef sécurisée et digicode, brille sur la porte plus blindée qu'un transport de fonds. Il y a belle lurette qu'aucun gardien sensé n'a rangé une seule benne à cet endroit. Le vide-ordures du 3B a été muré et les locataires s'arrangent avec leurs voisins des autres escaliers.

Nul ne s'approche pendant que Johnny ouvre sa boutique. Une grille, aux barreaux aussi épais qu'un bras de gosse, grince sur ses gonds. C'est le signal : les gamins attendent quelques longues secondes avant de se précipiter dans les entrailles du bloc sur les pas de leur fournisseur. Une cave spacieuse, éclairée par de puissants halogènes occupe le fond du couloir. Deux costauds armés jusqu'aux dents en gardent l'entrée. Les coolies se placent en file indienne en face de la dernière barrière, tenant, bien serrés dans la main, des billets froissés.

« Trois grammes…

— Quatre grammes…

— Dix grammes…

— T'as cassé ta tirelire ?

— Non ! Une vieille !

— Fais pas le mariole ! Suivant ! »

Les gamins se succèdent devant la grille et échangent la monnaie contre des sachets de papier au travers d'un guichet aussi étroit qu'une meurtrière.

La file compacte s'étiole puis se tarit. Il n'est pas loin de midi.

« Pas vu Zeppo ? Pas vu Yacine ?

— Non, Patron.

— Et la vieille Nina ?

— Pas vue, non plus !

— Y a du tirage !

— On s'en occupe, Patron ? »

Le guichet se referme et trois verrous, que l'on sent solides, se mettent en place. Une porte étroite s'ouvre dans une encoignure du mur que les projecteurs maintiennent dans l'ombre.

« Non ! Je m'en occupe moi-même. C'est du boulot pour mon service secret. »

Les deux mastards rigolent pendant que les plus gros spots s'éteignent, laissant l'endroit dans une relative pénombre. Johnny abandonne ses gardiens devant le trésor, remonte le couloir et ferme le local et la grille de l'intérieur. Il pousse une porte habilement dissimulée dans le mur et se retrouve dans un nouveau passage parfaitement désert qui présente l'avantage de faire communiquer les caves dans d'autres blocs.

Un honnête commerçant, sur un marché à la fois très concurrentiel et éminemment lucratif, se doit d'être prudent. Fort heureusement, l'architecte qui a conçu cet ensemble était fasciné par la guerre froide et l'holocauste nucléaire. Il avait entrepris la construction d'abris antiatomiques sous les immeubles, œuvre hélas inachevée, faute de crédits. Il a

fallu, bien sûr, patiemment interroger l'homme de l'art et le chef de chantier pour obtenir tous les plans. Une besogne fastidieuse, certes, mais le résultat en valait la peine.

Johnny quitte du tunnel dans le local désert d'une supérette qui a fait faillite, il y a bien longtemps, et qu'il a rachetée pour une bouchée de pain. Il secoue la poussière de ciment qui a mis à mal sa belle chemise de soie, jette un coup d'œil sur les miroirs qui encadrent la sortie. Tout est calme. Il n'a que quelques mètres à franchir pour rejoindre le 9A du *Lamartine* et se préparer son second mojito.

« M'man ! J'suis revenu !

— J'ai presque fini. Dans un quart d'heure, on se met à table. »

Johnny ajoute une feuille de menthe dans son cocktail et agite les glaçons et, contemplant les bulles de gaz qui s'accrochent aux parois du verre :

« Les Yougos n'ont pas compris ! Il va falloir leur expliquer encore une fois.

— Alors, laisse-moi une demi-heure de plus. »

— Si tu veux ! »

Il se dirige vers le balcon et se laisse tomber sur le rocking-chair qui gémit et bascule vers l'arrière. Il porte un toast en direction du toit du *Ronsart* où une quinzaine de fourmis s'agitent dans le soleil revenu. Sans l'aide de ses jumelles, il n'a aucun mal à repérer Vlad Mladic dans son costar Versace, ni la

coiffure afro du grand Zeppo, qui a cru bon de déserter la cave de Johnny pour s'approvisionner chez le Serbe.

« À votre santé, Racailles ! »

Il vide la moitié du verre et plisse les yeux. Il a la flemme d'aller chercher ses lunettes de soleil.

« Ça y est, mon chéri ! Je prends une douche et je te sers à manger. »

Johnny se retourne. Sa mère est en body de lycra noir soulignant ses lignes filiformes et mettant en relief ses muscles fins, mais puissants. Elle dégage à la fois une impression de fragilité et de force féline. Un bandana rouge vif peine à contenir la sueur de son front.

« J'ai préféré faire cinquante pompes et cinquante tractions de plus, aujourd'hui. Ce soir, je tirerai un peu de fonte, juste avant de partir. »

Elle essuie ses biceps luisants avec une serviette rose pâle.

« C'est qu'ils pèsent lourd, ces Yougos. Celui de cette nuit faisait bien ses quatre-vingts kilos. Heureusement qu'il ne s'est pas méfié.

— Tu es la meilleure, M'man !

— Ah ! Qu'est-ce que je ne ferais pas pour mon fils ! »

Il se courbe pour lui déposer un baiser sur la joue.

« Va te doucher, M'man ! Je te prépare un petit quelque chose ?

— Oui, t'es un chou ! Un petit porto flip, avec

très peu de cognac et pas de sucre. C'est mauvais pour la ligne. »

Elle tourne les talons et se dirige vers la salle de bain, légère comme une elfe.

Une elfe qui aurait mangé un tigre, un tigre particulièrement féroce.

Déconvenue

par Elvire de Bores

Il est parfait.

Il est très organisé, il sait ranger à merveille le coffre de la voiture pour nous emmener promener.

Une fois sur place, il se renseigne efficacement, il nous munit de tout l'équipement et n'oublie pas de prendre le casse-croûte qui nous permettra un repas frugal pour tenir la route.

Il nous oriente facilement à travers les chemins étriqués, rocheux ou sablonneux. Tout au long de la marche forcée, il agrémente la balade de blagues, de dictons ou de chansons rigolotes, afin de nous rendre la tâche plus aisée. Parfois, il éveille notre attention en nous faisant remarquer à quel point la nature est belle et, grâce à lui, aucun détail ne peut nous échapper.

Au moment du repas, il enseigne aux enfants comment la respecter, sans tomber dans le discours jusqu'au-boutiste ambiant qui, selon lui, n'est pas assez réaliste pour être véritablement suivi.

Puis, il nous guide à nouveau, non sans quelques autres détours, afin de nous faire profiter pleinement du parcours.

Vraiment, il est formidable !

Après la randonnée, il passe aisément l'habit de cuisinier pour nous préparer un dîner bien mérité. Il évite de nous abrutir de commentaires sur cette belle journée, tout à fait conscient que nos corps rassasiés réclament surtout de la tranquillité.

Mais il dédaigne la télé et préfère nous emmener danser. Il nous assure que le corps peut encore mieux bouger quand il est fatigué. Nous pensons alors qu'il serait plus sage, au moins pour les deux petits, de rejoindre Morphée.

Soit ! Qu'ils aillent se coucher et nous, allons nous amuser ! Et puisque la jeunesse des épuisés empêche de les laisser seuls, que le grand reste pour les veiller !

Nous voilà donc sans contraintes ni soucis puisque les décennies sont gardées par une quinzaine bien avancée.

Une fois passé l'étonnement du tumulte des watts et de celui de la foule entassée dans un lieu étroit et enfumé, il est vrai que l'ambiance y est. Elle est rythmée, chatoyante, enivrante, bruyante et très vite éreintante. Ne tenant plus sur mes jambes, il me faut demander à rentrer. Mais il est si gai, si tendre, comment ne pas le désappointer ?

Pourquoi ne pas lui offrir un dernier bout d'énergie en lui proposant d'être sur-le-champ mon amant ? Ce serait quand même bien normal pour récompenser ses talents !

Que je ne le connaisse que d'aujourd'hui, peu

importe, ce fut la journée la plus longue de ma vie !

Alors c'est parti !

Il refuse le présent qui lui est prestement déballé, il n'a pas envie de tout gâcher. Quelle déconvenue ! Moi qui voyais en lui un athlète des plus renversants. Il avait pourtant promis de métamorphoser mon existence ! Après tout, c'est lui qui est venu me chercher ! Je ne lui avais rien demandé ! J'avais juste désiré discuter, tchater, m'évader.

Surtout, bien se garder d'avoir l'air vexé. Ne pas bouder et s'effacer dans la dignité.

Je ne comprends pas : il a voulu me rencontrer, me trimbaler, sympathiser avec mes enfants, mais a renoncé devant le plus attendu. Serait-il impuissant ?

Il avait donc presque toutes les qualités requises : le sens de l'organisation, de l'initiative, de l'orientation, de l'humour, de l'observation ; un sens critique, un sens pratique et du bon sens.

Il lui manquait l'essentielle, celle que je n'avais pas pu renseigner, certes, car ce choix n'était pas proposé dans la grille d'habiletés.

Un oubli sans doute ? Ou une fausse pudeur, plus éthique que pragmatique.

Car enfin, si un sens ne doit pas manquer, c'est bien, non pas le sixième qui m'aurait averti de cliquer ailleurs ce jour-là, mais le septième ! Oui ! Celui qui se pratique après le septième art, avec lequel on se croit la septième merveille du monde, celui qui fait grimper au septième ciel !

Le premier qui rigole…

par Rémy de Bores

Mes copains m'appellent Hans, ma mère, Hansel. Pourtant, sur mes papiers, c'est Hassan : Hassan Merteuil.

J'ai longtemps vécu dans une barre à Illkich-Graffentaden. Rien que le nom, si tu n'es pas du coin, ça fiche le bourdon. D'ailleurs, on a des compensations, on ne bosse pas le vendredi saint et le lendemain de Noël. Remarquez, c'est plus tout à fait vrai. Le lendemain de Noël, les pompiers éteignent les poubelles et les agents de la fourrière embarquent les carcasses des bagnoles brûlées en l'honneur du petit Jésus.

Je me souviens parfaitement de la première fois : ma première fois. Bien sûr, depuis, il y en a eu d'autres, pas seulement en Alsace. Dans les Vosges, en Moselle, à Paris, même. Mais la première fois, c'est la Première Fois, un parfum unique, une sensation unique, un moment unique.

C'est de la faute de mère, tout ça. Peut-être que si elle avait épousé mon père, ce ne serait jamais arrivé. Je l'ai rencontré une fois, le grand Moussah,

un colosse de deux mètres avec des épaules de déménageur et des mains d'étrangleur. Je voulais lui dire combien il m'avait manqué et combien je regrettais de ne pas l'avoir connu, mais j'ai eu peur. Pas vraiment peur de lui, mais peur de devoir me plier à sa volonté. On ne résiste pas à un homme capable de promener des cageots de cinquante kilos sur son dos à longueur de journées. Alors, je me suis contenté de boire dans le même bar, lui, de la bière et moi des diabolos.

Oui, tout ça, c'est la faute de ma mère. Quand on s'appelle Merteuil, on se doit d'avoir une vie irréprochable. La première fois que j'ai entendu parler de ce fichu bouquin sordide, c'était en CM2. J'étais un peu amoureux de mon instit, une petite blonde un peu ronde qui n'hésitait pas à dégrafer un ou deux boutons de sa chemise dès le printemps venu. J'avais seulement dix ans, mais j'avais une tête et demie de plus que mes camarades. Et puis, j'étais en avance, comme on dit. Elle s'appelait Martine et je n'ai jamais oublié la teinte crémeuse qui se dévoilait lorsqu'elle se penchait vers moi ni l'odeur suave de son parfum.

C'est elle qui m'a appris l'existence d'une marquise portant le même nom que moi. Sur le moment, je n'ai pas vraiment compris. J'ai pensé qu'elle parlait de ma mère ou de ma tante Françoise. Cela m'a séduit. Je me suis vu, un instant, vêtu des beaux habits de cour comme sur les gravures du Mallet-Isaac. Marquis, c'est bien ! C'est moins

que Prince ou Duc, mais c'est déjà bien. Je me suis demandé si ça m'autorisait à commander le Vicomte de Bragelone, ou le Comte de Montecristo. Je n'ai pas osé interroger ma maîtresse.

Je n'en ai touché mot à personne, pas même à ma mère. J'ai quand même fouillé dans sa penderie à la recherche d'une robe à paniers ou d'un chapeau à plume. Je n'ai rien trouvé. J'en ai voulu à la blonde Martine de m'avoir enfoncé de telles idées dans la tête. Mais je lui ai pardonné en pensant à l'échancrure de son chemisier aussi bleu que ses yeux.

J'ai oublié. Enfin, j'ai enterré cette histoire de marquise dans un coin de mon esprit avec d'autres légendes comme Zorro, le Capitaine Némo et la petite Sirène. La dernière fois que j'ai vu mon instit, c'était au bal du 14 juillet. Elle portait une robe rouge, très courte, avec de minuscules bretelles. Elle s'est inclinée vers moi et m'a embrassé sur les joues, laissant deux traces vermillon. J'ai gardé la tête baissée vers les globes de crème. Elle m'a murmuré :

« Au revoir, jeune Valmont ! J'aurais tant aimé être Cécile. »

Et puis, elle s'est laissé happer par la foule. Je suis sûr que c'est à cet instant précis que je suis devenu un homme. C'est également là, au milieu de ces gens bruyants et hilares, que j'y ai pensé pour la première fois.

Le temps a passé.

C'est en quatrième que j'ai de nouveau entendu évoquer ce fichu roman. Jean-Phi était un crétin prétentieux qui ne brillait qu'en short avec un ballon au pied. Les filles en étaient folles et lui considérait le reste du collège comme les spectateurs exclusifs de ses prestations sportives. C'est pourtant lui qui avait fait le rapprochement entre mon nom et l'œuvre de Choderlos de Laclos. Ce fut également lui qui me surnomma « Madame la Marquise ».

J'ai tonné :

« Le premier qui rigole… »

Tout le monde a rigolé.

Alors, le soir, j'ai suivi Jean-Phi jusqu'au stade et j'ai attendu dans les tribunes qu'il termine son entraînement, qu'il prenne sa douche et qu'il sorte.

Finalement, ce fut facile. Mes mains ont trouvé les bons gestes du premier coup. La corne du Laguiole a trouvé sa place dans ma paume. J'ai saisi les cheveux de mon adversaire. Il a penché la tête en arrière. Je n'ai pas regardé sa gorge offerte, mais j'ai senti son sang couler le long de mon poignet droit. Il est devenu tout mou et j'ai reculé. Il est tombé sur le trottoir humide. Sa vie fuyait à gros bouillons. J'ai enjambé la flaque écarlate.

C'était la première fois. Et j'ai aimé ça.

Je n'ai jamais lu *Les liaisons dangereuses*. Il paraît que c'est bien écrit.

J'ignore d'où me vient cette aversion. Combien de gens, pourtant, ont dit un jour :

« Merteuil ! Comme dans le bouquin ? »

Et combien de ceux-là sont morts ?

J'ai revu le grand Moussah. Je lui ai demandé si je pouvais prendre son nom. Il n'a pas répondu non.

Mais gare au premier qui dira :

« Baaba ! Comme dans *Ali Baba* ? »

Je me traîne

par Elvire de Bores

Ma voisine a grossi. Ce n'est pas médisant, c'est une constatation que je tiens de l'intéressée en personne. En fait, je m'en fous complètement de ce qu'elle me raconte là. On est debout dans l'entrée de l'immeuble, dans une odeur de tapis mouillé et en plein courant d'air – d'ailleurs bonjour l'isolation ici – et elle commence franchement à me casser les oreilles.

Enfin, elle conclut :

« Bon, je ne vais pas vous embêter plus longtemps, Madame Derrien. Si vous avez le moindre souci, n'hésitez pas, deuxième porte à gauche ! »

Ouais, ouais, c'est ça, j'y penserais quand j'aurais besoin de sucre, elle doit en avoir plein ses placards, cette bécasse !

Je longe le couloir sans précipitation mais un tantinet soulagée et je rentre chez moi.

Faut dire que je savais déjà depuis des heures que j'allais tomber sur la grosse ce soir.

Je m'explique : depuis toute gamine, j'ai un don. Oh, je sais ce que ce mot provoque chez vous :

« ouah la chance ! » ou « ben voyons ! »

Ce n'est pas aussi simple que vous le croyez.

En effet, ceci n'est pas un don du ciel qui me rendrait la vie facile. C'est juste un don de prémonitions qui ne me sert à rien, une sorte de gadget sensoriel.

Comment est-ce possible ? Eh bien, je sais à l'avance des trucs inutiles. Du genre, en me levant le matin, je sais que mon patron va me regarder en face alors que j'aurais mon café dans la main, mais sans avoir idée de ce qu'il pense à ce moment précis, à l'ouverture de la chasse ou au brun insondable de mes yeux.

Et puis, je me fiche totalement de cette information ridicule puisque mon patron, comme la plupart des hommes, me fait autant d'effet que doit en faire à un poisson la circonférence de son bocal : s'il était plus grand ce serait mieux mais de toute façon, en faire le tour serait tout aussi chiant !

Bref, me voilà affublée d'une qualité imperceptible et totalement stérile.

La seule *vision* digne de ce nom que j'ai en moi depuis toujours, c'est que je vivrais vieille et que ma vie sera longue, très longue.

Ceci me fait un beau jambon, vu qu'elle est terne comme c'est de mise pour les femmes disgracieuses qui exercent un job minable. Encore plus me semble-t-il lorsque les seules petites surprises de la vie, qui font que le poids du quotidien est moins lourd, me sont interdites par ces stupides présages…

Vous allez me dire « allons, allons, tout ne doit pas être si moche », histoire de me rassurer et d'assouvir votre besoin judéo-chrétien de soutenir moralement quelqu'un que vous sentez au bord du suicide.

N'ayez aucune inquiétude, je ne suis ni dépressive ni suicidaire.

Je fais juste un constat réaliste de ma situation en ayant bien conscience que, si certains ont l'illusion d'être mieux lotis, c'est parce que la complexité du problème leur est intellectuellement inaccessible.

N'y voyez là aucune prétention de ma part ! C'est juste que, n'ayant aucune vie sociale, et encore moins familiale, j'ai tout le temps nécessaire à la réflexion sur nos existences, ô combien dérisoires !

Regardez tous ces gens qui recherchent l'âme sœur, le bonheur à deux, le partage, la complicité… Et qui ne réalisent pas que la seule chose qui les motive dans cette quête d'amour est la peur de mourir. Car enfin, soyez honnêtes, les sentiments ne vous donnent-ils pas la sensation d'être vivant ? Sinon, pourquoi tenez-vous tant à procréer, à transmettre, à laisser votre trace sur cette Terre ?

Moi, je n'ai pas ce souci, je vous l'ai dit, je vivrai longtemps, je n'ai pas besoin de preuve de vie, je suis bien vivante et n'ai besoin de personne pour ça !

Ce matin, je me lève et je sais que, bien que le soleil ait l'air de vouloir s'installer dans notre ciel toute la journée, il sera vite pris d'assaut par une

horde grise, qui fera couler sur nos pauvres têtes d'utopistes une pluie froide et continue.

Cette information ne m'est, comme d'habitude, d'aucune utilité puisque nous sommes dimanche, jour où je ne fous pas le nez dehors. Pour quoi faire ? Je vous le demande ! Je n'ai aucune occupation, aucun loisir qui m'inciterait à franchir cette porte.

En revanche, une autre intuition envahit mes pensées en ce jour qui sera pluvieux, je vous l'assure.

Une sorte de force me pousse à faire un truc qui est à la mode chez mes semblables, j'entends par là les futurs quadragénaires : un bilan et une fête. Car je vais prochainement parvenir à ce chiffre rond.

Cette prémonition-là, pour une fois, ne manque pas de me surprendre, vu que je n'ai aucune idée de la façon dont on est censé « fêter » un anniversaire.

Peut-être, dois-je appeler mes parents ? mes amis ? Cette bonne blague ! Il va me falloir beaucoup de préparation vu que les seuls numéros de téléphone en ma possession sont :

Premièrement : mon médecin, car il m'arrive évidemment de tomber malade comme n'importe quel humain, à la différence que moi je le sais à l'avance ce dont je vais souffrir, ce qui n'allège pas le désagrément, mais permet un rapide diagnostic.

Deuxièmement : mon bureau. Eh oui, il faut bien prévenir quand on est malade ! Je pourrais facilement les avertir une semaine avant de mon état fébrile, mais ce serait sans doute mal perçu…

Troisièmement : mon dentiste, pour la visite réglementaire annuelle, qu'il m'est déjà arrivé de repousser cinq ou six fois avant de me résoudre à y aller, la vision du rendez-vous étant toujours aussi douloureuse, il faut bien un jour se décider.

Quatrièmement : ma mère. Je l'appelle pour toutes les dates incontournables, de type bonne année, bonne santé ! Bien sûr, depuis qu'elle est hospitalisée, je pourrais facilement la visiter, elle ne risque pas d'être sortie ! Mais, dans sa tête, je ne vous dis pas…

Cinquièmement : mon frère. Deux appels en quatre ans, l'un pour l'avertir du placement imminent de ma mère dans cette maison de fous, l'autre pour l'informer de la mort de notre père. Il n'a jamais digéré que je lui annonce les choses dans le désordre. C'est le problème avec les visions, on ne pense pas, on sait. Et je savais que la santé de notre mère allait se dégrader rapidement et qu'elle serait internée. J'ai donc cru bon d'inciter mon frère à venir la voir avant qu'elle ne soit irrécupérable. Cette déliquescence annoncée, mais inexplicable, fut en définitive une conséquence du décès de notre père et là je n'avais rien vu venir !

Depuis, plus de nouvelle du frangin.

Numéros suivants : en vrac, l'horloge parlante, la police, les pompiers, le SAMU… Bref, le genre de coordonnées que l'on n'a pas trop envie d'utiliser. Même si tous les feuilletons télé tendent à nous prouver que les médecins et les flics sont les êtres

les plus sexy du monde, je n'ai pas l'impression que les contacter pour mes quarante ans serait vraiment palpitant.

Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de fête ?

Je n'y comprends rien. Et en plus, je vous rappelle qu'il ne s'agit pas là d'une envie, d'une pensée, mais d'une prémonition ! Je n'y peux rien !

Bon, calmons-nous, revenons à cette histoire de « bilan » et réglons ensuite cette histoire « d'anniversaire ».

Ma vie est sans histoire, tout ce qu'il y a de plus calme, je n'ai aucun vice, inutile de préparer une liste de résolutions pour la nouvelle année, une hygiène de vie parfaite.

Eh bien, je crois que l'on peut dire avec lucidité que…

Attendez une minute ! Mais oui, c'est ça le message : mon mode de vie, mon état d'esprit, mon décalage – je l'avoue – avec les aspirations des gens. Ma singularité n'est autre que de la sagesse prématurée !

Sagesse au sens noble du terme ! Celle qui me fait appréhender, avec profondeur et clarté, la réalité de ce monde !

Mais, suivez bien mon raisonnement, je ne répéterais pas, les sceptiques peuvent disposer tout de suite : si je suis sage, alors je suis déjà un ancêtre, une conscience éclairée ne peut plus avoir la fougue de la jeunesse ! Bref, en un mot : je suis déjà vieille !

Mais alors je vais mourir bientôt – ou en tout cas, c'est une possibilité – je peux mourir demain, ma *vision* en est rendue plus qu'équivoque, elle ne me sert plus à rien !

Quel constat désolant : alors un être surdoué pour son âge court inexorablement à sa perte ?

Revoyons le problème : du point de vue des codes de notre siècle, ma vie est prématurément gâteuse, dépourvue de sens puisque ni la quête du pouvoir, ni celle des émotions ne l'animent.

Ainsi, il faudrait soit que je domine, soit que j'aime une personne pour avoir une chance de fêter mon anniversaire ! Ce raisonnement paraît certainement simpliste à certains, mais il ne s'agit là que d'un résumé brut de la situation. En même temps, je dois avouer que ce défi qui m'est lancé me semble être la chose la plus excitante qui me soit arrivée depuis des lustres !

Alors, prenons ensemble, je vous sens réceptif – c'est une réaction d'identification qui est tout à fait normale –, les options qui s'offrent à moi.

Je pourrais, tout simplement, comme le font mes contemporains, me constituer un réseau d'amis parmi mes voisins ou mes collègues. Je vous ai déjà présenté la grosse, avouez que ce n'est vraiment qu'une solution d'extrême recours.

Quant à la possibilité de créer des liens d'amitié au travail, bien que n'y étant pas opposée par principe, j'ai quelques réserves. En dehors de mon patron, le bocal – vous vous souvenez ? –, il reste sa femme à

la compta et deux types qui parcourent la région à la recherche de clients et dont je ne connais que le goût prononcé pour le Picon-Bière et les blagues grivoises.

Finalement, ce serait peut-être plus facile de se trouver un mec, plutôt qu'une tripotée d'amis, cela me semble moins fastidieux !

Remarquez, je m'imagine déjà débarquant à *pôle sentiments* (anciennement ANPE, Avec Nous Pour Épouser) et demander ce qu'ils ont en ce moment :

« Ah, ma petite dame, c'est la crise ! Pénurie d'offres, essentiellement des contrats précaires et sous rétribués, mais il faudra faire avec ! Un bon mari de nos jours, c'est celui qui participe aux tâches ménagères : il met ses chaussettes dans le panier ! Il opte pour des techniques modernes de management familial, en revanche, il n'est plus autonome. Il demande une participation à parité, surtout en ce qui concerne les factures et autres dépenses nécessaires au bon développement et à l'équilibre de Son entreprise… ».

Plus réaliste, il y a la solution Internet ! Ce formidable puits de virtualité consentie, où personne ne peut discerner la vérité de l'autre et où une nouvelle rencontre vient se substituer à la précédente à la vitesse de la cuisson d'une frite dans un bain d'huile bouillante…

Pour vous convaincre de l'improbabilité de cette éventualité, je vais vous conter cette fable des temps modernes que je tiens de l'épouse de mon patron.

C'est l'histoire d'une femme, à la recherche d'un géniteur pour ses enfants qui se balade sur la toile de site en site au cours de ses longues soirées d'hiver. Elle y rencontre un beau prince, qui est presque parfait, à ceci près qu'il est marié ; ce que la belle n'ignore pas et préfère s'abstenir de prendre en compte, au risque de perdre sa précieuse moralité. Elle ne s'arrête pas à la virtualité et remplit rapidement ses fins d'après-midi d'ardentes parties de jambes en l'air…

Puis, un beau jour de printemps, le prince manque pour la première fois un rendez-vous. La chaleur étouffante de l'été approche lorsqu'elle a enfin de ses nouvelles, par mails interposés. Il invoque quelques difficultés domestiques pour justifier son silence et elle est rassurée. Il ne peut pas la rencontrer pour l'instant, mais noie sa boîte mail de courriels enflammés, lui garantissant mille et une choses plus appétissantes et enivrantes les unes que les autres… Ces messages sont d'une tonalité plus profonde, son langage même est de plus en plus intime, et elle ne peut s'empêcher d'y répondre avec ferveur. Elle se laisse ainsi convaincre de son amour sans bornes et, tout à son enchantement, se rend à un rendez-vous qui promet d'être des plus romantiques.

C'est là que prend fin le conte de fées car ce n'est pas le beau prince qui vint au rancard, mais sa sorcière de femme. C'est elle qui, depuis des semaines, abreuvait la belle de douces paroles et de textes langoureux.

Le prince charmant avait négocié la paix conjugale. Le prix était abordable : un assouvissement de sa vengeance sans limites. C'est ainsi qu'il lui confia adresse mail et détails intimes sur la belle pour mieux l'appâter. L'humiliation totale fut la punition choisie par la matrone. On peut dire que son projet fut largement atteint lorsqu'elle annonça à la dupée avoir envoyé à ses proches et à son entourage professionnel copies de ses mails – dans lesquels la pauvre fille se laissait aller librement sur de délicats sujets au regard de la longue liste de destinataires (dont faisait partie la femme du bocal).

Voilà, après cette parenthèse allégorique, vous comprenez ma méfiance ! Une mort certaine m'attend.

Qu'est-ce que je fais là ? Je suis en pleine débauche de faiblesse, je m'apitoie, je baisse les bras et vous livre sans pudeur mon dénuement. Il y a forcément une issue.

Le lundi, moment détesté par quantité de travailleurs, est pour moi le jour de la Révélation. Je trépigne d'impatience toute la matinée, car une voix en moi me souffle sournoisement une Solution depuis mon lever. Je ne distingue pas précisément en quoi elle consiste et pourtant je sais qu'elle va intervenir à ma pause déjeuner…

À l'heure dite, je quitte fébrilement mon bureau, me rend comme d'habitude à la cafétéria de l'hypermarché et… rien. J'ai beau attendre et attendre, il ne se passe rien d'anormal. Je me résigne à

retourner au boulot, l'esprit empli de doutes. Je pénètre dans le parking souterrain du centre commercial et démarre ma voiture.

Tout à mes pensées, je sors rapidement de ma place et, dans mon accélération, je percute de plein fouet un homme, qui rebondit sur mon capot et termine sa chute contre la paroi en béton. Je descends de mon véhicule, m'apprête à appeler les secours, quand je remarque une mallette qu'il devait tenir dans sa main, avant qu'il ne ressemble à une crêpe qui a loupé la poêle.

Elle est épaisse – la mallette, pas la crêpe –, en cuir noir et sertie d'un inviolable système de fermeture à code… Le sang bat à mes tempes, j'ai la certitude à cet instant précis d'avoir trouvé Ma Solution. Cette valise doit contenir de l'argent, beaucoup d'argent, c'est évident ! En un éclair, vous connaissez – j'en suis sûre – ma vivacité d'esprit, je comprends que si le destin a placé cet argent sur mon chemin au moment précis où je devais trouver Ma Solution, c'est bien pour une raison : je dois utiliser cet argent pour obtenir le pouvoir, autre pilier de la Vie sur cette fichue planète. Finies les cogitations à deux balles sur comment accéder à la rencontre amicale, voire se vautrer dans une niaiserie sentimentale. Le pouvoir ! L'argent y mène tout droit en ces temps de perdition de valeur. Quelle aubaine !

En quelques secondes, je réalise que pour m'emparer du butin, il va me falloir terminer le travail du

capot. Parce que l'autre est à terre, mais il respire encore et essaie même d'articuler quelques mots. Je ne tergiverse pas plus. Vous me connaissez maintenant ! Et puis, après tout, c'est lui ou moi !

Je ramasse l'attaché-case, remonte derrière mon volant, démarre, accélère un bon coup bien sec et voit dans mes phares son corps amortir le choc entre le mur et l'avant de mon véhicule.

Non sans m'assurer que cette fois sa mallette ne lui manquera plus, je recule et me sauve vite de là, direction mon médecin, histoire d'obtenir sans délai un alibi à l'heure de la mort.

En sortant du cabinet médical, avec en poche une belle ordonnance pour syndrome de stress au travail – il faut vivre avec son temps mes amis ! –, je m'empresse de rentrer chez moi pour admirer mon trophée.

J'ouvre la mallette sans peine puisque le code me vient tout seul, un don doit quand même offrir quelques avantages pratiques de temps en temps.

Bon sang, il n'y a que des papiers là-dedans !

Je n'y comprends rien, j'ai beau chercher au plus profond de ma conscience, je ne vois pas où j'ai pu commettre une erreur.

Soudain, je ressens une douleur atroce dans la poitrine, un pincement insoutenable, on dirait que mon cœur se rétracte, se consume de l'intérieur. Ça y est ! Je suis à l'agonie ! Je m'étouffe seule dans mon salon, le nez contre le cuir noir et son odeur augmente la sensation. Mes poumons refusent de se soulever, mon cœur ralentit.

Ma main se tend vers mon portable tombé un peu plus loin, prisonnier du sac que j'ai abandonné en entrant. Mes lèvres doivent déjà être bleues et aucun baiser ne viendra s'y poser. Ma Solution est déjà morte, quelques heures avant moi.

Il arrivait de Paris et, courtier très particulier pour des hommes d'influence véreux, il avait pour mission aujourd'hui de remettre des documents d'un genre très spécial à l'un des « collaborateurs » de son patron.

L'associé en question n'est évidemment, en apparence, que le gérant d'une petite entreprise, mais en réalité un intermédiaire fort utile dans la transaction de toutes sortes de marchandises, comme des armes, des produits pharmaceutiques et chimiques, parfois même des savoir-faire exportables si on y met le prix.

Bref, il avait rendez-vous avec un homme qui songeait déjà quelques jours plus tôt que sa secrétaire avait bien de la chance que son entreprise ait d'autres sources de revenus. Sinon, son inefficacité et son physique médiocre l'auraient vite envoyée pointer au chômage.

Il se disait cela, en la voyant prendre son café, et le regard qu'il croisa ce jour-là le conforta dans l'idée que cette mégère, heureusement idiote, pourrait bien le dénoncer si elle soupçonnait son trafic. Il faudrait sérieusement qu'il pense à s'en débarrasser. Oh et puis, ce n'était pas urgent puisque sa propre femme s'occupait de la comptabilité et qu'il

faudrait que cette vieille taupe soit devin pour flairer quoi que ce soit !

Ce que cet imbécile ignore c'est que si Ma Solution m'était apparue avant que je ne sois allongée là, à me vider de mon oxygène, je n'en aurais rien eu à faire de ses minables transactions. Car le courtier très spécial devait être Mon Sauveur. Il allait Me Rencontrer et, cette rencontre, que je vois désormais aussi nettement que vous pouvez lire ses lignes, aurait été Ma Révélation. Il aurait pu faire de moi mon contraire. Un être d'amour, de compassion, d'impatience et de fougue juvénile ! J'ai tué ma chance d'être vivante. Si je n'avais pas flâné dans cette maudite cafétéria à attendre un signe, j'aurais quitté le parking avant lui, j'aurais rejoint mon bureau et je l'aurais vu autrement qu'en bouillie…

Et merde !

Dans un denier souffle, je me traîne par-dessus la mallette. Je vais crever là, seule, couchée sur ce qu'il me reste de lui, comme plaquée contre son corps, bien que ce ne soit là qu'un rectangle de cuir noir épais et malodorant.

Ma dernière prémonition sera pour vous : vous allez vivre vieux.

Mais, maintenant que vous le savez, réfléchissez-y bien…

Le Prince optimiste, le Vampire déprimé et la Princesse innocente

par Rémy de Bores

Vladimir était un très, très, très méchant Vampire. Pour vous donner une idée de sa méchanceté, il avait limé ses crocs et, de ce fait, était obligé de s'y reprendre à plusieurs fois lorsqu'il mordait une victime. De plus, il mâchait du piment chinois avant de passer à l'acte. Tous les autres vampires avaient honte de lui. Mais tous le craignaient parce qu'il faisait partie d'une famille très influente. Son arrière-grand-mère était une descendante directe du Comte Dracula et c'est elle qui s'était occupée des droits avec Woodward et Bernstein, les éditeurs londoniens, en 1897. Un contrat inaliénable qui lui assurait un penny chaque fois qu'était imprimé ou cité le nom de son terrible aïeul et cela jusqu'à la mort du dernier de la septième génération.

Vladimir vivait dans une grande forêt en compagnie de son majordome, presque aussi méchant que lui, dans un château de briques noires. Dans cette

forêt, il y avait deux autres châteaux : l'un de briques bleues et l'autre de briques roses.

Les briques roses n'étaient pas vraiment des briques mais des cubes de marshmallow cimentés avec du sirop de fraise. De même que les briques noires n'étaient que des crânes noircis unis par de la bile de crapaud. Les briques bleues, le croirez-vous, étaient vraiment ce qu'elles étaient censés êtres : de banales pièces d'argile peintes en bleu de Prusse.

Dans le château de briques roses vivait Innocia, une jeune et belle Princesse de Sang Royal, abandonnée par ses parents aux bons soins de sa Marraine. Bien sûr, la Marraine était un peu Fée, par contre la Princesse n'était plus vraiment ni très jeune, puisqu'elle approchait de la trentaine, ni très belle, avec sa peau desséchée, son strabisme, son acné tenace et son menton en galoche. C'est dans ces cas-là qu'on est heureux d'avoir une Fée dans ses relations.

Dans le château de briques bleues, habitait Pétrus, un Prince pas vraiment charmant qui conjuguait pustules et calvitie. De plus, il était petit et édenté. Lui n'avait pas de Parrain sorcier ce qui lui eut été fort utile. Mais il était d'un optimisme forcené. Peu lui importait sa laideur ou son haleine de bouc, il croyait fermement qu'un jour, la Princesse Innocia tomberait dans ses bras en se pâmant d'amour.

Vladimir pensait également qu'une nuit prochaine, il parviendrait à déjouer la surveillance de la

Marraine et que la Belle tomberait dans ses bras pour se pâmer tout court. Il se délectait à l'avance de ce jeune sang coulant dans son gosier avec son arrière-goût de poivre, gouleyant à souhait, pendant que les ultimes cris de souffrance réjouiraient ses oreilles.

Innocia ne rêvait pas, enfin pas tous les jours. La Fée lui avait fabriqué des jouets magiques pour distraire son existence : un ours en fourrure qui répondait à toutes sortes de questions dans toutes les langues de la Terre, une boîte à bijoux qui ne se vidait jamais, un fauteuil de soie qui racontait des histoires, un oreiller de plume qui distribuait des parfums, un miroir qui effaçait les imperfections, un cheval mécanique aussi rapide que le vent mais qui ne vous faisait jamais tomber. Toutes sortes de choses merveilleuses qui avaient charmé son enfance et aidé la petite fille à oublier sa solitude. Mais, arrivée à l'adolescence, la Princesse prit moins de plaisir à écouter les histoires du fauteuil, interroger l'ours ou chevaucher le cheval, devenu trop petit. Alors, la Marraine lui offrit un *pyjamàrêves* rose, tissé en marshmallow. Il lui suffisait de l'enfiler pour sentir les bras d'un jeune prince très beau lui enserrer la taille et la hisser sur son grand destrier blanc. Ils partaient ensuite au grand galop, pendant qu'il lui murmurait des poèmes d'amour et que ses lèvres, douces comme le duvet d'un poussin, déposaient des baisers derrière son oreille. La jeune fille se sentait fondre et son cœur battait jusqu'à l'extase.

Malheureusement, le *pyjamàrêves* ne fonctionnait que la nuit. Le porter pendant la journée ne servait à rien, au mieux, il était confortable, mais se promener dans cette tenue était ridicule, puisque ses armoires, magiques elles aussi, étaient pleines de robes magnifiques dont la plus simple était brodée de diamant et d'or. Alors, la jeune fille se mit à s'étioler et à broyer du noir, à se sentir inutile dans ce manoir désert, à ruminer son désespoir, à maudire ses parents qui la privaient des bals de la cour et des chasses où elle aurait pu rencontrer moult gentils cavaliers prêts à tout pour lui baiser un orteil ou lui tenir la main.

Vladimir aussi était malheureux, dépité par toutes ses tentatives pour approcher le château de briques roses, toutes couronnées d'échec. Au mieux avait-il aperçu sa proie déambulant parmi les lys et les magnolias, en pyjama rose. Cette tenue de nuit portée au grand soleil avait égaré ses sens au point de le rendre presque imprudent. Il s'en était fallu de peu qu'il ne se jette sur les épines acérées des ronces défendant le jardin. Il était retourné dans son château de briques noires encore plus dépité, l'âme en peine et le cœur brisé. De désespoir, il avait réaffûté ses crocs, au point de les rendre aussi pointus que la plus mince des aiguilles. Il avait jeté au feu sa provision de piments chinois et de poivre des Indes. Il avait même réprimandé son majordome parce qu'il s'était montré méchant avec un des rats qui dévastaient les greniers. Le pauvre Vampire,

pourtant très, très, très méchant, était devenu la risée de ses confrères qui ne l'appelaient plus que Vladimir le *Vammieux*.

Pétrus, l'hôte du château de briques bleues, se lassait également de voir toutes ses lettres à Innocia revenir non décachetées. Il imaginait néanmoins que la Belle les avait touchées et il humait la missive à la recherche de la moindre parcelle de parfum. Son optimisme lui permettait d'y trouver quelque fragrance féminine et cela suffisait à son bonheur. Il prenait alors son plus beau papier de Toscane, sa meilleure plume de géline – les plus agiles –, sa précieuse encre d'Arabie et déclinait d'élégants sonnets vantant la beauté de la Princesse. Puis il cachetait la lettre à la cire bleue, sonnait son plus joli page, lui ordonnait de revêtir son plus bel habit d'apparat et le dépêchait au château de briques roses. Puis, lorsque le page revenait dépité, il le pressait de question pour savoir ce qu'avait dit la Belle, comment et à quels endroits elle avait touché le pli, de quelle couleur était sa robe, de quel velouté étaient ses mains, comment le soleil miroitait-il dans sa chevelure. Le pauvre garçon, qui n'avait jamais vu la jeune fille, ni même franchi la porte en était quitte pour mentir, inventer la Princesse, faire humer son parfum, décrire le grain de sa peau, faire entrevoir quelque repli secret de la chair. Alors, Pétrus reprenait espoir et se remettait à son écritoire, pendant que les lettres non ouvertes couvraient le plancher tout autour de son fauteuil de drap bleu.

Hélas ! Ce que Pétrus ignorait, c'est que sa dulcinée n'avait jamais appris à lire et écrire et ne pouvait décemment recevoir ses lettres sans jamais pouvoir y répondre. C'est donc en vain que le Prince pas charmant envoyait ses missives à la Dame de ses pensées. Bien sûr la Marraine aurait sans doute pu, d'un coup de sa baguette magique, apprendre les lettres et les chiffres à sa filleule et, qui sait, la faire poétesse ou savante, mais la Fée n'y avait jamais pensé.

Un beau matin, l'adolescente qui était devenue jeune fille, eut ses premiers désirs de femme. Pas d'émois conséquents, mais une sourde angoisse que le *pyjamàrêves* ne parvenait plus à apaiser. Alors, elle demanda à sa Marraine d'ouvrir une brèche dans la muraille de ronces qui cernait le domaine, afin qu'elle puisse visiter la forêt alentour pour, prétexta-t-elle, connaître toutes les espèces de plantes et toutes les sortes d'oiseaux. La Fée se doutait bien que cette prétendue soif de découverte cachait autre chose. Elle en avait entrevu les réelles raisons, mais que pouvait-elle objecter ? Elle-même commençait à s'ennuyer dans le château de briques roses, surtout depuis qu'elle avait revu, dans sa boule de cristal, un de ses anciens amants, devenu veuf à la suite d'une tragique expérience. Elle donna donc à Innocia une clef magique capable de lui laisser franchir les ronces sans dommages. De toute façon, à presque trente printemps, il était

temps pour la jeune fille de découvrir d'autres horizons et d'autres plaisirs ou déplaisirs si cela devait arriver.

Innocia enfila une tenue de velours pour le voyage, mit une robe de soie bleue, une robe d'organdi rose, une robe de laine jaune et sa délicate chemise de baptiste ornée de dentelles pourpres dans un coffre magique. Elle y jeta aussi un chapeau, un manteau épais, un manteau léger, une couverture épaisse, une couverture légère, quatre paires d'escarpins, deux paires de bottes, quatre livres d'images, une bible magique qui récitait les psaumes et les oraisons quand on l'ouvrait. Elle prit dans la cuisine un pain de six livres à peine entamé, un rôti de veau où il manquait deux tranches, une meule de fromage, une pinte de vin gris, une pinte de vin rouge, un plat d'argent, une assiette de porcelaine fine, un verre de cristal, une cuillère et un couteau d'or. Elle en fit un ballot à l'aide d'une nappe de Damas, qu'elle posa sur les vêtements. Le coffre qui grandissait au fur et à mesure de la charge était devenu énorme. Fort heureusement, il n'était point besoin de le porter, juste de le pousser du bout de la botte ou de la canne.

Ayant dépassé la barrière de ronces, Innocia se trouva à la croisée de quatre chemins : celui dont elle venait, celui qui conduisait au château de briques bleues, celui qui menait au château de briques noires et un autre pavé de briques jaunes dont la destination était mystérieuse. Elle n'avait nulle

envie de rencontrer le méchant Vampire et encore moins le Prince obséquieux dégoulinant de poésie. La jeune fille poussa la malle sur le chemin de briques jaunes en se demandant pourquoi elle aurait aimé avoir un petit chien blanc à ses côtés.

Le sentier serpentait à travers les arbres et les arbustes, épousant le terrain, évitant les monticules, contournant les massifs de fleurs, se jouant de la géographie comme l'eut fait un jeune chaton à la poursuite d'un papillon. Dans la première clairière, Innocia se trouva affamée. Elle sortit ses provisions de la malle, coupa une tranche de viande, un morceau de pain et fit descendre le tout avec une demi-pinte de vin gris. Elle se sentit rassasiée mais si lasse qu'elle décida qu'une petite sieste s'imposait. Elle déplia la couverture épaisse à l'ombre d'un aulne, dégrafa sa tenue de velours pour respirer et se glissa sous la couverture légère. Le soleil était encore haut, des oiseaux donnaient un concert dans la futaie et une troupe d'écureuils contemplait le curieux équipage. La jeune fille s'endormit dès que sa tête se posa sur le sol. Elle n'eut pas à regretter de n'avoir pris son *pyjamàrêves*, car l'air tiède, le chant des oiseaux ou les menus pas d'écureuils firent merveille. Elle vit un beau Prince vêtu de brocards qui s'étendait sur la couverture épaisse et se glissait à ses côtés, communicant une douce chaleur à son corps. Une main tiède et caressante se posant sur son habit près des lacets qu'elle avait dénoués sur sa gorge. Le cœur battant, elle se voyait implorant le

doux Prince de pousser son avantage plus avant. Le bout des doigts, déjà, était sur sa chair nue. Hélas, ce n'étaient pas des doigts, mais des griffes, le Prince était couvert de fourrure et sa bouche devenait gueule aux crocs acérés. Néanmoins, quelque part au fond d'elle, le désir le disputait à la peur. Heureusement, les poils fondaient pour faire place à la peau douce et la gueule redevenait bouche avide de baisers. Plus d'habit de brocard après la métamorphose. L'homme était nu contre elle, mais elle n'osait tourner la tête ni avancer la main pour se délecter de cette merveille. Les lèvres se posaient sur sa gorge et une morsure aussi brûlante qu'un baiser prenait sa vie alors qu'elle était prête à donner plus encore.

Elle s'éveilla un peu déçue de n'avoir point achevé son rêve comme elle le souhaitait. Peut-être s'était-elle montrée trop prude pour le doux Prince. Le souvenir du baiser ardent avait laissé une trace dans son cou qu'elle attribua à un écureuil trop curieux. Elle grignota un peu de pain et de fromage et but la pinte de vin rouge. Elle se sentait un peu grise. Le vent tiède et le soleil mutin jouaient sur sa gorge blanche. Elle resserra les lacets par besoin de convenances, mais en déplorant qu'aucun hôte de cette forêt n'ait pu voir ses appâts, si l'on excepte le fantôme du beau Prince.

Elle referma la malle et la poussa sur la voie de briques jaunes.

Le ciel était rouge lorsqu'elle décida de s'arrêter

pour la nuit. Un petit monticule plat et garni d'herbe drue, à l'ombre d'un chêne noueux, lui parut convenir pour dormir. Elle déploya sa couverture épaisse et se cacha sous la couverture légère, le temps d'enfiler sa délicate chemise de baptiste ornée de dentelles pourpres à la place de sa tenue de velours. Cela fait, elle se trouva assez sereine pour poser sa tête et plonger dans un nouveau rêve.

Cette fois, point de Prince en brocart à la bouche en cœur. Ce fut un loup gigantesque qui se coula sous la couverture légère. Un loup aux dents luisantes du sang de sa dernière victime. Un loup à la fourrure ardente qui lacéra la délicate chemise du cou au ventre d'une griffe fébrile. Innocia craignit pour sa peau diaphane, mais la griffe ne laissa qu'un mince sillon rouge. Ce forfait accompli, le loup redevint homme. Un homme ordinaire chauve et bedonnant à l'haleine chargée de relents de volailles et de ceps. Des mains courtes et moites palpèrent son corps, mais elle n'en tira aucune fébrilité, ni aucun plaisir. Puis elles disparurent et il ne resta à la jeune fille qu'un grand vide et une sensation de froid de son ventre à sa poitrine. Elle s'endormit dans ses haillons déplorant tout autant la perte de sa chemise de baptiste que le manque d'enthousiasme de son visiteur.

Au matin, les oiseaux l'éveillèrent. La couverture légère avait volé loin de sa couche, mais, fort heureusement pour sa pudeur, le délicat vêtement à dentelle pourpre s'était miraculeusement recousu,

à moins que le dramatique coup griffe nocturne ne fût qu'illusion. Elle décida de jeter par-dessus les moulins, les convenances et la bienséance, passa la chemise au-dessus de sa tête et fit un tour sur elle-même avant d'enfiler sa tenue de voyage, en espérant qu'un de ses prétendants nocturnes, loup sanglant, Vampire délicat ou Prince aux mains moites se montre au grand jour. Mais il n'y eut que les oiseaux et les écureuils curieux pour l'observer dans son appareil de naissance.

Elle dévora le reste de viande, déchirant les morceaux à pleines dents, elle engloutit la moitié de la miche de pain, le solde du fromage et vida d'un trait la pinte de vin gris et celle de rouge. Elle eut un hoquet qui se termina en rot sonore. Les oiseaux les plus proches s'envolèrent et les écureuils s'égaillèrent dans les sous-bois.

C'est le ventre lourd et en titubant un peu qu'elle poussa son coffre magique sur la route pavée de jaune, vers sa demeure, cette fois. Si le reste de l'aventure devait ressembler à ses songes précédents, elle préférait retourner auprès de sa Marraine qui saurait peut-être inventer un objet magique permettant de conduire ses rêves dans le bon chemin et surtout au bout du chemin.

Elle avança si vite, cette fois, qu'elle parvint à la croisée des sentiers au moment où le soleil achevait son orbe en des mauves turgescents. Elle pensa alors à la clef magique utile pour franchir les ronces barrant le chemin rose. Elle fouilla sa minaudière,

n'y trouvant que le miroir magique, un mouchoir de lin, une amulette contre les boutons disgracieux et une autre contre les cheveux gras. Elle explora les replis de sa robe, l'ourlet, la ceinture, les paniers, en vain. Elle retira du coffre magique la robe de soie bleue, la robe d'organdi rose, la robe de laine jaune et la délicate chemise de baptiste ornée de dentelles. Elle sortit aussi son chapeau, son manteau épais, son manteau léger, sa couverture épaisse, sa couverture légère, ses quatre paires d'escarpins, ses deux paires de bottes, ses quatre livres d'images, sa bible magique qui récite les psaumes et les oraisons quand on l'ouvre. Il ne resta plus que le flacon de vin gris, le flacon de vin rouge, tous deux vides, le plat d'argent, l'assiette de porcelaine fine, le verre de cristal, la cuillère et le couteau d'or, enveloppé dans la nappe de Damas. Innocia secoua tous ses bagages, ce fut peine perdue. Elle s'impatienta, tapa du pied, poussa des cris qui effrayèrent oiseaux et écureuils. Puis, elle s'assit dans la poussière au milieu de ses effets et pleura. De vraies larmes de chagrin coulèrent de ses yeux louchons jusqu'à son menton en galoche, avant de s'épancher sur les pavés de briques multicolores.

« Au secours ! J'ai besoin d'Amour ! »

Ce n'était pas un appel de colère ou de frustration de petite fille trop gâtée, mais un véritable cri de désespoir. Les oiseaux et les écureuils se rapprochèrent jusqu'à former une cour cherchant à la consoler.

« Au secours ! J'ai besoin d'Amour ! »

Alors, comme par miracle, de chacun des points cardinaux, on vint vers elle.

D'abord un grand loup à fourrure jaune, aux dents luisantes du sang de sa dernière victime, puis le Vampire, tout vêtu de noir aux crocs acérés, puis le Prince bleu suant sur son âne d'apparat. Enfin, survint sa Marraine, accompagnée de son Fiancé, sublime dans un habit couleur bouton de rose. Chacun et chacune se précipitèrent vers la pauvre Princesse désespérée pour la consoler.

« Point n'ai besoin de réconfort ou de compassion, sanglota-t-elle, seulement d'Amour ! »

Tous se trouvèrent interloqués et impuissants.

« Mais, Princesse, nous vous aimons ! »

La jeune fille se redressa, les yeux encore humides.

« Mais, il n'est point question de cet amour-là ! Il est question de l'Amour vrai, celui qui fait vibrer le corps et l'âme ; l'Amour qui consume le ventre et dresse la chair, l'Amour qui dévore le cœur et corrompt l'esprit.Avez-vous de cet Amour-là à m'offrir ? »

Le Prince bleu se jeta à ses pieds.

« Souffrez, Gente Dame que j'offre, mon corps infâme…

— Point n'ai besoin de poésie, Monsieur. »

Le Vampire enlaça la belle et posa ses lèvres d'incarnat sur la bouche de rose.

« Voici qui est mieux, mais qui pue trop la charogne. Demandez donc un élixir à ma Marraine. »

Alors, le Fiancé s'approcha d'elle, prit au bout de son index l'ultime larme qu'il transforma en diamant. Il traça dans l'air un petit cercle qui devint un anneau et passa au doigt de la jeune fille cette bague scintillante.

La Marraine se récria que c'était une infamie, qu'elle avait choisi cet homme bien avant cette Princesse de pacotille aussi laide qu'opportuniste et que, s'il suffisait de s'asseoir au milieu du chemin et de déballer ses malles pour trouver un mari, il ne serait bientôt plus possible de circuler dans le pays.

C'est alors que survint un grand vacarme qui fit fuir tous les animaux amusés par la saynète. C'était le Roi, la Reine et toute la cour, précédés de hérauts, de cavaliers et d'un orchestre de chambre juché sur un char à banc, qui venaient impromptu rendre visite à la Princesse. Le Vampire noir, le Prince bleu, le Fiancé et la Marraine s'inclinèrent devant les souverains.

« Holà, gentes Dames et gentils Messieurs, serait-ce là épousailles de mon sang que vous célébrez au milieu des routes et hors de ma présence ? »

La Princesse s'inclina à son tour.

« Que nenni, Sire, ces Messieurs s'essayaient à me séduire. Il est vrai que le dernier a su ravir mon cœur, mais qu'il est, hélas, déjà promis.

— Et à qui de plus important que ma fille est-il réservé ?

— À ma Marraine, Sire, qui est puissance Ensorceleuse et ma nourrice depuis toujours.

— Cela mérite en effet réflexion. Spolier une Ensorceleuse n'est point mince affaire. »

Le Fiancé s'approcha de la Princesse et s'inclina devant le Roi.

« Sire, je suis également Ensorceleur et vous m'obligeriez en m'accordant la main de votre fille que je suis seul à pouvoir sauver de la mélancolie. Elle n'est point aussi belle, ni accorte qu'elle devrait l'être. En cela aussi je puis l'aider.

— Certes, voici une proposition qui m'agrée, mais il reste la promesse que vous fîtes à une autre, qui se trouve être une Dame de ma maison et à qui je compte bien rendre justice.

— C'est tout à votre honneur, Sire, et je loue votre sens de l'équité. Toutefois, il se trouve que le Dame de mes pensées est elle aussi de votre maison et bien plus proche, selon moi. À elle aussi, vous devez justice. »

Le Roi réfléchit, consulta la Reine, puis proclama :

« Aujourd'hui, j'ordonne que ma fille, la Princesse Innocia soit fiancée avec le plus éminent des Ensorceleurs. J'ordonne que quiconque s'y opposera sera mis à mort. Qu'on se le dise ! Que les réjouissances commencent ! »

Alors, la Marraine en colère s'éleva dans les airs et se transforma en dragon rose. Avant que tous soient revenus de leur surprise, elle avait dévoré le Vampire noir, le Prince bleu et une partie de l'orchestre de

chambre. Le Fiancé leva sa baguette et prononça une formule magique qui changea le dragon en chaton rose, qu'il offrit à sa promise. Il métamorphosa également le loup, qui s'attaquait au reste de la formation, en petit chien blanc.

Les musiciens survivants saluèrent cette performance en entonnant un hymne à sa gloire.

Le cortège royal se dirigea vers le château de briques roses pour célébrer le mariage.

Et le Majordome presque aussi méchant que le Vampire ? Eh bien, il fait le ménage dans le château de briques noires et le château de briques bleues et, en attendant de nouveaux propriétaires, il affûte ses dents et fait provision de piment chinois.

Faut pas pousser !

par Elvire de Bores

« Allô ?

— Salut Arno, c'est moi.

— Oh ! Ma chérie ! Qu'est-ce qui se passe ? Je te manque déjà ?

— Écoute, Arno, il faut que je te parle.

— Oh là, là, ça a pas l'air d'être la forme ma puce…

— En fait, je voulais te dire… Au sujet de notre discussion d'hier : je ne peux pas.

— Qu'est-ce que tu racontes, Mamour, de quoi tu parles, quelle discussion ?

— Pour le bébé, c'est pas possible…

— Le bébé ?…

— Oui…

— Attends, c'est pas urgent, ma chérie ! On ne peut pas reparler de ça plus tard ? Je suis au boulot là…

— Non, ça ne peut pas attendre, Arno, il faut que je t'explique tout de suite.

— Mais enfin, t'es sérieuse ? On a juste eu une discussion banale, que tous les couples mariés ont

un jour ou l'autre, surtout après cinq ans de vie commune ! Tu me fais marcher, c'est ça ?!

— Pas du tout, je voudrais que tu comprennes. Je me fous de ce que tous les couples doivent faire ou penser, moi je ne veux pas, je ne suis pas programmée pour ça…

— « Programmée » ? Mais d'où tu sors cette expression ? T'es pas une machine !

— Justement, c'est ça que je veux t'expliquer. Imagine que nous soyons dans le futur. Chaque couple n'a le droit de faire un enfant que s'il peut justifier qu'il aura une fonction particulière pour la société ; ou mieux il n'a le droit d'en faire un que s'il peut certifier qu'il en fera le technicien dont aura besoin telle usine dans vingt ans, ou sera le futur spécialiste en angioplastie… Tout ça grâce à des tests qualité sur chaque fœtus pour autoriser ou non la grossesse et évidemment des licences…

— Mais qu'est-ce que c'est que ce futuro-psychodrame, ma puce ? C'est quoi le rapport avec nous ?

— Eh bien, je pense que dans ce futur tu serais assez vaniteux pour acheter la licence du Bébé-génie ou du Bébé-futur-PDG-de-multinationale, alors que moi je refuse de faire un gosse qui pourrait devenir une pourriture dans un avenir certain !

— Une pourriture ? Mais c'est quoi ton problème à la fin ? Tu ne veux pas d'enfant avec moi ? C'est ça que tu essaies de me dire ? Ben, dis-le carrément !

— Tu ne m'écoutes pas, Arno ! Je ne te parle pas de toi ! Je te parle du môme qui pourrait devenir un

gros con ou pourrait nous détester, nous tuer peut-être…

— Mais personne ne sait ce qu'il va devenir, c'est du délire tout ça, t'es vraiment pas nette aujourd'hui !

—… Si on est que des numéros de sécu, une force de travail, des consommateurs, dis-moi à quoi ça sert de faire un gosse ? Et puis, en plus, c'est vrai qu'on ne peut pas encore trier les gênes alors on risque surtout de faire un chômeur ou un idiot…

— Bon, je crois que je vais raccrocher, ma chérie. Romain est revenu de son déjeuner, j'ai une réunion importante dans cinq minutes et aucune envie de poursuivre cette…

— Ça, c'est bien toi : faut bien bosser, faudra acheter une maison plus grande, faire la révision de la bagnole, mais ne surtout pas réfléchir. Jamais !

— Toutes ces choses, Lucie, il faut bien les faire ! Tu me fais marrer avec tes grands airs, mais je te signale que c'est ça la vie, pour nous tous…

— Nous tous ? On est bien tous des machines alors ?

— Allez, je te laisse là, Romain m'attend…

— Ouais, c'est ça, vas-y, mon chéri ! Je raccroche, salut ! »

*

« C'est toujours aussi barbant, ces réunions ! Hein, Arno ?

— Ouais… Et pis là, j'étais vraiment pas dans le

truc…

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ? Ça ne va pas ?

— Oh, c'est ma femme, elle disjoncte. Je sais pas ce qu'elle a…

— Ben, si je devais compter le nombre de fois où la mienne elle pète les plombs…

— Ouais, mais là, tu vois, elle m'inquiète vraiment. Elle m'a fait tout un délire sur la génétique et le futur de notre gosse…

— Lucie est enceinte ?

— Non, non ! Madame ne veut pas d'enfant parce que… Bof, je sais plus…

— Ben, écoute, rentre chez toi, prends-la en levrette et n'y pense plus. Elle changera d'avis, elles sont toutes comme ça…

— Hum. T'as raison. Bon ben, bonne soirée, Romain… »

*

« Chérie, je suis rentré ! T'es là ?

— Je suis dans la chambre, je faisais une sieste…

— T'es fatiguée ? Ma pauvre puce…

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien, rien… »

*

« C'était bien, hein, ma puce ?

— Oui, mais je n'aime pas cet acteur, on dirait qu'il sort tout droit d'un asile, et en plus il est moche.

— Ouais ! Même regarder un DVD, c'est devenu impossible avec toi. Si tu me disais plutôt ce que tu me reproches…

— Mais j'ai bien essayé, figure-toi ! Tu ne comprends rien, c'est pas de ma faute si t'as l'esprit étriqué !

— Ben, dis donc, c'est la Saint-Arno, ma parole !

— Tu penses ce que tu veux. N'empêche que de mettre au monde un être dont on ne sait rien à l'avance, très peu pour moi ! C'est déjà assez compliqué comme ça avec ceux que l'on connaît !

— Mais tu dérailles vraiment, cette fois c'est sûr !

— Parce ce que toi, ça ne t'inquiète pas ?

— De faire un enfant qui ne sera peut-être pas parfait, mais que j'aimerais et aiderais à devenir quelqu'un de bien, pas du tout. Par contre, en faire un avec toi, ça commence à m'inquiéter, comme tu dis !

— Eh ben, comme ça, c'est réglé ! T'en auras mis du temps à admettre que ce n'est absolument pas concevable cette histoire…

— Ouais, t'as raison, d'ailleurs tu peux te réjouir, je vais complément revoir ma position sur la question, t'as gagné !

— Cool, alors on regarde le deuxième film ensemble ou tu vas te coucher ?

—…??? »

*

« Alors, Arno, avec ta femme, ça s'est arrangé ?

— Si on veut…

— Ça veut bien… la levrette ? ou le bébé ?

— Ni l'un ni l'autre, mon vieux ! Je l'ai foutue dehors, avec tout son bardas. Comme ça, c'est réglé.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Cette dingo a voulu avoir le dernier mot, alors je lui ai laissé le soin d'appeler elle-même son taxi pour… heu… retourner chez sa mère…

— Sa mère ? Mais je croyais que la mère de Lucie était morte depuis des années ?

— Ouais, c'est vrai, Romain, justement ! J'avais pas envie que ses gênes se reproduisent, un accident est si vite arrivé…

— Je ne te suis pas très bien, Arno.

— C'est simple : plus de Lucie, plus de bébé, plus de pourriture ! Alors elle a appelé son taxi, je l'ai mise dedans et j'ai filé un bifton au chauffeur pour qu'il me donne sa destination. J'y suis allé, à son nid d'amour ! Cette salope ne voulait pas d'une grossesse parce qu'elle avait peur de plus lui plaire à son connard !

— Lucie a un amant ? Mais depuis quand ? Tu le savais ?

— Oui, oui et oui, mon pote !

— Ben ça alors !

— Comme tu dis !

— Puis t'as fait quoi ?

— Je les ai butés, tous les deux et j'ai cramé son appart au connard ! Comme ça, elle pourra rejoindre l'urne maternelle !

— Non, tu déconnes là ?

— Eh si, Romain, je suis comme ça, moi ! Faut pas me chercher ! Que ma femme baise ailleurs parce que je suis trop fatigué pour le faire moi-même, ça passe ! Qu'elle en rame pas une de ses journées pendant que moi je trime au boulot, rien à foutre ! Mais qu'elle n'ait pas neuf mois à m'accorder pour me donner un junior, ça, c'est intolérable ! Faut pas me prendre pour un con ! Faut pas pousser quand même ! »

Lumière, SVP !

par Rémy de Bores

J'ai toujours eu peur du noir… Je hais le noir…

Depuis que je suis tout petit, je dors avec une veilleuse allumée. Je ne sors jamais la nuit, même en ville, par crainte de voir les lampadaires s'éteindre comme pendant la grande tempête.

J'ai un stock de bougies et plusieurs briquets dans toutes les pièces de la maison, au cas où.

Mon psy (Eh oui ! J'ai un psy !), mon psy, disais-je, pense que ça vient de l'enfance. Il n'est pas bête, le docteur Apfelberger, il a lu quantité de bouquins qui sont unanimes : tous les traumatismes prennent leurs racines dans l'âge le plus tendre.

Faut dire que mes premières années ne se sont pas déroulées sous les meilleurs auspices.

Ça a même commencé avant ma naissance. Mon imbécile de mère, que je hais encore plus que le noir, ingurgitait un médicament, fort heureusement interdit depuis, qui m'a fait naître *différent*.

On dit comme ça, maintenant : *différent*. C'est moins effrayant que difforme, déficient, monstrueux ou handicapé. C'est vrai que je suis différent

avec mes trois doigts et un pouce fixés à l'épaule droite et mes quatre doigts au bout d'un moignon de quelques centimètres à gauche.

Ce n'est pas vraiment facile pour applaudir ou pour une ola. Même pour chanter « Ainsi font, font, font, les petites marionnettes », j'avais quelques problèmes avec la choré'.

Bon, je ne vais pas me plaindre, je n'ai pas de bec de lièvre, pas de pustules. Je ne suis même pas myope. Il paraît que j'ai des yeux magnifiques. Et justement, j'y tiens !

Plus tard, un toubib-mécano a eu l'idée de m'appareiller. On a fixé un système de tubes et de poulies à mes épaules et j'ai appris à faire fonctionner cette espèce de pelle mécanique bicéphale avec mes tronçons de doigts. Il semblerait qu'ensuite ce médecin ait fait fortune avec son invention. Il n'a même jamais pensé à me remercier pour toutes les souffrances infligées pendant la mise au point de ses engins de tortures, les paires de claques quand je me trompais de côté ou les coups de règles sur la tête quand je ne comprenais pas assez vite. Il se nommait Durant, mais on ne m'enlèvera pas du crâne que c'était un pseudonyme. Ce type-là avait dû faire ses premières armes avec Mengele.

Bref, je dois dire que cette prouesse technique m'a permis d'aller à l'école, presque normalement, et de suivre une assez brillante scolarité. Mes amis, comme mes ennemis, m'appelaient « Bras d'acier », « Poigne de fer » ou tout simplement « la pince ».

Parfois, un individu aussi facétieux que malfaisant tranchait un des fils de transmission. Je me retrouvais alors désemparé et contraint de faire remettre en état ma *tringlerie*. C'était heureusement fort rare.

Comme je ne pouvais pas envisager une carrière nécessitant une certaine dextérité, je m'orientais vers un métier plus intellectuel. Le droit m'apparut comme répondant à mes attentes. Bien sûr, je ne pourrais pas, à l'instar de mes confrères, me lancer dans des effets de manches, mais ma langue bien déliée et mon esprit acéré seraient les bienvenus.

L'avènement de la cybernétique ajouta quelques moteurs à mon système et je fus capable d'effectuer de nouveaux mouvements, de nouvelles tâches. J'appris notamment à conduire un véhicule spécialement aménagé.

Je trouvais rapidement ma niche : plaider pour des gens *différents*, un créneau bien pourvu en misères, injustices et désarroi. Je devins le défenseur des diminués, des rejetés, des victimes de la vie.

Mon premier client avait eu, lui aussi, à souffrir de la Thalidomide. Il était né sans oreilles et sans avant-bras. Des mains atrophiées et malhabiles surgissaient directement du coude. Il n'avait pas été appareillé, mais se débrouillait tant bien que mal avec ses moignons.

Ses parents, à l'époque, n'avaient pas voulu *ennuyer* le laboratoire. Le médecin de famille était mort, l'accoucheur également. Comment gagner un

procès sans accusé ? Je choisis d'attaquer l'État pour n'avoir pas indemnisé collectivement les victimes du médicament. Je ne parvins pas à convaincre un procureur, mais je me taillais une belle réputation de casse-pieds, relayée rapidement par les médias. Mon culot paya et la clientèle des éclopés fit bientôt le siège de mon cabinet. Je devins vite assez célèbre et assez riche pour ne plus m'inquiéter de mon avenir.

Je consacrai mes premiers honoraires à l'achat de prothèses de mains américaines imitant à la perfection la texture de la peau. Cela eut pour effet immédiat de me rendre un peu moins répugnant aux yeux des jeunes femmes. L'une d'elles succomba même à mon charme. Elle s'appelait Juliette, était blonde, mince et joliment tournée. Elle était barmaid dans un petit bistrot à deux pas du Palais de Justice.

La première fois que je l'emmenai danser, elle me murmura dans l'oreille que mes mains étaient « tellement douces ». Je ne regrettai pas les mille huit cent quarante-sept dollars qu'elles m'avaient coûtés. Plus tard, je fis l'amour sans quitter ma chemise, prétextant qu'un courant d'air froid soufflait dans la chambre d'hôtel. Elle trouva cela curieux, d'autant plus que l'air de ce mois d'août était particulièrement tiède.

J'attendis notre troisième rendez-vous pour lui avouer la sinistre vérité. Contrairement à ce que je pensais, elle ne s'enfuit pas au pas de course. Au

contraire, elle embrassa mes tronçons de doigts avec une certaine tendresse et accepta mes caresses maladroites. Fort heureusement pour elle, l'arme fatale des avocats rendait de grands services en toutes circonstances. Elle me demanda, néanmoins de conserver ma chemise et mes artefacts lors de nos ébats suivants. J'en fus à la fois ulcéré et réconforté.

Les fiançailles furent de courte durée, car les effets secondaires de nos galipettes ne tardèrent pas à transparaître, arrondissant, au-delà du raisonnable, le ventre ordinairement plat de la belle Juliette. Le mariage fut joyeux. La jeune épouse, tout épanouie dans une robe exagérément large, dévora les mets avec un bon appétit et les bouteilles avec autant d'enthousiasme. Elle se plaignit seulement qu'il n'y eut pas de fraises au dessert, mais se vengea sur la crème anglaise et la nougatine de la pièce montée. Un garçon et une demoiselle d'honneur m'aidèrent à transporter la belle jusqu'à notre chambre où elle s'écroula, grise et rassasiée, sur le vaste lit. Elle s'éveilla un peu avant l'aurore, passa à grands bruits sous la douche et réclama du champagne et de l'amour. Je lui donnai l'un et l'autre.

Notre départ en voyage de noces fut conforme à la tradition. De joyeux lurons avaient même pensé à l'écriteau « *Just Married* » et aux boîtes de conserve.

C'est aux alentours de treize heures, au sud de Lyon, que mon coupé dérapa sur une flaque de

gasoil échappée d'un camion. La voiture fit une embardée, franchit le rail de sécurité et dévala le talus en sept tonneaux et demi aussi spectaculaires que meurtriers. Je rampai tant bien que mal, quelques décimètres, au travers du pare-brise éclaté. J'avais perdu mes prothèses et je ne sentais plus mes jambes. Du sang rouge vif maculait mon visage, mais étrangement, je ne ressentais aucune blessure. Une meute de curieux et d'apprentis secouristes entouraient l'épave, s'apitoyaient sur mon sort : « Oh, mon Dieu ! Il n'a plus de bras ! ». Une sirène lointaine déchirait mes tympans. Les gens hurlaient, s'interrogeaient, s'exclamaient : « Il y en a un autre, à côté ». Les plus observateurs diagnostiquaient : « Il est mort, l'autre. Y a plus de tête ! » C'est ainsi que j'appris mon veuvage.

Privé de bras à la naissance et de jambes le lendemain de mon mariage ! Avouez qu'il y a quand même des destins maudits. Je me retrouvai à nouveau à l'hôpital, cette fois, sans aucun de mes quatre membres, réduit à l'état de légume pensant. J'avais même réussi à me casser deux doigts à gauche et m'arracher une phalange à droite. C'était moins grave que l'amputation de mon épouse, mais ça pesait lourdement sur mon avenir. Mes prothèses étaient éparpillées en pièces sur le trajet chaotique le long du talus. De bonnes âmes avaient recueilli tringles et poulies, mais avaient égaré trois moteurs sur quatre. Je revis, avec presque du plaisir, le docteur Durant à mon chevet. Il était devenu Professeur

– et accessoirement millionnaire – et me donnait du « Mon pauvre ami ! » comme si l'on s'était quitté la veille et dans les meilleurs termes. Il promit de faire diligence pour me rappareiller le plus rapidement possible avec le dernier cri de la technologie US.

Il fallut, quand même, sept semaines au génie de l'électromécanique pour me livrer de nouveaux membres supérieurs. Les mains étaient plus rudimentaires que mes merveilles à mille huit cent quarante-sept dollars, mais le tout fonctionnait à la perfection, malgré l'ablation d'un demi-index. De toute façon, je me consolais en pensant que je n'étais pas près de tenir à nouveau une femme dans mes prétendus bras. Quant à danser !

Nanti de mes appendices neufs et d'un fauteuil électrique, je pus reprendre mes activités. Mes collègues m'assurèrent de leur compassion et promirent de m'aider. Hélas ! Je me rendis rapidement compte que le vieux palais, construit par Saint Louis, n'était qu'un dédale pervers d'escaliers tortueux, de couloirs étroits et de recoins inaccessibles. Malgré quelques rares ascenseurs, je constatai que tout concourrait à m'empêcher d'exercer ma profession dans de bonnes conditions. Je dus me résoudre à intégrer un cabinet pour me consacrer désormais à un travail sédentaire dans un bureau de plain-pied.

Cela froissa un peu mon ego de ténor du barreau, mais le boulot était plaisant, mes confrères agréables et Peggy, ma secrétaire, particulièrement

accorte. Fort heureusement, la paralysie qui affectait mes jambes n'avait rien détruit de ma masculinité. La petite coquine eut tôt fait de me rendre à la vie. Entre une recherche dans un dossier poussiéreux et un détour dans le Dalloz, je m'accordais quelques minutes enchanteresses. J'oubliais alors toutes mes misères pour me consacrer entièrement à la satisfaction de la dame qui, elle-même, ne ménageait pas ses efforts.

J'avais pris le rythme : boulot, sauvagerie, rêverie, tendresse parfois. J'emmenais mon égérie au restaurant, au théâtre, dans ma maison en Sologne. Il m'arrivait même de songer à l'épouser, mais ma cruelle expérience précédente me ramenait sur Terre. Nous étions heureux ainsi, que demander de plus ? Un an était passé. Tout allait bien. C'était un matin de septembre encore doux. La fenêtre du bureau était entrouverte et Peggy, agenouillée devant mon fauteuil, tenait fermement mes jambes avant de porter l'estocade. L'instant était délicieux, tous mes sens étaient en alerte. Je contemplais, béat, le décolleté de la belle, sa chevelure dénouée ondulant sur ses épaules et, plus bas, la ligne arquée de sa croupe participant à l'effort. Au moment paroxystique, elle se raidit et je ressentis deux pincements violents au niveau des mollets. Cette sensation fut en partie effacée par une autre, bien plus voluptueuse, mais quand la polissonne se redressa, l'écume aux lèvres, je pris conscience de la chaleur de ses paumes sur mes cuisses.

Les examens confirmèrent mes soupçons : pour une raison inconnue, ma paralysie était réversible. J'éprouvai à nouveau les douleurs et la fatigue de la rééducation. Je devins l'un des forçats de la géhenne des gueules cassées et des jambes fichues. Chaque jour, je me persuadais que c'était pour mon bien, qu'en recouvrant l'usage de la marche, je serais de nouveau un homme à part entière, que je reconquerrais la notoriété et la reconnaissance, que je pourrais refaire des projets d'avenir. Au début, la charmante Peggy venait me voir plusieurs fois pas semaine. Nous trouvions toujours un petit coin pour nous livrer à quelques espièglerie. Puis, la belle se fit plus rare et nos échanges plus intenses. Au fil des mois, je me retrouvai de plus en plus souvent seul jusqu'au jour où je reçus une lettre un peu sèche qui mettait fin à notre tendre complicité. Je la soupçonnai d'avoir rencontré un autre utilisateur de fauteuil. Je me fis une raison et redoublai d'efforts pour recouvrer l'usage de mes jambes. À quelques semaines de ma sortie, on s'avisa qu'il restait des broches de consolidation dans mes membres inférieurs. Le médecin-chef procéda à leur ablation.

C'est à la fin de l'automne que je me retrouvai de nouveau dehors, seul, mais debout. Je ne savais trop quoi faire de cette liberté récupérée. Je retournai au bureau. Comme prévu, mes confrères se dirent ravis de ma renaissance et tirent à sabrer le champagne en cet honneur. Puis, l'associé principal, un peu gêné, m'avertit que, compte tenu de ma longue

absence, il avait recruté un juriste pour occuper mon poste. Je ne lui en voulus même pas. Il m'avait sauvé une fois, je ne pouvais pas lui reprocher de m'abandonner maintenant. Je serrai les mains tendues, acceptai les vœux de circonstance.

Un taxi me déposa devant le Palais de Justice. Cette fois je n'eus aucune difficulté à escalader les marches monumentales. Le bureau de l'aide juridique sentait toujours le renfermé et la poussière. On m'inscrivit sur le registre des Commis d'Office et j'eus droit à quatre affaires de comparution immédiate. J'étais de nouveau un homme, un avocat, un *debout*, pour utiliser le vocabulaire du centre.

Ça dura trois semaines. Vingt-deux jours, très exactement, à courir les couloirs, à grimper et descendre des escaliers, à sortir de la *souricière* des êtres blessés, maladroits, brisés, parfois arrogants ou violents, mais toujours meurtris. Un quart d'heure pour préparer le dossier, à peine plus pour défendre le client devant un juge débordé, cinq minutes pour expliquer le verdict et retour au sous-sol pour quérir le suivant.

Qui a dit que les hôpitaux sont des lieux de guérison ? La quatrième semaine fut atroce. De violentes douleurs transperçaient mes tibias, déchiraient mes rotules, tordaient mes fémurs. J'attribuai cela à mes déambulations. Je louai des cannes anglaises et je repartis à l'assaut de la justice. Le mal ne fit qu'empirer au point que je passai le week-end au lit, bourré de sédatifs. Le lundi, je me traînai jusque

chez mon médecin à qui je contai mes misères. Le brave homme me renvoya à la maison avec une ordonnance de deux pages. Le pharmacien m'accueillit les bras ouverts et m'offrit de m'asseoir pendant qu'il préparait mon orgie d'analgésiques. Une semaine s'écoula sans que ma santé s'améliore. Les douleurs passèrent d'atroces à insupportables puis franchirent un nouveau stade pour devenir intolérables.

J'appelai une ambulance pour me faire transporter à l'hôpital le plus proche. Des hommes et des femmes me laissèrent agoniser tranquillement aux urgences pendant plusieurs heures. Puis une matrone au physique de catcheur me demanda « ce qui arrivait donc à ce beau jeune homme. » J'expliquai mon mal en vain, mais sans doute la dame avait d'autres chats à fouetter. Elle m'abandonna sur mon brancard pour se consacrer à des cas plus poignants. Alors que le soleil était couché depuis longtemps, un interne s'intéressa enfin à moi pour me réclamer ma carte d'assuré social. La douleur était telle qu'il dut lui-même se servir dans mon portefeuille. Il revint quelques temps plus tard avec un thermomètre et la catcheuse qui baissa prestement mon pantalon pendant que je hurlai.

« 37,8 ! Pas de quoi en faire un plat ! »

Elle me laissa les fesses à l'air. Nouvelle attente, longue et rude. Tout le bas de mon corps brûlait et se consumait alors que la souffrance se faisait abjecte.

Je crus un moment que l'hôpital allait se vider. Le personnel quittait blouse et stéthoscope pour s'habiller en civil et déserter le champ de bataille. Je vis ma matrone et mon interne se défiler au pas de gymnastique vers la sortie. Un petit vietnamien rigolard passa la tête dans l'entrebâillement de la porte :

« C'est vous, mal les jambes ? »

Je n'eus même pas la force de lui répondre. J'étais proche de la syncope. Lorsqu'il appuya sur ma cuisse, le noir se fit instantanément.

Je m'éveillai dans une chambre à trois lits. Une lueur grise éclairait la fenêtre et mon voisin de droite ronflait bouche grande ouverte avec de longs moments d'apnée. Je profitai d'un de ces silences pour appeler. Une femme en blouse verte arriva enfin à ma quatrième prière : « Dormez ! Vous allez réveiller vos voisins ! Vous avez mal ? Je vais vous donner quelque chose. » Avant même que j'aie pu lui répondre, elle avait tourné les talons. Elle revint quelques secondes plus tard avec deux comprimés roses et un demi-verre d'eau.

« Prenez ça et dodo ! »

Fin de l'entretien. Mes jambes étaient toujours douloureuses, mais la souffrance était moins intense. J'avalai la médication et l'effet fut quasi instantané. On n'aime pas les râleurs, on préfère les dormeurs.

Je restai huit jours dans ce lit de misère à attendre la solution, entre morphine, anti-inflammatoires et antibiotiques. Huit jours à vivre le martyre et à

réclamer la mort. Le diagnostic du Vietnamien fut implacable :

« Staphylocoque doré ! Faut amputer ! »

Doré ! Juste doré ! Même pas plaqué or ! J'en fus humilié. Et l'on m'amputa, d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'à l'aine.

Depuis, ça va mieux. Peggy est reparue. Elle n'a pas pu résister à l'attrait d'un homme-tronc. Bon, il y a quelques séquelles. Le cocktail de médoc a été fatal à la sphère ORL. Je souffre d'anacousie, d'agueusie et d'anosmie, ou, pour être plus clair, je suis sourd comme un pot, je ne fais plus la différence entre le sel et le sucre et je ne reconnaîtrais pas une rose d'une bouse. C'est bien dommage pour ma coquine, car j'adorais l'entendre ronronner, goûter sa peau et humer son parfum.

Alors, vous vous doutez bien que plus que jamais, j'ai peur du noir !

Seuil de tolérance

par Elvire de Bores

Je n'aime pas les menus bruits. Je déteste entendre les froissements du papier cadeau, les crissements de la craie sur l'ardoise, les sifflements des oiseaux au petit matin, le grincement des cordes à linge dans le vent, la scie qui râpe le bois, la fourchette qui ripe dans le plat. Ça me tend tous les muscles, me resserre la poitrine et résonne dans mon crâne pendant de longues secondes où plus rien ne peut m'empêcher de plisser les yeux.

J'exècre la lumière blafarde, persistante à la rétine et dont on est prisonnier parce que nos pauvres lambeaux de peau faisant office de rideaux ne suffisent pas à la repousser. C'est encore plus affreux quand on est maintenu cloué, avec un champ de vision réduit et invariable, comme figé sous le faisceau tranchant.

J'ai horreur aussi de coller mes mains sur du cuir, je ressens ses plis et ses rainures à travers tout mon corps. Avec son aspect lisse sous la paume, il me perce les veines et fait battre mon cœur trop doucement.

Ce qui est terrible également, c'est avoir un goût de sang dans la bouche. Il reste là, comme s'il n'avait plus de place pour retourner d'où il vient, tenace, pire que l'amertume ou l'acidité facile à chasser. Notre cerveau ne peut pas comprendre que ce goût pourrait être furtif comme les autres. Il n'arrive pas de l'extérieur, alors il ne l'efface pas d'une pensée. Manger le sang d'un autre ne fait pas le même effet, c'est certain.

Mais le plus atroce, ce sont les odeurs. Bien sûr, celles que l'on qualifie de parfums sont supportables, celles des fruits, des fleurs, de la marmite qui mitonne, de l'herbe coupée. Mais l'odeur chimique, aseptisée, dépourvue de subtilité, agressive, prenant les nasaux pour une longue piste d'atterrissage, atteignant le tarmac dans un fracas olfactif tellement violent que tous les nerfs se contractent, à commencer par celui de notre pauvre nez disloqué, m'est totalement intolérable.

Heureusement, une chose m'aide à excuser tout ça : une vision de la beauté à l'état pur, d'une perfection de ligne incroyable, d'une aura sensuelle à faire tambouriner les hormones de la cage thoracique au bas des orteils.

C'est dans ces dispositions que je me présente, rassurée intérieurement et même, pleine d'impatience…

« Bonjour, j'ai rendez-vous avec le docteur Lebel.

— Le docteur a dû s'absenter quelques jours.

C'est sa remplaçante, Madame Laroute, qui va vous recevoir.

— Vous dites ? Sa remplaçante ?

— Ne vous inquiétez pas, c'est un excellent chirurgien dentiste.

— Excellent ? Comment ? Elle m'a préparé un petit plat ? Ou elle a mis un parfum spécial ? Ou peut-être a-t-elle amené son sofa ? À moins qu'elle ait enfin installé une chaîne hi-fi dans le cabinet ? En tout cas, une chose est sûre, Mademoiselle, moi je ne reste pas pour savoir à quoi elle ressemble ! Rien ne pourra me convaincre d'entrer dans votre antre de torture si Monsieur Lebel ne se penche pas sur moi ! »

Racontez vos vacances !

par Rémy de Bores

Les profs n'ont aucune imagination.

La première rédac' de l'année, c'est toujours : « *Racontez ce qui vous a marqué, pendant les vacances.* »

C'est sûr, on va avoir droit au coucher de soleil tellement grandiose, au super poisson de deux mètres, à la partie de pêche en haute mer, à la descente du Verdon en kayak, aux pigeons de Trafalgar Square, à la corrida sous un soleil de plomb ou peut-être même au super-méga-giga barbecue géant du dernier jour au camping.

Ils sont comme ça, mes copains de classe, ils trouvent tout méga-trop fabuleux.

« *Racontez ce qui vous a marqué, pendant les vacances*. »

Tiens, si j'avais un peu de temps et une connexion internet, je leur torcherais bien une chevauchée au bord du lac Baïkal, un trekking au Népal avec vue sur l'Everest, une balade à dos de dromadaire au Niger ou une soirée à lancer le boomerang avec des aborigènes du côté d'Alice Spring, ou

mieux encore, au sommet du King's Canyon au son du didgeridoo. Ils en baveraient tous sur leur Lacoste d'Andorre ou de Vintimille.

Qu'est-ce que tu veux que je leur relate de mes vacances, moi ! Qu'est-ce qui peut bien intéresser ce paquet de nains et de dindes qui suçotent le capuchon de leur Bic en regardant le lointain comme s'il allait en surgir quelque magnifique souvenir. Mes vacances, c'est mon jardin secret, un truc qui ne concerne que moi, un machin qui ne se raconte pas, justement parce que ce n'est pas racontable.

Je pourrais seulement leur dire que je suis allé à Paris, mais que je n'ai pas vu la Tour Eiffel, à Nice sans la promenade des Anglais, à Genève en évitant le lac, à Rome, mais ni au Colisée ni au Vatican, à Malte sans rencontrer un chevalier.

Pour moi, une ville, c'est généralement une gare tard le soir, un gîte plus ou moins discret, une longue attente, quelques minutes intenses et un retour rapide à la gare pour y attraper le premier train pour ailleurs. Le tourisme n'est pas prévu au programme. Parfois, il m'arrive d'apercevoir un monument du fond de mon taxi, mais ça reste exceptionnel. Le seul que j'ai pu détailler tout mon saoul fut Tower Bridge, à Londres. L'hôtel était situé en face sur Saint Katerine Dock. Pendant trois jours, j'ai attendu que le tablier se lève – il paraît que ça porte bonheur –, mais il n'y a pas eu de bateau assez gros. Je n'ai même pas aperçu les corbeaux de la Tour.

Tiens, justement, c'est une idée ! Je vais leur raconter comment le Queen Mary II est passé sous Tower Bridge avec les mouettes qui tournoyaient autour du paquebot, en poussant des croassements sinistres. Ça devrait rabattre le caquet de quelques vacanciers de banlieue à qui il arrive toujours des aventures rocambolesques en forêt de Fontainebleau, bien qu'ils restent perpétuellement dans les jupes de maman, les pauvres petits chéris.

« *Racontez ce qui vous a marqué, pendant les vacances.* »

Mes vacances ! Vous voulez vraiment que je vous raconte mes vacances, bande de nazes ? Vous n'allez pas être déçus ! C'est moi qui vous le dis !

Tout d'abord, il faut que vous sachiez que mes parents sont gravement séparés. Disons pour faire simple que mon père ne cherche pas à voir ma mère et que ma mère évite de rencontrer mon père. Quand ils étaient ensemble, elle avait le chic pour le mettre en colère ; du coup, elle portait des lunettes de soleil, au moins sept jours par semaine, même en hiver. Un jour, elle m'avait préparé ma valise, avait jeté quelques affaires dans un sac et on s'était retrouvés au fin fond d'une banlieue sordide dans une espèce de refuge où il n'y avait que des femmes à lunettes de soleil.

Les premiers temps, j'avais joué le gosse sympa : « Bonjour Madame, merci Madame. » Et puis j'avais eu envie de voir mon père. C'est pas que je l'aime particulièrement, mais il sait être marrant, parfois, et

on ne s'ennuie jamais, avec lui. Avec ma mère, c'était plus jérémiades et crises de larmes. Alors, un jour, j'en ai eu vraiment marre et je suis rentré à la maison. Bon, d'accord, je me suis un peu paumé dans le RER et ce sont les ***keufs*** qui m'ont ramené chez Papa. Tout ce cirque a fini au tribunal. Ma mère s'est fait rappeler à l'ordre pour enlèvement d'enfant et mon père pour violence conjugale. Le juge leur a filé un carton rouge à tous les deux et a décidé, en attendant mieux, de me confier à ma mère la semaine et à mon père un week-end sur deux et la moitié des congés scolaires.

Depuis, l'accord est en principe respecté, même s'il y a de temps en temps quelques conflits plus ou moins dramatiques. Ma mère continue à chialer et mon père à me faire rigoler. Mais attention, jamais dans le travail ! Parce que le travail, c'est sérieux ! On ne plaisante pas avec ça. Il faut du doigté, de la discrétion et de l'efficacité.

Depuis deux ans, il m'enseigne les bases, il me montre les ficelles, les petits tours de main. Au début, ce n'était pas facile, même un peu bizarre. Et puis, au fil des mois, je me suis habitué à l'ambiance, à l'attente, à la recherche, à savourer le moment ultime, celui où tout se joue en quelques secondes.

Je crois que j'ai trouvé ma voie. Je vais reprendre le métier de mon père et je ferais tout pour être à la hauteur, lui faire honneur, être digne de lui.

« *Racontez ce qui vous a marqué, pendant les vacances.* »

Allez ! Chiche ! Je vais vous raconter l'instant qui me restera de mes dernières vacances : l'instant T de l'heure H du Jour J de l'année A. L'instant qui restera dans mon esprit jusqu'à mon dernier souffle.

C'était sur les hauteurs de Nice. On était arrivés tard la veille et on avait marché longtemps pour atteindre un petit hôtel dans une banlieue calme, un deux-étoiles avec cabinet de toilette, mais douche sur le palier. Papa, comme toujours, avait déployé la carte d'état-major sur l'un des lits jumeaux et pris des notes sur le carnet de moleskine qui ne quittait jamais sa poche. L'objectif était du côté de Villefranche, près du fort du mont Alban. Il consulta les horaires de cars et calcula le temps qu'il nous faudrait pour être au rendez-vous à l'heure. C'était important d'être à l'heure : trop en avance, on risquait de gâcher une chance et trop en retard, on pouvait rater le coup.

Le lendemain, un peu avant onze heures, on a quitté l'hôtel et on a rallié la gare routière sans nous presser. J'aurais bien aimé piquer une tête dans la Méditerranée toute proche, mais la baignade n'était pas au programme. Vers seize heures trente, on était à pied d'œuvre, un peu au-dessus du lieu de rendez-vous. Papa installa l'équipement et monta l'outil. Il restait environ une heure avant l'heure H, grandement suffisant pour les derniers préparatifs. Il tailla quelques branches de pin pour nous faire un petit nid douillet et nous abriter de la lumière trop vive. Il était hors de question d'attraper une insolation

ou même des coups de soleil. On était bien. La piscine en forme de haricot géant me faisait de l'œil. J'aurais donné tout ce que je possédais pour y faire quelques brasses, mais ce n'était pas le moment. L'heure était au recueillement et à la concentration. C'était l'instant où tout pouvait basculer, où chaque détail comptait. Papa avait fini de régler son outil de précision, il faisait la toute dernière mise au point.

« Prêt, fiston ? C'est le grand jour ! »

Je n'ai pas répondu. C'était inutile.

La Mercedes noire est entrée et s'est arrêtée devant le perron. L'homme a ouvert la portière et s'est levé.

Je voyais parfaitement sa tête dans le viseur : ses lunettes cerclées d'or, son crâne amplement dégarni, les rigoles de sueur qui encadraient son visage rose. La croix était en plein milieu de son nez.

« Respire à fond ! Bloque et appuie ! »

J'ai fait comme à l'entraînement et le visage a disparu du viseur.

« Bien, fiston ! On rentre. »

« *Racontez ce qui vous a marqué, pendant vos foutues vacances.* »

Alors, je l'écris ou pas, ma rédac' ?

Anachronisme

Par Elvire de Bores

X49 L8 331 était très content. Il avait obtenu une identité humaine : il devrait se présenter sous le nom de Xavier Lombrage. Son ordre de mission précisait : XL, vingt-neuf ans, apparence banale, professeur d'histoire en France, pays qu'il avait choisi lui-même, car réputée Patrie des Droits de l'Homme. La Guilde l'avait déjà envoyé en expédition dans cette galaxie, mais jamais sur Terre.

Il avait étudié brièvement leur organisation sociale, leur langue, leurs croyances, leur passé, mais avait hâte de rencontrer de vrais spécimens. Sa tâche anthropologique ne pouvait pas se borner à les examiner depuis son vaisseau, indétectable par leurs satellites. Les seules observations, faites par l'intermédiaire d'images et de textes via le collecteur de données, ne pouvaient suffire. Tout était déjà stocké dans sa mémoire interne et il voulait désormais se mêler à eux afin de pousser son enquête plus loin.

La Guilde avait besoin de tests fiables. Il fallait faire plus qu'évaluer leurs probables réactions au

moment de leur union avec les peuples des galaxies voisines. L'évacuation nécessaire de leur monde était imminente.

Il devait s'assurer que cette planète serait prête, en vue du choc à venir. Car un seul choix possible pour eux : accepter la migration ou périr…

Le 5 décembre du calendrier terrien, Xavier Lombrage fit son entrée dans une classe de jeunes humains. Il ne s'inquiétait pas du contenu du programme à aborder avec eux, ni de son apparence qui avait été élaborée par les plus grands spécialistes de la modification cellulaire. Son unique interrogation portait sur l'utilité de cette activité, car son temps était compté. Il avait déjà perdu plusieurs semaines dans les méandres de l'administration avant de faire valider ses diplômes et ce malgré des documents, faux certes, mais parfaitement établis.

Cette nomination de dernière minute l'avait ravi, mais maintenant qu'il était là à débiter son cours d'histoire, il doutait. Cet échantillon lui paraissait palot, sans grand intérêt pour son étude. En même temps, les réflexions des élèves sur sa tenue, son physique, sa diction, qu'il entendait clairement, alors qu'eux ignoraient la finesse de son ouïe, étaient révélatrices. Il avait déjà remarqué que les humains étaient très intolérants les uns envers les autres. Ils ne pouvaient pas se définir sans modèle. Les plus frappants étaient ceux issus de leurs religions bien sûr. Mais au-delà des lois divines et des

rites, ils étaient soumis à une législation spécifique à chaque pays et à des modes de pensées propres à chaque groupe social. Un système pyramidal et même concentrique dans lequel, lui semblait-il, l'individu tourbillonne sans fin jusqu'au bout de sa vie.

Xavier Lombrage quitta sa salle de classe, convaincu que sa confrontation avec des adultes serait plus instructive. Il se rendit directement au pot organisé par « ses collègues » pour un départ en retraite. Car cette société structurait l'existence autour de trois piliers : jeunesse pour l'apprentissage, maturité pour le travail et vieillesse pour le repos. Du moins, pour ce que Xavier en savait. Il rencontra ainsi la fille du retraité, Marie Luce, qui lui dépeint un tout autre portait :

« Vous voyez, Xavier, mon père a passé sa vie à essayer de donner le goût du savoir à des jeunes. Non seulement ça devient mission impossible vu la décroissance culturelle de notre pays, mais en plus il a la sensation d'être mis au ban de la société. Ceux qui sont au chômage vous le diront, sans boulot, on n'est plus rien…

— Je croyais pourtant que la retraite, le temps libre, les loisirs...

— Ouais, les loisirs, mais faut du fric pour ça, Xavier ! Moi je vis depuis deux ans du chômage et c'est déjà pas la panacée, alors vous imaginez ceux qui vivent de minima sociaux...

— Mais globalement, les gens vivent bien quand même, par rapport à d'autres pays. Les Français…

— Ouais ben, ce qui se passe ailleurs… Ce n'est pas une raison pour exploiter les gens toute leur vie et puis après leur dire « merci Messieurs Dames, prenez ce qu'on vous donne et fermez-la ! Pis encore, mon père n'a pas à se plaindre, il a la santé et une retraite payée. Qu'est-ce qui va se passer pour nous, dans vingt ou trente ans ?

— Si vous saviez, Marie Luce… »

Xavier fit son premier rapport ce soir-là, après cette rencontre avec un panel d'individus adultes. Il avait relevé le pessimisme et l'égocentrisme de ces derniers. Notamment, une jeune femme obsédée par son poids qui déclarait :

« Je n'aime pas ça, j'espère qu'après ma grossesse, je ne serais plus grosse ! Il faut vraiment en vouloir des gamins de nos jours, quand on voit les zouaves qu'on a en cours. Mais bon, je suis contente quand même. Et puis on en fera qu'un, on est d'accord là-dessus avec mon mari. Parce qu'au début il y a des aides et tout, mais faut voir le pognon que ça coûte en grandissant un gosse… »

Et puis un homme qui râlait après le manque d'intérêt des gens pour l'environnement :

« Il faut l'arrêt total de la construction de véhicules polluants et la mise en place systématique de transports en commun.

— Il n'y a pas que le problème des transports polluants, la planète Terre a bien d'autres chantiers pour vivre en harmonie avec l'ensemble de

l'écosystème…

— Ouais, Xavier, tu as raison, mais on ne peut pas s'occuper de tout à la fois, faut déjà sauver nos ressources et donner à manger à tous les humains. Après tout, sans l'homme, cette Terre ne serait rien, mon gars ! »

Marie Luce ajouta alors :

« Vous me faites bien rire, vous les écolos, avec vos beaux principes ! Sérieusement, vous avez déjà vu la pagaille quand il y a une grève des trains ou une éruption volcanique qui cloue les avions au sol ? Et puis vous, Xavier, la préservation de la nature, l'alimentation saine et tout ce bazar. Vous avez déjà vu des amis se réunir autour d'un bon repas diététique, sans alcool ni drogue et rentrer chez eux le cœur léger et les soucis envolés ? Ce n'est pas ça la vie ! »

Après quelques mois d'observations au sein de la communauté humaine, Xavier rendit ses conclusions à la Guilde :

« Les Terriens ont appris à maîtriser beaucoup de forces naturelles et ont su améliorer leur condition, mais de façon inégale entre eux. Ils ont établi des systèmes politiques reposant parfois sur un seul homme ou sur un groupe d'élite qui en façade travaille pour tous, mais au fond pour lui seul. Car les conditions étant inégales, ceux qui ont les meilleures situations font bien évidemment tout pour les garder. En dehors de ces problèmes liés à des

conquêtes de pouvoir et de territoires, certaines déviances sont isolées. Un individu peut devenir dangereux pour lui-même ou pour un groupe sans aucune raison apparente. Leur cerveau peut produire de formidables créations, mais peut totalement dysfonctionner sous le poids d'une maladie ou d'un simple stress. Ils sont alors capables de toutes sortes d'abominations.

Ma plus étonnante constatation est qu'ils se divisent eux-mêmes en *races* distinctes. Pour eux, la Race Humaine est composée de plusieurs *sous-races*, en fonction de l'origine ethnique ou même de la simple teinte de leur peau ! Il s'agit là d'une bizarrerie jamais rencontrée sur aucune planète et qui pose un vrai problème. Alors que la planète regorge d'une multitude d'espèces animales et végétales, ils ajoutent une complexité aux divers sujets de division qui existent déjà entre eux. Cette particularité bloque leur progression dans bien des domaines. »

X49 L8 331 reçut la réponse de l'émissaire de la Guilde à son retour sur le vaisseau :

« Compte tenu de vos rapports quotidiens et de vos conclusions, la Guilde a consulté le Comité Éthique Intergalactique. Les Terriens étant particulièrement difficiles à évaluer quant à leur capacité d'adaptation et d'alliance, ils ne peuvent être insérés dans un programme multiplanétaire de type 300. Ce serait trop risqué au regard des implications de reconstruction à une échelle de milliards d'êtres

vivants. Le Comité nous met en garde : si nous laissons les Terriens organiser leur propre migration – avec les moyens limités dont ils disposent – comme nous souhaitions le leur suggérer, nous serons moralement responsables du tri qu'ils vont opérer pour désigner les participants au voyage. Il y en aura un, cela est indéniable. Sans compter ceux qui n'accorderont aucun crédit à l'urgence de la situation.

En définitive, notre organisation laisse la décision au Conseil des Sages qui va statuer prochainement. Nous ne pouvons prendre en charge le sort de cette planète en l'état du contrat. Elle a plusieurs générations de retard sur les populations à atmosphère compatible et n'est pas prête pour entrer dans un programme d'Union. Vous êtes attendu au Conseil dès que possible. Si vous avez quelque intérêt pour les Terriens, proposez-leur une solution qui soit acceptable pour tous (sans ça, l'option d'évitement sera certainement adoptée).

La Guilde pourra alors vous aider, mais sur réquisition et donc sans garantie… »

X49 L8 331 n'aimait pas ça. Il ne voulait pas participer à la décision et laisser ce monde à son triste destin. Il n'avait pas pensé que ses rapports truffés d'anecdotes ne leur donnaient pas beaucoup de chance. Il avait bien sûr également décrit l'inventivité et la grande sensibilité des humains. Mais sans doute avait-il trop appuyé sur leurs travers, leurs défauts, leurs dérapages…

Il lui fallait une idée crédible, qui convaincrait la docte assemblée de sauver cette planète…

À son arrivée sur le vaisseau du Conseil, X49 L8 331 était sûr de lui : il savait que sa suggestion allait engendrer de fortes réactions, mais c'était la seule possibilité.

C'est sous l'apparence de Xavier Lombrage qu'il avait choisi de se présenter devant les Sages Intergalactiques. Nombre d'entre eux n'avait jamais vu un humain et sa petite taille, sa mine épuisée et son teint blanc en firent sourire quelques-uns. C'était déjà ça…

« Nous avons lu avec attention vos rapports, vos pièces jointes et les conclusions de la Guilde. Nous avons souhaité cette entrevue pour disons… classer le dossier dans les règles.

— Chers Conseillers Suprêmes, je tiens à ajouter quelques points qui me paraissent importants afin que votre décision soit la meilleure.

— Vous sauriez donc mieux que nous tous réunis faire la synthèse du sujet…

— Je n'ai pas cette prétention ! Il s'agit là de mes nouvelles recommandations au regard du refus de la Guilde d'assurer la mission.

— La Guilde est à notre service à tous, ses interventions sont ordonnées par le Conseil des Unions, mais, dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, ses réserves sont fondées. Vous n'êtes pas sans savoir qu'elle ne se contente pas d'organiser les migrations, elle traite

également le suivi des flux et à ce titre elle est responsable du groupe sur toute une génération. Ce qui, dans le cas des Terriens, serait délicat à maîtriser.

— Je sais tout ça. Cependant, lorsque la Guilde ne veut pas prendre cette responsabilité, votre Conseil peut leur donner un accord de principe, sans réclamer de garanties…

— Bien sûr, cela s'est produit une fois, dans de bien autres circonstances. Et nous n'avons pas eu à le regretter, vous êtes bien placé pour en témoigner, X49 L8 331 !

— C'est vrai, je viens de la galaxie 331 qui, il y a huit générations, a été préservée grâce à une ultime intervention de vos pairs auprès de la Guilde.

— Ceci influencerait-il votre revirement concernant les humains ?

— La Terre mérite sa survie, car son décalage avec les autres mondes ne peut pas être un argument valable. Ils ont une grande capacité d'apprentissage, leur évolution reste toujours possible.

— Nous n'avons pas de doute sur leurs capacités cognitives. En revanche, leur propension à se diviser entre eux ne présage rien de bon à l'échelle galactique…

— Il faudrait simplement leur apprendre l'Unité.

— Et comment comptez-vous faire cela ?

— Ceci va vous paraître sans doute anachronique, voire barbare, mais je pense avoir une solution.

— Je vous en prie, nous sommes impatients de l'entendre.

— Nous pouvons former des mercenaires et les attaquer.

— Vous êtes sérieux ?

— Oui, les Hommes ne sauront se rassembler, ne faire qu'un bloc, que s'ils sont tous menacés à part égale et nos attaques devront être suffisamment sérieuses pour obstruer leurs préoccupations et enjeux actuels.

— Vous voulez les exterminer en masse afin de les rendre unis ? Vous avez disjoncté ?

— Nul besoin de les exterminer, nous pouvons enlever au hasard et à périodes régulières un nombre aléatoire d'entre eux et en faire – à leur insu – les premiers migrants, déclenchant une obligation de coalition, de survie, et détruire leurs ressources stratégiques pour les forcer à l'exil…

— Vous avez séjourné trop longtemps sur Terre, X49 L8 331 !

— Je vous assure que cela marchera. On pourrait appeler cette opération O.V.N.I.

— C'est-à-dire ?

— Opération Destinée à Neutraliser les Individualités...

— D'accord, X49 L8 331. Vous pouvez réquisitionner cent soucoupes d'exploration... Mais n'oubliez pas qu'aucune sélection ne sera tolérée, vous les prendrez tous ou aucun… »

Il était une foi

par Rémy de Bores

La cathédrale est trop grande, trop haute, trop longue, trop large, trop vide. Ses bancs sont trop cossus, ses vitraux trop colorés, ses statues trop riches. Tout est trop ici.

J'aurais préféré un lieu plus humble, moins lumineux. La confession est un acte intime, discret, qui requiert un certain confinement. Mais voilà, les petites églises sont, de nos jours, toutes fermées, désertes, abandonnées. Manque d'officiants ou manque de croyants ? Qui sait !

À gauche de l'autel, un lumignon rouge brille dans une cage dorée : la symbolique présence divine. Ma destination est sur la droite, dans la contre-allée, au milieu de la nef, une petite tour octogonale aux jalousies sculptées, flanquée de deux absides aux rideaux cramoisis. À gauche, une vielle femme, longue jupe grise, talons plats et bas de contention, est agenouillée. Je ne peux voir son buste, mais je la devine mains jointes et visage tourné vers le prêtre, un fichu de dentelle enserrant ses vieilles joues. Quels horribles péchés

confesse-t-elle, quelles turpitudes la tourmentent, un menu larcin, une pensée impure ? Quelque vénielle vilenie, sans doute, à moins que ce ne soit une excuse pour rompre sa solitude.

Je m'approche à pas lents de l'autre alvéole et je me glisse derrière le rideau. Le bois du siège est usé, poli par des générations de pénitents venus céans pour tenter de retenir une parcelle de paradis ou repousser loin d'eux les flammes de l'enfer.

Le cuir du prie-Dieu est craquelé, affaissé, creusé par les genoux de tant d'hommes et de femmes. Je renonce au recueillement et choisis de m'asseoir. De vagues murmures me parviennent, l'un grave et posé, l'autre plus aigu, plus rapide. La dame a tant à raconter, tant à dire, tant à honnir.

J'ai une folle envie de rire, ou de crier, ou de me sauver de cet endroit sinistre. Un brasillement de rose, de cyan et de pourpre joue sur les dalles de marbre veiné de noir. Est-ce que les vitraux s'animent quand on ne les regarde pas. J'écarte le rideau. Le soleil frappe mon œil avec une telle violence, que je m'empresse de refermer. Est-ce aussi un signe divin ? Un signe que je ne suis pas le bienvenu dans ce lieu sacré ?

Une des portes du narthex grince et des pas sonores s'avancent entre les travées, s'arrête au bout de quelques pas seulement. Bruits de vêtements glissants sur le bois, raclement de pieds, toux se voulant discrète, mais qui roule sous la voûte, amplifiée par mille échos.

Les pépiements de la dame ont cessé, suivent à présent les conseils péremptoires de la voix basse. La femme se lève maintenant. J'entends ses chaussures qui heurtent le montant de l'édicule, de menus froissements, un souffle rauque où perce l'emphysème, des pas assourdis qui se dirigent vers un banc proche ou attendent *Ave* et *Pater* en nombre suffisant pour une absolution complète.

Un panneau coulisse et j'aperçois une vague silhouette derrière la grille de cuivre aux mailles serrées.

« Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai beaucoup péché.

— À quand remonte votre dernière confession ?

— Oh là ! C'est à quel âge la première communion ?

— Oh là ! Comme vous dites ! »

Un long silence s'installe. Lui attend, moi, je ne suis plus sûr d'avoir fait le bon choix en venant ici.

Je me souviens parfaitement du vieux curé chenu à qui j'avais avoué quelques peccadilles en y ajoutant, pour faire bon poids, quelques pensées aussi sournoises que possible, histoire de devenir un pénitent présentable. Je ne pouvais guère confesser à ce brave homme que c'était moi qui avais mis du poil à gratter dans les aubes des enfants de chœur, ni lui annoncer que c'était moi, également, qui avais versé du jus de groseille dans le ciboire contenant les hosties, afin de montrer que le corps du Christ était encore vivant. Et comment,

sans risquer quelques cuisantes représailles, lui apprendre que j'avais additionné de l'ipéca au vin de messe à plusieurs reprises, ce qui animait la fin de l'office lorsque le curé vomissait son petit déjeuner sur les vieilles bigotes du premier rang, juste avant l'*ite missa est*.

J'ai un petit rire qui n'échappe sans doute pas à l'homme assis dans l'ombre.

« Par quoi commençons-nous ?

— Pour une telle somme de péchés, allons directement à l'essentiel. »

J'ai un petit ricanement discret.

« L'essentiel ! Certes !

— Je vous écoute, mon Fils.

— OK ! Vous l'aurez voulu ! »

Je marque un temps. Vais-je dire toute la vérité, cette fois, ou vais-je, comme d'habitude, digresser sur le futile et taire l'utile ? Je m'éclaircis la gorge, ce qui doit faire sursauter même les statues dans leur niche.

« J'ai tué !

— Bien ! Je vous écoute. »

J'admire le sang-froid de cet homme. Très professionnel ! Rien à redire ! Je ne regrette pas d'avoir choisi cette grande succursale pour m'épancher.

« Je suis un assassin ! Mais attention, pas un petit assassin miteux... Non ! Un vrai assassin, un tueur, un bourreau !

— Combien de fois ?

— Je ne sais plus ! Peut-être une douzaine, une quinzaine ! J'ai les noms, les dates et les adresses dans un carnet, chez moi… Mais là… à brûle pourpoint… Allez, disons au moins quatorze ! »

Petit silence. Je l'entends qui respire plus rapidement. Il n'est pas si indifférent que cela.

« Vous avez des remords… du repentir ?

— Repentir ? Non… Pas vraiment ! Des remords ? Oui, parfois, surtout pour les enfants !

— Vous avez tué des enfants ! »

Cette fois, sa voix a changé. Elle est devenue un poil plus aigu, un poil plus fragile. Le vernis se craquelle. On peut tuer n'importe qui, mais pas les gosses. On peut anéantir la société entière, mais pas l'avenir de la société.

« Oui, quelques-uns !

— Pourquoi ?

— C'est précisément la réponse que je cherche. La réponse que j'attends de vous.

— Je ne comprends pas !

— Mais si ! Vous avez parfaitement compris ! Si, vraiment, Dieu m'a fait à son image, vous l'Homme de Dieu, connaissez la réponse à ma question. »

Cette fois, le silence n'est pas de mon fait. Et il se prolonge. Des pas s'éloignent et la porte se referme dans une longue plainte. J'écarte légèrement le rideau. La vieille femme est toujours agenouillée sur son banc, les mains jointes et les lèvres murmurantes.

« Combien vous lui avez donné à la vieille, pour ses péchés ?

— Ça ne vous regarde pas !

— Ouais, vous avez raison ! c'est juste pour estimer à combien vous estimerez ma contrition.

— Ne plaisantez pas ! »

La voix n'a pas murmuré, elle a tonné au-dessus des bancs et des pupitres, rebondi sur les piliers et résonné dans chaque caisson de la voûte.

La pénitente a tremblé et s'est éclipsée en catimini. La porte n'a presque pas grincé.

« Oh là, mon Père ! Vous avez terrorisé votre souris grise. »

Il ne réagit pas à ma plaisanterie.

« Pourquoi pensez-vous que Dieu est responsable de vos agissements ?

— C'est la grande question !

— Dieu vous a donné le libre-arbitre, le choix entre le bien et le mal !

— Certes ! Mais il m'a donné également le pouvoir de tuer. Pire ! Il m'a donné l'envie de tuer. »

Je fais une pause avant d'asséner la suite.

« J'ai violé les enfants... Les femmes aussi, mais j'y ai pris moins de plaisir. Mais là, Dieu n'y était pour rien, je pense.

— Vous blasphémez, mon Fils ! »

Une nouvelle fois, sa voix s'est emportée. Le ton est monté d'un cran. Je sais maintenant qu'elle ne redescendra plus au niveau de la confidence.

La porte grince de nouveau et plusieurs pas résonnent dans l'allée centrale : des hommes, sans doute et au moins une femme qui fait sonner ses

talons sur les dalles.

« Que devient le libre arbitre quand une voix intérieure vous ordonne d'enfreindre le Sixième Commandement ? »

Je me suis efforcé de murmurer.

« Mon fils, cette voix ne peut être celle du Seigneur !

— C'est ce que prétend l'Église ou ce que vous pensez, vous ?

— Dieu est Amour ! »

Je ricane.

« De quel Dieu parlez-vous ? Celui des Croisades ? Celui de la Saint-Barthélemy ou celui qui armait les fanatiques de l'IRA ?

— Vous blasphémez encore ! »

Un bon point. Il a réussi à conserver un ton modéré pour cette dernière réplique.

« Ce n'est pas Dieu qui a perpétré ces crimes, mais des hommes...

— …Des hommes agissant en son nom ou pour sa gloire.

— Il a créé les hommes...

— …À son image !

— …Il a créé les hommes et leur a laissé le choix. »

La voix est remontée d'un cran pendant cet échange.

« Est-ce que Caïn a eu le choix ? N'est-ce pas Dieu qui lui a inspiré la jalousie envers son frère Abel ?

— Pourquoi mettre tout sur le dos de Dieu ?

— S'il n'est pas responsable, à quoi sert-il ? À quoi servent ces dévotions, ces cierges, ces vitraux. À quoi servent les prières ?

— À repousser l'œuvre du Diable qui est en chacun de nous. »

Ça devient intéressant. Je sens l'estocade proche.

« Vous pensez donc que la voix qui inspire le criminel est celle du Diable. Vous croyez au Diable ?

— Je crois à ses œuvres ! »

La dernière sentence a résonné, attirant l'attention des hôtes silencieux de la nef.

« Pensez-vous qu'un exorcisme…

— Cessez donc de me prendre pour un imbécile ! Vous n'êtes qu'un être abject, un triste individu ou un fou ! Vous n'avez pas besoin d'un prêtre, mais d'un psychiatre ! »

Cette fois, il a hurlé. Les derniers mots tremblent encore sous la coupole au-dessus du chœur. Des pas feutrés approchent lentement.

Je sors du confessionnal et je colle mon visage contre le portillon central.

« Quatorze victimes, quatorze cadavres, trois hommes, sept femmes, un petit garçon et trois petites filles ! Quatorze morts, mon Père ! Est-ce Dieu ou le Diable qui vous a inspiré ?

— Cessez de me torturer ! »

Un coup de feu claque, assourdi par l'épaisseur du bois. La balle est passé assez près de mon cou pour j'en ressente le souffle et la chaleur.

La porte s'ouvre avec violence. Une soutane

noire, un surplis blanc et une étole verte brochée d'or jaillissent, me bousculent et remontent la contre-allée vers l'abside.

Je me relève, pistolet au poing. Au milieu des bancs, l'homme fait face à deux gaillards en position de tir. Une femme en tailleur noir le tient également en joue.

« Abbé Saulnier, jetez votre arme ! C'est fini ! Vous êtes en état d'arrestation ! »

La cathédrale entière vibre sous ses imprécations.

« Mécréant ! Suppôt de Satan ! Menteur ! Sale flic ! »

Je lui passe les menottes.

« Vous l'avez dit, mon vieux, je suis un sale flic et vous, un horrible assassin. »

Congratulations !

par Elvire de Bores

Du haut de sa fenêtre, Misstic observait l'effet du souffle du vent sur les feuilles d'automne, deux étages au-dessous.

Elle se tenait droite, la tête légèrement penchée, ses yeux verts à demi clos, les moustaches vers le bas. Elle avait la posture adéquate pour attendre paisiblement l'arrivée de ce bâtard qui habitait son immeuble depuis déjà deux mois. Elle se postait là quotidiennement et à heures fixes, depuis le jour où elle avait épié, craintive et curieuse, le manège incessant de ces gros humains en bas, dans la cour, emmenant toutes sortes d'objets vers le rez-de-chaussée.

Ce qui lui déplaisait dans ce spectacle tonitruant était surtout la présence insoutenable, sur le parvis de Son hôtel particulier, de cet Intrus. Il courait, sautait, aboyait, jusqu'à ce que sa dresseuse lui ordonne de se *cou-coucher* devant le conteneur à poubelle.

Misstic ressentait alors un frisson de plaisir du bout de la queue aux oreilles. Ces abrutis de la race canine toujours aux ordres de leurs maîtres, elle les méprisait totalement.

L'horloge du salon sonna midi, une des heures à laquelle le dégénéré du dessous allait, tout guilleret, faire ses besoins au bout d'une laisse. Pour Misstic, ceci était le symbole même de l'esclavagisme moderne. Les clebs étaient tous atteints du syndrome de Stockholm !

Attachés à une lanière en cuir ou à une chaîne, se prenant souvent des gnons, défendus de faire du bruit ou de bouger, sans eau ni nourriture toute la journée, ils font la fête à leurs ravisseurs dès qu'ils leur permettent de pisser et les accueillent comme le Messie en personne.

Soudain, Misstic se redressa, griffes contractées et oreilles pointées vers l'avant. Il traversait la cour en direction du porche qui séparait le petit immeuble de la rue.

Il était comme à l'accoutumée : sautillant, donnant d'énergiques coups de queue dans tous les sens et la tête brinqueballant au rythme de sa marche en avant vers la libération de sa vessie et de ses intestins…

La ravisseuse semblait plutôt renfrognée sous son manteau demi-saison et bon marché. Misstic, grâce au milieu aisé dans lequel elle vivait, avait des goûts raffinés et réfléchissait beaucoup à l'esthétisme humain. Leur pelage est souvent significatif. Celle-ci avait l'air de ne pas avoir le bon standing pour habiter ici. Elle faisait tache dans le décor.

D'ailleurs Renan, celui dont Misstic partageait le lit, le canapé, le fauteuil et la table de la cuisine, le

disait lui même : « D'où est-ce qu'elle débarque la petite du rez-de-chaussée ? Elle pouvait pas aller vivre en HLM comme tout le monde ! »…

Renan des Blays habitait son appartement depuis plus de quinze ans, dans un immeuble cossu. Il occupait le deuxième étage et possédait également le premier. La surface totale devait représenter plus de trois cents mètres carrés. Il avait meublé de façon fonctionnelle, mais confortable, son espace de vie, qui ne faisait guère plus de soixante mètres carrés.

Le reste, du premier au second, il l'avait aménagé à sa manière. Au fil des années, il avait installé des rayonnages dans chaque recoin, chaque mur, chaque dessus de meuble disponible. Une bibliothèque hétéroclite, mais redoutable en hauteur et profondeur, au sens propre et figuré pour chacun de ces termes !

Renan avait – dirait-on aujourd'hui, à l'ère du tout psychanalyse – un trouble obsessionnel compulsif. Il ne pouvait pas passer une journée sans acheter un livre, une revue ou un journal. Il entassait ses emplettes de façon désordonnée, mais savait ce que contenait chacun de ces ouvrages car son existence n'était que Lecture, Culture, Littérature.

À peine sorti de la puberté, il perdit ses parents et, grâce au patrimoine de ces derniers, il n'avait jamais vraiment cherché à gagner sa vie. Il avait obtenu un diplôme d'enseignant voilà plus de trente-cinq ans, mais n'avait exercé que sporadiquement et sans

grande conviction, dans des collèges privés, pour la plupart.

Son TOC lui valut cependant d'avoir une petite place dans le monde littéraire, pour lequel il intervenait de temps à autre, comme critique. Et il avait même la fierté d'avoir publié, en co-écriture avec d'autres auteurs, mais en ayant assurément produit l'essentiel du travail.

À vrai dire, il ne recherchait aucunement la renommée, mais il craignait que ses économies ne lui suffisent et il avait un projet pour ses vieux jours. Il attendait depuis longtemps ce moment : pouvoir racheter le rez-de-chaussée de son immeuble dès que son aimable – et grabataire – voisine aurait cassé sa pipe !

Car la vieille, il l'avait supportée quinze ans durant. Il avait acquiescé poliment à ses jérémiades incessantes sur la pluie, la vie chère, le mauvais programme télé et *tutti quanti*. Il pouvait au moins espérer l'enterrer le cœur léger, empli de projet de constructions de tablettes et rayonnages voués à sa passion, sa vie, en somme son œuvre : Sa Collection !

Quel ne fut pas le désarroi de Renan quand, un bon matin de printemps, succédant à un hiver sec et givrant qui ne permit pas à la charmante mamie gâteuse de le passer, il vit, dans sa cour, un camion de déménagement qui ne vidait pas les lieux, mais les remplissait de nouvelles choses, d'une nouvelle vie !

L'appartement de la Marthe – car tel fut le prénom synonyme de convoitise pour Renan depuis plus

d'une décennie – avait été loué par ses héritiers ! Ils ne voulaient pas vendre. Cette bande de neveux et autres collatéraux étaient incapables de se débarrasser ainsi du bien de leur chère tantine : c'était trop tôt ! Du moins était-ce l'excuse invoquée…

Mais bon sang ! Renan, lui, il s'en foutait de leur sentimentalisme ! Il n'avait plus d'espace, lui ! À peine un tiroir de libre !

Bref, ils avaient opté pour une solution de transition et entreposé-entassé le mobilier de la Marthe au fond de l'appartement pour faire de la place à Aline, la Locataire du bas.

Misstic entendit la porte d'entrée s'ouvrir, le son caractéristique des pas lourds de son hôte lorsqu'il rentre bredouille, ou presque.

Ni reluire flamboyante, ni journal tout frais imprimé, ni odeur d'incunable. Juste une baguette de pain sous son bras : Renan déprimait.

Frêle par sa carrure, mais d'un caractère affirmé, Aline, à peine sortie de l'école, voulait prouver au monde entier, c'est-à-dire à sa famille, qu'elle pouvait se débrouiller seule. Elle avait choisi de s'arrêter au BAC et de passer des concours – formule consacrée pour désigner les rassemblements de jeunes sans diplômes venus tous gratter du papier le même jour, histoire de rassurer leur entourage sur leur désir d'avenir.

Et, contre toute attente, Aline avait été reçue à un concours d'agent territorial, niveau Brevet des Collèges, mais quand même.

Et comme elle avait décidé de ne pas faire comme tout le monde, elle alla à l'épreuve orale.

Un jury de fonctionnaires sympathiques et dynamiques lui posèrent un tas de questions sur sa personnalité, ses qualités professionnelles, ses atouts et ses défauts.

Bien que consciente qu'aucune des réponses fournies n'avait de sens car, à dix-neuf ans, comment peut-on même avoir une once de crédibilité sur ces sujets, l'inespéré – l'inespérable ? – se produisit.

Elle fut affectée à un poste en mairie, où son manque de connaissances en informatique – et en quelque domaine pointu que ce soit d'ailleurs – n'avait pas à la faire rougir.

Depuis déjà trois mois, elle classait, archivait, triait des papiers. Sur le fronton : Liberté, Égalité, Fraternité, mais numérique, non ! Son outil de travail : un doigt en caoutchouc rouge. Son alliée et collègue de premier plan : la photocopieuse.

Aline eut aussi la chance de dégoter un petit appartement à deux pas de la mairie, un peu vieillot, un peu sombre mais dans un immeuble bourgeois. De quoi faire monter la jalousie de ses parents et de sa fratrie, qui – elle en était persuadée – la jugeaient médiocre.

Il faudrait du temps, mais elle réussirait sa vie. Mais pour ça, à bientôt vingt ans, elle savait déjà que la théorie du verre à moitié plein y serait pour beaucoup.

Pour l'instant, Aline était heureuse. Un tout petit

bonheur et pourtant ! Elle ne s'était jamais sentie si légère, presque en apesanteur, au-dessus des problèmes, juste au-dessus. Elle pouvait les effleurer par moments, les sentir tout proches, mais elle planait. Pour autant, elle ne se voyait pas tirée vers le haut, à une distance qui la mettrait à l'abri de tout. Cela était son but, si la légère apesanteur se transformait en lévitation, elle toucherait le Bonheur.

En plus d'un abri, elle avait son compagnon. Il faisait sa fierté. Pourrait-elle un jour en dire autant pour un homme ?

Son chien était d'une intelligence et d'une gentillesse si pures qu'elle le chérissait totalement. Il faisait sa joie, l'amusait par ses mimiques expressives. Elle aimait le caresser, le sentir tout proche, lui apportait toute l'attention possible. Ils faisaient ensemble de belles balades, avaient des jeux complices. Il comblait tous les vides affectifs du passé et du présent à la fois. Il gommait les amertumes et lui donnait plus de confiance en l'avenir.

Un prof au lycée lui avait dit un jour que chacun de nous contient trois personnes : celle que nous avons été, celle que nous croyons être et celle que nous sommes réellement. Mais elle savait qu'au bout de ce triptyque, il y avait celle que nous serons. Avec son job, son ami canin et ses rêves, elle pensait que le destin ferait bien le reste.

Renan ne pouvait pas sombrer de la sorte ! Il devait réagir ! Première étape : connaître son ennemi avant de l'évincer.

Misstic n'en croyait pas ses pupilles dilatées : Renan, le lettré, le cultivé, le puits de science, laissait l'Autre lui lécher les mains ! Il se tenait là, dans la cour, la queue dressée, profitant de l'attention que Renan portait aux paroles de la jeune voisine d'en bas, pour lui faire d'horribles léchouilles ! Un tableau que Misstic trouvait proprement indigne et qui la subjuguait malgré elle.

« Vous travaillez à la Mairie ? Vraiment ? Le maire est un ami de longue date, c'est un homme intègre, très diplomate. Et croyez-moi, même s'il ne dirige pas l'ONU, les querelles intestines de cette ville en nécessitent, de la diplomatie. »

Renan se faisait l'impression d'amadouer un lézard pour éviter qu'il ne rentre dans son trou. Cette fille était fuyante, elle ne répondait que par des phrases courtes, sans consistance, ni esprit. Elle avait un visage longiligne et un corps fluet, une petite chose fragile ! Elle était sûrement très jolie, pour un jeune homme de son âge. Mais, pour lui, elle n'évoquait qu'une post-ado perdue. Renan aimait les femmes, toutes les femmes, mais pas elle.

« Aristote a l'air de vous aimer !

— Aristote ???

— Ouais, c'est son nom. »

Renan se pencha sur le chien qui lui bouffait la manche depuis qu'il s'était résigné à y cacher sa main.

Il n'en revenait pas ! Comment pouvait-on donner un nom pareil à un chien ?

« C'est original, et plutôt… étonnant.

— Oh, ce n'est pas moi qui l'ai baptisé ! C'était un chien qui cherchait un maître, une petite annonce à la boulangerie. Mais je trouve que ça lui va bien.

— Et vous l'avez lu ?

— La petite annonce, ben oui ! Sinon, j'aurais pas eu Aristote !

— Non, je veux dire le vrai Aristote.

— Ah ! Il a écrit des bouquins ?

— Oui, entre autres… »

Renan était affligé. Il ne pourrait jamais sympathiser avec une gourde pareille ! Il fallait s'éclipser rapidement avant de devenir caustique.

« Bon, eh bien, bonne fin de journée, Mademoiselle.

— Vous pouvez m'appeler Aline.

— Ah oui, Aline. Euh, moi, c'est Renan. Renan des Blays.

— Alors, bonne soirée, Renan. »

Renan monta l'escalier en songeant à ce qu'il venait de faire. Se lier d'amitié – du moins en surface – avec une écervelée et un cabot.

Cette fois, il lui fallait un plan, un vrai.

Aline terminait sa journée de travail. Elle avait hâte de rentrer, retrouver Aristote, faire une promenade et se calfeutrer chez elle. Sa rencontre la veille avec son voisin l'avait laissée perplexe. Il l'avait mise mal à l'aise. Pourtant, malgré ses grands airs, il avait l'air gentil, mais était intrigant. Il gardait une distance, pas par simple méfiance, lui semblait-il,

plutôt comme quelqu'un qui cache quelque chose. Elle avait très envie d'en savoir plus sur lui. Mais par quel moyen ?

L'occasion lui vint un jour où, en préparation des festivités du 14 juillet, elle discuta avec Sara, une bénévole qui accrochait des décorations dans le hall de la mairie.

« Ah ! Vous habitez la maison de la veille Marthe ? C'est un bel immeuble. Un des plus anciens du quartier. Il est bien, l'appartement ?

— Oui, très bien. Il manque de lumière, mais ça va.

— Et votre voisin ? Vous le trouvez comment ?

— Assez… mystérieux. Et imprévisible. Parfois, il me fait la causette et parfois, il ne me calcule même pas, on dirait qu'il souffle le chaud et le froid en permanence.

— Ça, vous pouvez le dire !

— Comment ça ?

— Ben, il joue les intellos, avec ses bouquins et tout, mais c'est un drôle de loustic. Il en a eu des histoires !

— Quel genre d'histoires ?

— Ben, quand il est arrivé ici, il avait de drôles de visites.

— Ah oui ?

— C'est le neveu de la Marthe qui me l'a raconté. Deux copines – Sophie et Laura je crois – elles étaient soi-disant homosexuelles et elles passaient des week-ends bien arrosés avec lui, à faire on ne sait quoi !

— Et elles viennent toujours ?

— Non ! On les a plus revues à cause de leurs déboires judiciaires. Le Renan, il a dû avoir les jetons comme on dit !

— Les jetons ? Mais pourquoi ?

— Elles étaient soupçonnées du meurtre de leur précédent amant, comme quoi, homosexuelles ou pas, elles touchaient bien à tout, ces deux-là !

— Mais, vous avez dit des histoires ? Il s'est passé autre chose ?

— Ben ça, je ne sais pas si c'est vrai, mais on raconte que le vieux Renan, quand il était plus jeune, il a vécu dans une communauté hippie, une espèce de secte ! Et il s'y serait passé des choses abominables, dont il a été témoin !

— Mais quoi ?

— Je ne connais pas les détails, mais une fille étrange, avec un nom du style Astre ou Lune, ou je ne sais pas quoi, aurait été violée et des enfants assassinés. Une boucherie ! Renan n'avait plus de famille alors, quand leur communauté a été dissoute, il est resté seul, enfin, si on veut…

— Comment ça ?

— Ben, il aurait été amoureux très longtemps, paraît-il, mais celle-là, personne ne l'a jamais vue ! Je ne sais pas, on dit que depuis qu'elle a disparu, il s'est enfermé avec son chat et ses bouquins et qu'il méprise tout le monde.

— Il n'est pas méprisant. On voit bien qu'il n'est pas comme les autres, mais je le trouve quand même attachant.

— Eh ben, ma petite fille, vous au moins on peut dire que vous êtes encore bien naïve ! Faites attention ! Ce bonhomme, moi je m'en méfierais. Surtout s'il a l'air de s'intéresser à vous ! »

Aline était de plus en plus dubitative. Devait-elle croire ces rumeurs ? Pouvait-elle se fier aux paroles d'une dame qui, somme toute, ne savait pas grand-chose de précis ? Car, même si elle disait vrai, après tout ça ne faisait pas de lui un homme mauvais. Avoir une vie chaotique ne prouve rien. Non, seul mystère dans tous ces racontars, l'amour secret et – imaginait-elle – profond pour une étrange femme, dont personne ne connaissait rien et qui avait disparu.

La curiosité au ventre, Aline se décida un samedi après-midi à sonner à la porte de son voisin :

« Bonjour, je me demandais si une petite balade avec Aristote et moi vous brancherait ?

— Euh, c'est-à-dire que je suis occupé là.

— Bon, tant pis, alors bonne journée.

— Attendez, vous pouvez entrer cinq minutes.

— OK, je veux bien ! »

Aline pénétra dans l'antre du dévoreur de livres. Un amas incommensurable de paperasses, de reliures. Des murs entiers de bouquins, de tous les formats, toutes les éditions. Une odeur de renfermé, mais teintée d'un étrange arôme, ni agréable ni repoussant.

« C'est impressionnant ! Vous avez lu tout ça ?

— Question très originale ! On ne me l'a jamais posée ! »

Renan se sentait d'humeur boudeuse, cette fille allait-elle lui empoisonner l'existence encore longtemps ? Il espérait que tout cela ne serait pas vain. Une fois installé, chacun dans un fauteuil et devant une tasse de café, Renan attaqua :

« Alors, votre boulot ? Toujours aussi transcendant ?

— Monsieur le Maire m'a convoquée la semaine dernière. Il m'a annoncé que mon poste allait bientôt évoluer, sans me préciser vraiment dans quel sens. Vous n'y seriez pas pour quelque chose ?

— Absolument pas ! Du moins, officiellement…

— Il ne fallait pas, j'aurais pu me débrouiller toute seule, vous savez.

— Je n'ai pas eu beaucoup à insister, vous êtes très appréciée là-bas. Il paraît que vous êtes agréable…

— Ah oui ? Je ne peux pas en dire autant pour vous. On m'a raconté un tas de trucs…

— Il ne faut pas écouter ce que les imbéciles racontent, ça peut devenir contagieux la bêtise.

— Oh non, je ne suis pas du genre à vous juger, ne vous inquiétez pas.

— Et pourtant vous êtes là ! »

Aline se sentait en terrain miné. Elle était convaincue que le vieux grigou connaissait ses intentions, qu'il lisait en elle. Mais, mue par une irrésistible envie d'en savoir plus, elle rétorqua :

« C'est que… On m'a dit que vous n'avez pas toujours été seul, et je me pose moi-même des questions. Sur l'amour, je veux dire.

— Qui ne s'en pose pas ? Qu'est-ce qui vous intrigue au juste ?

— Ben, si vous avez perdu quelqu'un de cher, vous connaissez sûrement un grand vide. Je me demandais si vous aviez connu le bonheur, le vrai.

— C'est vraiment une grande question que vous me posez là ! Vous insinuez – avec toute la maladresse possible – que c'est quand on l'a perdu qu'on peut le reconnaître ?

— Un peu, ouais.

— Mais je n'ai rien perdu du tout ! Je suis amoureux d'une déesse, d'une image indélébile, d'une hallucination vivante ! Et je sais qu'elle reviendra me chercher quand l'heure sera venue ! »

Le cœur d'Aline palpitait fort. Le visage de Renan semblait s'être illuminé, ses yeux s'agrandissaient à mesure qu'il parlait, et soudain ne formaient plus qu'un trait pudique cachant probablement ses larmes.

Et, durant tout l'après-midi, il lui raconta comment il l'avait rencontrée, puis comment elle s'était éclipsée subitement, le laissant seul sur Terre. Car Renan prétendait que la sublime, la douce, l'envoûtante Lysianassa venait d'une autre planète. Elle avait été contrainte au retour sur Nereiah pour des raisons impérieuses et il espérait qu'elle le convie au voyage, il attendait son heure…

Aline n'en croyait pas un mot et trouvait ce récit carrément pathétique. Elle ressentait une honteuse pitié pour ce pauvre vieux qui comblait sa solitude avec des fantasmes ridicules et semblait accréditer

ses propres mensonges.

Elle fut chamboulée par cette discussion et jugeait de plus en plus grotesque l'affection qu'elle portait à Aristote.

Sa décision était prise : ne pas remplir son existence de pis-aller, au risque de sombrer dans le même désespoir que Renan. Quitter l'ombre et trouver sa place dans la lumière. Vivre une histoire d'amour, ou plusieurs, avoir des enfants, des petites vies en ébullition, loin des chimères, des mauvais trips…

Renan entra à toute vitesse dans son salon, faisant sursauter Misstic qui entamait sa sieste de onze heures. Elle se souleva lentement, s'assit calmement et vit Renan saisir le téléphone :

« Allô Malthus ? Il faut que je te raconte !

— Renan ? Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as l'air essoufflé !

— Je viens de croiser le neveu de Marthe, ils acceptent de me vendre le rez-de-chaussée ! La petite a donné son préavis : on a gagné, mon vieux ! C'est grâce à toi tout ça !

— Mais non, Renan. Je n'ai rien fait, c'est la gitane qu'il faut remercier !

— Oh, Sara ! C'est vrai qu'elle m'a bien préparé le terrain. Je ne sais pas où elle va chercher toutes ses idées, mais elle a réussi à attirer la petite comme une mouche dans un pot de sucre !

— Ouais, elle est très douée !

— Mais ce n'est pas Sara qui a fait l'essentiel. C'est grâce à tes conseils que j'ai eu l'idée de la

baratiner avec Lysianassa. Si elle savait que je bosse sur ce bouquin depuis des lustres, à construire un monde extra-terrestre de A à Z, elle m'en voudrait peut-être même pas la gamine ! Peut-être même qu'elle viendra me l'acheter quand il sortira ! D'ailleurs, Malthus, c'est ma deuxième bonne nouvelle : ça y est, j'ai trouvé un éditeur !

— Super ! T'es en veine toi en ce moment ! Ben, mon vieux, je n'ai qu'un truc à dire : félicitations !

— Merci Malthus, t'es vraiment un ami, faudra que tu viennes arroser ça.

— Pas de problème, Renan. Mets la bière au frais ! »

*

Aline avait le ventre déjà bien rond pour le début de son sixième mois de grossesse. Sa belle-mère lui avait donné rendez-vous sur la place de la Fontaine pour aller faire les boutiques. Elle avait envie d'acheter plein de petits bodys et pyjamas, puis des tout petits chaussons pour son bébé. Elle était radieuse, sa vie avait décollé d'un coup. Après son changement de quartier, elle avait rencontré son mari et tout s'était très vite emballé. Trop vite peut-être ? Parfois, cela l'angoissait un peu, mais pouvait-elle s'en plaindre ?

Au détour d'une rue, à quelques mètres de la place, son regard croisa la vitrine d'une librairie. Elle n'y prêta pas attention sur le moment, mais elle

venait de voir quelque chose. Là, sous ses yeux, des dizaines d'exemplaires : « *Lysianassa et les filles lumineuses* par Renan des Blays ».

Quelle blague ! Aline comprit tout de suite. Elle ne pouvait à peine trouver le bon mot : menteur, imposteur, hypocrite ! Une seule question : pourquoi ?

Elle savait qu'il avait racheté le reste de l'immeuble et l'on racontait qu'il ne l'occupait même pas ! Il s'en servait pour entreposer des bouquins, encore plus de bouquins.

Renan avait-il voulu lui prouver qu'elle n'était qu'une sotte, prête à gober n'importe quoi ? Mais elle n'avait jamais cru son histoire ! Elle avait envie d'aller le lui crier !

Après tout, peu importait ce qu'il avait désiré. Aline reprit son chemin, vexée, mais apaisée. Il avait tort, c'était ce qui comptait. Elle marchait en apesanteur et ça, le vieux, il ne savait pas faire, elle en était sûre !

Renan eut beaucoup de succès avec son livre et il avait toute la place nécessaire pour ranger ses nouveaux achats. Sara venait le voir régulièrement, une belle amitié était née. La malice de la bohémienne le distrayait, elle lui enseignait toutes sortes de tours et d'arnaques dont il n'aurait jamais soupçonné l'existence.

C'est son inséparable ami, Malthus Crombert, conseiller municipal, qui lui appris la naissance de l'enfant d'Aline :

« Tu ne vas pas en revenir Renan ! Tu sais comment elle a appelé sa fille ?

— Non, dis-moi.

— Pasithéa ! Un nom tout droit sortit de ta planète ! Tu te rends compte ? Elle a lu ton livre et elle te lance un message ! Elle n'est pas si idiote, la petite !

— Très prétentieux ce choix de prénom, faudra que je le lui dise. Elle est dans quelle maternité ?

— Si tu veux mon avis, tu peux y aller, mais tu devrais plutôt lui adresser tes félicitations et même mieux : Tes Congratulations ! »

Notes de l'éditeur :
Sophie et Laura sont des personnages de *Jeux de Dames*
(Rémy de Bores - Les éditions Rebelyne - 2004)
Lune est un personnage de *2047, les larmes des anges*
(Rémy de Bores - Les éditions Rebelyne - 2010)
Lysianassa et Pasithéa sont des personnages de *Néreïah*
(Rémy de Bores - Les éditions Rebelyne - 2008)
Sara est un personnage de *Sens à Sion*
(Bernard Colin - Les éditions Rebelyne - 2009)
Malthus Crombert est un personnage de *Meurtre à Haroué*
(Rémy de Bores - Les éditions Rebelyne - 2009)

Mais alors... Renan des Brays, serait-il..?

Vous avez aimé ou détesté

Avant-propos 9

95 bonnet E 11

Insensé ? 19

La maison de Tonton 27

Détonation 49

Le tambour 53

Les Pas Pas 57

Commerce discutable 71

Déconvenue 81

Le premier qui rigole… 85

Je me traîne 91

Le Prince, le vampire et la princesse 105

Faut pas pousser ! 121

Lumière, SVP ! 129

Seuil de tolérance 143

Racontez vos vacances ! 147

Anachronisme 153

Il était une foi 163

Congratulations ! 173

Dégustez également :

Jeux de Dames (Rémy de Bores — 2004)

Luxerratum (Patrick Godard — 2005)

Le Parfum des Anges (Patrick Godard — 2006)

Un centaure mécanique (Bernard Colin — 2006)

La nièce de… (Suzy le Blanc — 2006)

Lizy la Dame de Montmartre (Suzy le Blanc — 2007)

Mémoires d'une bougie (Patrick Godard — 2007)

Regarde les ohms tomber (Charles Ancé — 2007)

L'Amour Envers (Suzy le Blanc — 2007)

Passion d'enfer (Nathalie Rouyer — 2008)

Néreïah (Rémy de Bores — 2008)

La cuvée des Druides (Nathalie Rouyer — 2008)

Il était une fois, ça va chier (Charles Ancé — 2008)

Le Septième jour (Suzy le Blanc — 2009)

Le 4X4 au bout de la rue (Gérard Coppens — 2009)

Body-Bordel (Patrick Godard — 2009)

Projet élimination (Nathalie Rouyer — 2009)

Meurtre à Haroué (Rémy de Bores — 2009)

Sens à Sion (Bernard Colin — 2009)

2047 Les larmes des anges (Rémy de Bores — 2010)

La disparue de palenque (Gérard Coppens — 2010)

Poussières d'outre-tombe (Nathalie Rouyer — 2010)

Petits bonheurs en chemin (Suzy le Blanc — 2010)

Suivez l'actualité des Éditions Rebelyne sur :
www.rebelyne.com

Les Éditions Rebelyne

54740 Haroué

www.rebelyne.com

- o -

Corrigé par :

Des Mots Passants

50440 Biville

desmotspassants.unblog.fr

- o -

Achevé d'imprimer par :

AGN

ZI de Kergaradec

29850 Gouesnou

www.agn-creation.com

- o -

Dépôt légal :

4e trimestre 2010

Il était une fois un père et sa fille qui avaient en commun l'amour des livres et un sens de l'humour bien particulier : bien noir, bien corsé avec quelques traces ensanglantées.

Alors, ils décidèrent d'écrire à quatre mains (sic) dix-huit nouvelles sur un thème qui leur est cher : le mauvais esprit.

Suivez-les dans l'enfer décalé d'une mère au foyer désespérante, dans l'étrange maison d'un oncle milliardaire, auprès d'un extra-terrestre humaniste, dans un confessionnal, au fond d'une cave ou chez un honnête commerçant de banlieue.

Mais surtout, ne vous perdez pas en route !

ISBN 978-2-916551-15-9
9 782916 551159
Prix TTC : 17,00 €